


SEAL OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868


E. STERN
Relieur
Spécialité de Musique
31, rue de Bièvre
PARIS

A TRAVERS L'AMÉRIQUE

NORTH-AMERICA

PARIS. — IMP. SIMOM RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

A TRAVERS L'AMÉRIQUE

NORTH-AMERICA

— ÉTATS-UNIS —

CONSTITUTION — MŒURS — USAGES

LOIS — INSTITUTIONS

SECTES RELIGIEUSES

PAR

Mme OLYMPE AUDOUARD



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1870

PRÉFACE

Pour parler de l'Amérique d'une manière complétement impartiale, il faut n'avoir pas d'opinion.

Car le royaliste, le monarchique quand même, écrivant sur les États-Unis, se laissera guider par un sentiment d'indignation et de haine contre les Américains, un peuple qui a eu l'audace inouïe de se décréter souverain !

Un peuple qui a eu la prudence d'entourer sa royauté d'une parfaite sécurité !

Qui n'a donné d'autre rôle au pouvoir que le devoir de protéger la royauté du peuple, ne lui laissant pas d'autre mission que celle de serviteur soumis, fidèle et obéissant à la volonté nationale !

Un peuple, enfin, qui a osé inscrire dans sa constitution, que « tout homme a des droits inaliénables : la vie, la liberté, la recherche du bonheur. »

Un pareil peuple, se dira ce royaliste, ne peut être composé que d'un ramassis de vulgaires révolutionnaires !

Toutes ces sages institutions qui ont enfin rendu à l'homme sa dignité, en cessant de faire de lui un sujet pour en faire un citoyen, lui paraîtront monstrueuses, anormales.

Il s'écriera avec une parfaite bonne foi :

— Eh quoi ! des hommes, de simples mortels, que le droit divin n'a pas transformés, s'avisent de croire qu'ils ont des droits !

Ils se refusent à cette évidenee, qu'ils ne sont que les vils esclaves, la chose d'un être à part, d'un être infaillible appelé Roi!

Ils ne comprennent pas qu'ils ont été créés pour obéir passivement à ce roi, et à ceux à qui il daigne déléguer une partie de ses pouvoirs illimités!

Ils osent dénier à un souverain le droit de disposer de leur vie, de leur honneur, de leur fortune, et de les envoyer mourir dans des expéditions insensées, pour ensuite ajouter cotes additionnelles sur cotes additionnelles, afin de leur faire payer les frais de ces guerres! de grever le budget, d'imposer le pain, le vin, l'eau, l'air qu'on respire, les rayons du soleil qui vous réchauffe!

Ils se refusent à comprendre que ces trente-huit millions d'individus, d'êtres humains, pensant, raisonnant et sentant, ne sont rien, rien que des marionnettes, des pantins, qui doivent

agir ou rester immobiles, d'après l'impulsion de la ficelle gouvernementale.

Voilà ce que se dira ce bon royaliste; mû par ces sentiments-là, il critiquera tout en Amérique; les meilleures choses lui paraîtront absurdes, il n'en verra que le mauvais côté; sans le vouloir même il sera partial, et laissera dans l'ombre tout ce qu'il y a de grand, de beau, de sage dans les institutions américaines; il ne mettra en lumière que les côtés mesquins et défectueux que l'on y trouve encore.

Il dépeindra une Amérique de fantaisie; au lieu de faire de l'histoire, il fera du mélodrame ou de la comédie bouffonne; il fera un livre royaliste ou un pamphlet contre les républicains.

Le républicain agira en sens contraire.

Comme on a fait en quelque sorte d'Amérique le synonyme de république et de liberté, il n'osera pas aventurer le moindre blâme, de peur de paraître parjure à son parti.

Il décrira une république idéale, peuplée de citoyens ayant toutes les plus hautes vertus en partage et incapables d'un sentiment mauvais, d'une ambition personnelle.

Il insinuera que tout Américain est un émule de Washington.

Au lieu de faire de l'histoire, il fera simplement une apologie de la république.

Entre ces deux ouvrages, le public désireux de savoir ce qui se passe dans le Nouveau-Monde sera assez embarrassé.

En qualité de femme, je n'ai pas d'opinion.

Avoir une opinion, et pourquoi faire?

Opinion et ambition sont presque toujours synonymes.

Les hommes ont généralement une opinion, afin de pouvoir la mettre au service de leur ambition.

Quelle ambition puis-je avoir, moi, femme?

De par le Code napoléonien et draconien, ne

suis-je pas un de ces êtres indéfinis, auxquels on dit, devant l'impôt à payer :

« Paye, paye donc, tu es citoyenne ! »

Mais à qui, devant le député à élire, on dit : « Arrière ! tu n'as pas voix au chapitre, tu n'es pas citoyenne ! »

Et pourtant les députés votent l'impôt, le font lourd ou léger !

Ne suis-je pas un de ces êtres neutres à qui devant les priviléges, les places, les récompenses, on dit : « Ceci n'est que pour les Français. »

Mais à qui devant l'échafaud, l'exil, l'amende, la prison, on dit : « Allons, prends-en ta part, car Français sous-entend toujours Française... ! »

Singulière position, en vérité !

Faire un livre politique dans cette situation serait vraiment folie, j'entends par ces mots « un livre politique » un ouvrage écrit en faveur de tel ou tel parti.

Je vais donc me contenter de faire de la pho-

tographie, et raconter aussi exactement que possible ce qu'est cette grande république américaine.

Si je n'ai pas d'opinion, à la façon dont on entend la chose, j'ai, en revanche, une conviction sincère et profonde.

Je suis démocrate et républicaine.

Oh ! n'allez pas sourire !

N'allez pas vous écrier : « Il n'est point permis à une femme de se dire républicaine ou légitimiste, puisqu'elle n'a aucuns droits politiques... »

Une femme a le droit d'avoir une opinion, puisqu'elle a un cœur et une religion.

J'ai puisé mes sentiments démocratiques dans les sublimes paroles prononcées par le Christ. Jésus-Christ a été le premier démocrate ; ses maximes démocratiques sont ardentes et convaincues ; de plus, il a mis la pratique d'accord avec ses théories.

Comme chrétienne, donc, je suis démocrate,

et le Christ m'a si bien convertie à ses théories que je persiste dans ma démocratie, malgré tout ce que font certains journaux rouges pour la faire détester.

Je suis républicaine et c'est mon droit, car la philanthropie est permise à tout le monde... même aux femmes.

En jetant un regard sur l'histoire de tous les peuples, en étudiant celle de notre belle France, j'y vois, sous les règnes les plus glorieux, une cour brillante, une société peu nombreuse vivant dans le luxe et le plaisir... Mais, je vois à côté de cela la masse, la grande majorité, pauvre, opprimée, sacrifiée; je trouve ce spectacle affligeant.

Mon avis est que le progrès et la civilisation n'auront point dit leur dernier mot, tant que la faim et la misère n'auront point été extirpées de la société.

Je voudrais voir tous les membres de la grande

famille humaine heureux, que personne ne grelottât de froid, et ne mourût faute d'un morceau de pain.

Il paraît qu'il est impossible d'arriver à ce résultat consolant, mais il me semble que la république pourrait, mieux qu'aucun autre gouvernement, assurer le bien-être à la majorité, en diminuant un peu le luxe de la minorité.

Et de grand cœur, ici, je sacrifie la minorité à la majorité.

Mais, — se diront certains hommes, — ceci est une politique absurde, c'est une politique de sentiment ! C'est très-vrai.

Que voulez-vous? j'ai tort, peut-être, mais je trouve que celle-là vaut encore mieux qu'une politique d'ambition !

En religion tout comme en conviction, je déteste le fanatisme.

Ma profonde considération pour la république ne m'empêchera pas d'être impartiale et de vous

dire le bien comme le mal des institutions américaines et des hommes qui les interprètent.

J'ai passé treize mois en Amérique, j'ai tout vu, tout étudié avec ardeur, avec curiosité, et avec le ferme désir de voir bien.

Des hommes éminents, mêlés aux affaires du pays;

Les journalistes américains, de toutes les couleurs et les nuances (car, hélas ! il y a aussi plusieurs couleurs là-bas);

Tous ces hommes, avec une grande bienveillance, m'ont expliqué les rouages administratifs, m'ont montré cette grande constitution de Washington en pratique, et dirigeant vers le progrès un peuple de trente-huit millions d'hommes ; ils m'ont fait assister aux conventions, aux luttes électorales; ils n'ont pas, je leur rends cette justice, même eu la pensée d'essayer de me dissimuler les abus qui existent dans leur pays ; avec une franchise complète, ils me les

ont signalés, ayant bien soin de me faire observer que la constitution est d'une sagesse inattaquable, qu'on ne saurait la rendre responsable de ces abus; mais que malheureusement un peuple qui s'accroît chaque année de cinq cent mille émigrants, ne saurait être composé exclusivement d'hommes honnêtes et intègres.

L'Américain possède un gros bon sens; la flatterie exagérée le fait sourire.

Il a conscience de ce qu'il vaut, mais il voit fort bien ce qui lui reste à faire.

Il est patriote, mais il n'a pas un chauvinisme exagéré.

Grâce donc à la complaisance de mes cicerones et amis américains, j'ai tout vu, et je crois avoir bien vu; leur science est venue au service de mon ignorance; j'ai causé avec les démocrates, avec les républicains et avec les radicaux : j'ai donc écouté le pour et le contre.

Ceci m'amène à parler, dès à présent, du seul

élément de discorde, de la seule chose réellement mauvaise et illogique qui existe aux États-Unis.

En France, démocrate et républicain vont généralement de pair.

Celui qui est démocrate est républicain; celui qui est républicain est démocrate.

Il n'en est pas de même aux États-Unis; ces deux mots y ont une signification diamétralement opposée.

Républicains et démocrates se font une guerre acharnée, guerre qui n'est pas toujours courtoise.

Les républicains sont abolitionistes: ils tendent franchement la main aux nègres; ils en font des ministres[1]; ils les envoient au sénat, à la Chambre des députés.

Dans le but d'augmenter promptement le nombre des habitants, ils accordent facilement les droits de citoyens aux émigrants.

[1] Grant a nommé deux hommes de couleur représentants des États-Unis.

Ils sont partisans des tarifs protecteurs, dont le but est de favoriser les industries locales, et d'attirer en Amérique beaucoup de monde.

Ils demandent l'augmentation du salaire de l'ouvrier, et l'association entre l'ouvrier et le patron ou le capitaliste.

Les démocrates sont opposés au vote des hommes de couleur, et à leur immixtion dans les affaires politiques ; ils persistent à les croire des êtres inférieurs ; ils affectent de changer de place si l'un de ces hommes s'assoit près d'eux.

Ils sont partisans de la franchise des États ainsi que des tarifs de libre-échange.

Ils souhaiteraient qu'on accordât le droit de citoyen moins facilement : ce flot d'émigration faisant invasion chaque année dans leur pays les épouvante : « Le moyen, disent-ils, de devenir un vrai peuple, avec cet élément cosmopolite qui s'introduit constamment chez nous ! »

Enfin, les démocrates commencent à trouver

la république avec ses théories égalitaires un peu bien commune pour eux ; ils sont aristocrates et demandent quelques priviléges ; ils voudraient que les gens bien nés, ceux qui sont un peu moins roturiers, prissent les rênes du gouvernement ; ils parlent quartiers et blason.

Ce sont eux qui se sont inventé une petite aristocratie de convention, qui, pour manquer des trente-deux quartiers, ne manque pas de morgue et d'intolérance.

Les démocrates les plus ardents vont jusqu'à trouver qu'une cour ne ferait pas mal en Amérique, car elle créerait des titres, des décorations et des priviléges.

Le journal *the Empire* (l'Empire), soutient ordinairement ce dire-là dans ses colonnes.

Tous les sudistes sont démocrates, ainsi que tous les enrichis de vieille date ; l'État de New-York est complétement démocrate, et aussi les villes de Boston et Philadelphie. Tous les Irlan-

dais et tout ce qui est catholique est démocrate; le clergé catholique est, il va sans dire, archi-démocrate.

Tous les Américains d'origine allemande et suisse sont par contre républicains; le Far-West, avec ses trois millions d'habitants nouvellement arrivés, est républicain.

Le Maine a donné une forte majorité au candidat républicain.

Lincoln était républicain; Johnson n'était ni l'un ni l'autre; Grant est républicain.

Le parti républicain a eu la majorité aux dernières élections, mais la lutte a été vive, acharnée, et l'on a vu que le parti démocrate était fort nombreux.

Chaque parti veut faire prédominer sa politique; pour cela il faut, non-seulement que son candidat à la présidence soit élu, mais encore que les députés, les sénateurs soient choisis parmi les siens; les élections deviennent des batailles

acharnées; chacun intrigue, achète des voix, et met une ardeur sauvage à faire élire les hommes de son parti.

A côté de cet intérêt politique et général vient se joindre souvent un intérêt personnel. Le sénat, la Chambre des députés et le président disposent d'un certain nombre de places: si les membres de ces deux honorables corps, ainsi que le président, sont républicains, toutes les places sont données aux hommes de leur parti, et *vice versa* s'ils sont démocrates.

S'il n'y avait en Amérique que des républicains, l'entente serait cordiale, l'ordre parfait; il n'y aurait aucune lutte, aucune intrigue... Ce serait la perfection, l'idéal de l'idéal. Hélas! la perfection n'est pas une vertu humaine et terrestre, aussi y a-t-il des démocrates et des républicains dans ce nouveau monde!

A TRAVERS L'AMÉRIQUE

NORTH AMERICA

CHAPITRE PREMIER

LA CONSTITUTION DE WASHINGTON APPLIQUÉE A LA FRANCE

Je l'avoue humblement, — quoique j'eusse souvent entendu parler de république en France, quoique j'eusse lu beaucoup de journaux et d'ouvrages traitant ce sujet, — ce n'est qu'après un long séjour aux États-Unis, que j'ai compris parfaitement ce que c'était qu'une véritable République.

Je crois qu'il est beaucoup de personnes en France qui n'ont qu'une idée assez vague de la constitution

américaine, et de la façon dont elle est appliquée ; il est sous-entendu que je ne parle ni des chefs de partis, ni des journalistes ; ceux-là, j'en suis sûre, ont étudié la constitution de Washington, sont allés la voir fonctionner, et, par conséquent, savent aussi bien que moi tout ce que je vais dire.

Mais mon livre s'adresse à ceux qui ne connaissent pas ce pays.

Les Américains ont admirablement compris que l'homme est ambitieux de sa nature, que le pouvoir a des charmes pour lui, et qu'une fois qu'il l'a en main, il se décide difficilement à l'abandonner ; de plus, connaissant la nature humaine et sachant que l'homme est toujours tenté de faire un peu d'arbitraire, que chacun a en lui l'étoffe d'un despote, ils se sont bien gardés de se fier à l'honnêteté des hommes qu'ils se donneront pour présidents.

Ils ont pensé qu'il était plus sage de faire une constitution qui enlevât toute possibilité de coup d'État et d'usurpation de pouvoir. Prévoyant l'ambition, ils ont rendu sa réalisation impossible ; ils ont parfaitement compris que les Cincinnatus et les Washing-

ton étaient des hommes si rares et si en dehors de l'espèce humaine, que la nature mettait 2328 ans de distance entre eux; ils se sont dit que, malgré l'ordre de Cincinnatus fondé en Amérique, en 1783, il était plus prudent de se méfier et de ne pas compter même sur le désintéressement des membres de ladite société; prévoyants et sages, ils ont eu l'intuition de César, et ils n'ont laissé à ceux qui devaient être présidents de leur république aucune possibilité d'être des despotes ; et ils ne leur ont laissé qu'un pouvoir illusoire; ils en ont fait un simple chambellan du peuple vis-à-vis des puissances étrangères. Tenant à leurs libertés et à leur souveraineté nationale, ils se sont bien gardés de confier l'un et l'autre à la loyauté inconnue par avance d'un homme.

Enfin, voulant vraiment être souverain, le peuple américain a deviné qu'avec un pouvoir central et puissant la chose serait impossible, et il a établi une fédération formée d'États libres et indépendants; ils ont pris toutes leurs précautions pour déjouer les ambitions personnelles de ces hommes qui se servent de ce mot Patrie, pour arriver à se hisser sur un pié-

destal — souvent au préjudice des intérêts de cette même patrie qu'ils évoquent.

La seule manière facile d'expliquer bien le système gouvernemental américain, c'est d'appliquer comme démonstration la constitution américaine à notre pays.

Quelques Français se figurent que, pour avoir une république, il s'agit simplement de la proclamer, et qu'avec un président et des hommes s'intitulant fonctionnaires de la république, cela suffira pour assurer la liberté et pour faire cesser l'arbitraire et le privilége. Ils se trompent, et peut-être un jour ils verront combien grande était leur erreur.

Notez que la liberté sera bien plus difficile à établir en France que partout ailleurs, à cause du caractère français !

Le Français adore l'arbitraire ; il s'y trouve à l'aise comme le poisson dans l'eau ; il ne crie contre lui que lorsqu'il le gêne. Tout Français aime la liberté, *mais pour lui ;* respecter celle des autres, il n'y entend rien. Ceci s'adressant aussi bien aux républicains qu'aux monarchiques et aux impérialistes : sur e point, l'entente est cordiale et générale.

Ce que j'avance là est si exact, que même les libres penseurs français se montrent tout aussi intolérants que les cléricaux, et méritent bien plutôt le titre de tyrans penseurs que de libres penseurs. Ils veulent avoir le droit de ne croire ni à Dieu ni à diable. Rien de plus juste, du reste; mais ce qui est moins juste et assez illogique, c'est qu'ils ont une tendance à protester contre ceux qui croient à quelque chose.

Les uns veulent imposer la foi, les autres l'incrédulité.

Enfin le Français est intelligent, spirituel ; mais il ne peut parvenir à apprendre une chose : ce grand art,... savoir être libre.

Il en est une autre qu'il soupçonne à peine ; l'esprit d'initiative.

Les États-Unis se composent de 37 États formant fédération.

Nous avons 89 départements : voici ce que serait la France en y appliquant la constitution de Washington.

Chaque département serait constitué en espèce de petit État indépendant, régissant ses propres affaires sans avoir besoin d'adresser ses plaintes, ses

demandes, à un pouvoir central éloigné, ne donnant qu'un faible et lent secours, et qu'une attention médiocre aux intérêts privés des provinces.

Les habitants de cet État nommeraient, par la voix du suffrage, un gouverneur, un vice-gouverneur, une Chambre de députés et un sénat.

Les membres de ces deux corps auraient à s'occuper des affaires de l'État, à travailler à sa prospérité.

Tous les fonctionnaires seraient nommés par la même voie, de même que tous les magistrats; la durée de leur mandat serait de trois ans.

Chaque État aurait sa police, nommée elle aussi par le suffrage des citoyens ; les sergents de ville se choisiraient eux-mêmes leur commissaire, cette police n'aurait nullement une mission politique; les coups d'État étant devenus impossibles, ils n'auraient pas à y contribuer.

Il leur serait interdit de casser la tête des citoyens, de les espionner ; le domicile, la personne d'un chacun, étant bien et dûment inviolable, aucun commissaire n'aurait le droit de venir crocheter vos serrures, bouleverser vos papiers, lire vos secrets de famille.

Leur seule et unique mission serait de veiller à la sûreté des citoyens, et d'arrêter les voleurs et les assassins.

N'ayant plus à s'occuper des honnêtes gens, ils auraient tout le temps nécessaire pour s'occuper à surveiller les gens déshonnêtes.

Ces bons sergents et commissaires n'étant plus exposés à remplir forcément un rôle de mouchard, à faire des arrestations arbitraires, à être les suppôts de la tyrannie, n'étant plus que de simples citoyens veillant avec zèle à la sécurité générale, — seraient traités avec les mêmes égards que les autres fonctionnaires ; on n'aurait aucun préjugé contre eux.

Cette police locale n'aurait pas à recevoir de mot d'ordre du gouvernement central ; elle serait purement locale ; nommée par les citoyens, elle n'aurait de compte à rendre qu'à eux seuls.

Les sénateurs recevraient les demandes, les observations de tous, au sujet des améliorations à apporter dans les choses du département, des édifices, des ponts, des monuments, des hospices à créer.

Ils transmettraient ces demandes à la Chambre des

députés, qui discuterait de leur utilité ou de leur non utilité.

Les lois à établir ou à changer, pour avoir force de loi, devraient réunir la majorité des deux Chambres.

Tous ces sénateurs, députés et fonctionnaires, étant choisis exclusivement parmi les citoyens du département, connaîtraient les affaires dont ils auraient à s'occuper ; de plus, ils seraient intéressés à la prospérité de ce dit département.

Toute chose à créer et à améliorer n'ayant pas à subir les lenteurs administratives d'un pouvoir central, n'ayant pas à être discutée dans des ministères de Paris, et par des hommes qui sont ignorants des intérêts privés des provinces, qui ne sont pas aptes à les apprécier et qui, je le répète, n'ont aucun intérêt direct à la prospérité de ces provinces, — toute chose serait mieux comprise, il n'y aurait ni lenteur ni mauvais vouloir; un département ne serait plus exposé à la malveillance du ministère, par la seule raison qu'il a donné la majorité au candidat de l'opposition.

Plus de gouvernement ; il n'y aura plus dès lors de partisans, mais seulement des patriotes.

Les citoyens nommant les fonctionnaires, ils au-

raient la sagesse de nommer à chaque place un homme compétent.

Le Français comprendrait enfin que la nature humaine est faible, qu'elle est mue par un mélange de bons et de mauvais sentiments;

Qu'il est aussi imprudent que ridicule de se figurer que, par le seul fait qu'un homme arrive par l'intrigue, par la protection, quelquefois par son propre mérite, à occuper une fonction publique, cet homme devienne, par ce seul fait, un être à part, sans vices, sans passions, capable d'exercer un sacerdoce et qu'il doive être reconnu infaillible.

Dans ce moment-ci, on discute très-sérieusement l'infaillibilité du pape...

Il est des personnes fort effrayées et tout à fait scandalisées que l'on puisse décréter qu'une créature humaine est infaillible.

On s'acharne, on discute: un anticoncile répond au concile.

L'affaire paraît grave et sérieuse.

Eh bien, l'infaillibilité du pape, en quoi pourrait-elle gêner si fortement?

Si elle est admise, ça ne sera qu'un homme infail-

lible de plus... Un de plus ajouté à cinq cent mille !

Oui, nous avons en France cinq cent mille hommes, à peu près, déclarés infaillibles, de par l'article 75, et acceptés, subis comme tels !

Ceci, je l'avoue, me paraît plus arbitraire, plus antilibéral et plus absurde que l'infaillibilité du souverain-pontife.

Rarement l'arbitraire du pape peut nous importuner, et tous les jours l'infaillibilité des sergents de ville, commissaires de police, employés de la préfecture, chefs, sous-chefs des ministères, préfets, sous-préfets, facteurs ruraux et gardes champêtres, tous reconnus irresponsables et infaillibles, peut nous occasionner de graves ennuis, et nous nous trouvons sans défense à la merci de tous ces potentats, que nous payons, mais qui ne nous servent pas et qui jurent, avec un orgueil superbe, qu'ils sont au service du pouvoir, mais non à celui de la vile multitude.

Avec la constitution de Washington, ce mur élevé par la tyrannie et la folie humaine, ce mur de l'irresponsabilité est renversé de fond en comble ; chacun demeure responsable de ses actes.

Celui à qui le peuple a confié une mission est considéré comme doublement responsable.

Députés, sénateurs, gouverneurs, vice-gouverneurs, fonctionnaires de toutes sortes, tous, comme de simples mortels, peuvent être poursuivis devant de simples tribunaux, sans la moindre permission, et par le premier venu.

Ils seront destitués, pour :

Abus de pouvoir ;

Acte illégal ou arbitraire ;

Négligence à remplir ses fonctions, mauvaise administration ;

Mauvaises mœurs.

Ils seraient condamnés, pour :

Concussion et actes anticonstitutionnels ;

Leur vie privée ne sera pas plus à l'abri des poursuites judiciaires que celle des autres citoyens.

Les fonctionnaires non responsables, un souverain non responsable ; c'est absolument comme un homme riche prenant un employé à qui il donnerait tant par an, pour s'occuper de telles et telles de ses affaires... Mais cet employé, une fois nommé, n'aurait aucun compte à lui rendre et ne pourrait pas

être poursuivi pour mauvaise gestion, pour abus de confiance; ni être renvoyé pour manque d'égards envers celui qui l'emploie et le paye!

Chaque département aurait son impôt particulier... Les hommes chargés de l'édilité, ceux à la tête des hospices, etc., etc., présenteraient chaque année des comptes, demanderaient l'argent nécessaire pour telle ou telle chose; les deux Chambres discuteraient le budget et le voteraient.

Le peuple Américain a été le premier à comprendre réellement la dignité humaine... Toutes les lois en Amérique témoignent de ce sentiment.

Deux exemples :

En France, vous arrivez à la douane ou à l'octroi. L'employé, le plus souvent, vous dit :

« Vous n'avez rien à déclarer? »

Vous répondez : Non ; mais, malgré ce « non, » ledit employé ouvre parfois vos caisses, ce qui équivaut à insinuer qu'il vous soupçonne de mentir.

Aux États-Unis, l'employé ne vous fait aucune question, mais il visite vos bagages.

Seulement vous pouvez l'en empêcher, en jurant que vos caisses ne contiennent aucune contrebande.

Dans ce cas, il n'a plus le droit de rien visiter. Les législateurs ont préféré laisser aux hommes capables de prêter un faux serment la possibilité de voler le budget, que d'exposer un honnête homme à voir qu'on doute de sa parole.

L'impôt est basé sur les mêmes principes. On ne paye rien au-dessous de mille dollars de rente (cinq mille francs); au dessus on paye cinq pour cent.

Mais c'est le citoyen lui-même qui loyalement déclare le chiffre de ses revenus; dès qu'il a prêté serment qu'il n'a qu'un chiffre *de*, on doit le croire et le taxer en conséquence.

Il y a en Amérique deux genres d'impôt : l'un prélevé pour le gouvernement central; il sert à entretenir l'armée, la marine, les écoles militaires; à payer les frais occasionnés par la représentation des États-Unis à l'étranger. De plus, chaque département aurait un budget à lui, et, par conséquent, un impôt départemental, qui servirait à entretenir les villes, les routes, les promenades, les hôpitaux, les écoles, les instituts.

Les routes seraient confiées à des hommes spéciaux.

Les hôpitaux, idem. Chaque ville aurait les membres de son édilité.

Tous ces hommes, nommés par le peuple, présenteront chaque année des comptes aux Chambres, établiront un budget qui sera voté par le peuple.

Il y aura, dans chaque département, une commission dite d'instruction publique, composée d'hommes élus par le suffrage des citoyens du département, choisis parmi les plus instruits, les plus honorables; eux aussi responsables de leurs actes.

Ils auront la mission d'établir les écoles gratuites, les instituts, les facultés; de veiller à ce que tous ces établissements fonctionnent régulièrement et honorablement.

Ils se préoccuperaient du bien-être des écoliers, de l'honorabilité et du savoir des professeurs.

Chaque département votera les fonds nécessaires à l'entretien de toutes les écoles, qui seront toutes gratuites. Les membres de la commission présenteront chaque année les comptes exacts, et s'ils jugent qu'il est nécessaire d'augmenter le chiffre des dépenses, ils feront un exposé des motifs et le présenteront aux Chambres.

Ni le gouverneur, ni le sénat, ni la Chambre des députés n'auront le droit d'accorder des concessions, des priviléges.

Banques, crédit, exploitations, tout sera libre et laissé à l'initiative privée.

Chaque ville, chaque village qui voudrait ouvrir une voie nouvelle, établir un pont, construire un édifice, serait libre de le faire.

Le droit de réunion existant illimité, les citoyens n'auraient pas besoin de s'enfermer dans un local clos et couvert ; ils ne seraient plus menacés à chaque minute d'être chassés, bousculés, tués, blessés par la force armée ; ils pourraient se réunir sur la place. discuter tranquillement l'utilité de telle et telle chose, et décréter, à la majorité, si elle doit être faite ou non ; pour les fonds, ils se taxeront eux-mêmes d'après leurs moyens.

Chaque département aura sa garde nationale composée de jeunes gens qui, volontairement et guidés par leur seul patriotisme, se réuniront pour apprendre les manœuvres, la stratégie militaire ; ils auront des officiers de l'école comme instructeurs.

Ils formeront des corps de cavalerie, de volti-

geurs, d'infanterie ; ils s'amuseront à faire la petite guerre, à défiler en ordre, musique en tête ; les femmes et les jeunes filles leur enverront des fleurs et des sourires gracieux, et ils trouveront cette récompense suffisante !

Comme — avec ce système, qui annulerait le pouvoir — chaque citoyen ne serait plus considéré comme un ennemi ou un conspirateur, le droit du port d'armes serait inscrit dans la constitution.

Chaque Français pourrait, de bonne heure, s'habituer au maniement des armes.

Et, de cette façon, on ne verrait plus ce singulier spectacle d'hommes de vingt et un ans, de conscrits qui arrivent au régiment sans savoir tenir un fusil, tandis qu'en Amérique un enfant de douze ans sait manier les armes à feu et s'en servir admirablement.

Le Français aurait de plus à apprendre à marcher sans la lisière administrative ; à comprendre que l'homme intelligent doit se servir en tout de l'esprit d'initiative dont il est doué ; il apprendrait à se passer du sergent de ville dans ses théâtres, dans ses églises, dans ses réunions. Il se ferait à cette idée, que, dans toute agglomération d'hommes, il y a tou-

jours une grande majorité d'individus sages, tranquilles, ayant intérêt à ce que le bon ordre ne soit pas troublé et que, si quelques tapageurs, quelques hommes pris de boisson le troublent, il est tout naturel que, sans réclamer la force armée ou la police, la majorité, simplement, sans bruit, se ligue pour jeter à la porte ceux qui attentent à la liberté de la foule qui souhaite le calme et le bon ordre.

Chaque département ainsi constitué, il y aurait en plus un pouvoir central siégeant dans une ville. Ce pouvoir serait formé d'un président et d'un vice-président, élus toutes les quatre années par le suffrage des citoyens des 89 départements.

Un sénat composé de cent soixante-dix-huit sénateurs : chaque département en enverra deux. Une Chambre de députés : les départements, suivant leur importance, enverront un, deux ou trois députés — un par soixante-dix mille habitants. Ce pouvoir central n'aurait en main aucune police, aucune force.

Sa mission serait de régler les affaires extérieures, de conclure les traités d'alliance, déclarations de guerre, de paix, de commerce. Il aurait à s'occuper

de la marine, de l'armée, du service télégraphique et des postes diplomatiques.

En sus des impôts départementaux, il y aurait un impôt général qui formerait un budget destiné à payer le président, le vice-président, les sénateurs, les députés, les ambassadeurs, consuls, ainsi que les frais nécessités par l'entretien de l'armée, de la marine, et cet impôt serait basé sur le cinq pour cent du revenu, au-dessus de mille francs, car mille francs de rente, en France, équivalent à cinq mille aux États-Unis.

Pour cet impôt, comme pour celui départemental, les employés du fisc devraient s'en rapporter à la déclaration du citoyen.

On n'aurait pas le droit de douter de son serment.

Cet impôt de cinq pour cent pourrait être augmenté de un ou deux pour cent, si les sénateurs et les députés le jugeaient convenable, soit pour frais de guerre soit pour amortir la dette publique.

Toutes les lois devraient prendre naissance au sénat, et la Chambre y concourrait par certains amendements et pour les ratifier.

Toutes les lois adoptées par ces deux corps de l'É-

tat seraient présentées au président; s'il les approuvait, il y apposerait sa signature, sinon il pourrait les renvoyer avec des objections. Les Chambres se réuniraient pour discuter la valeur des objections, et si, après cette seconde discussion, ces lois étaient encore votées telles quelles, elles auraient force de lois, quoique non signées par le président.

Mais ce second vote devrait se faire par oui et par non, et les noms des membres votant pour ou contre seraient inscrits dans le journal de la Chambre, lequel journal devrait être rendu public.

J'insiste sur ce point : ce ne serait nullement le président qui, de son libre arbitre, ferait des traités de paix ou de guerre, d'alliance ou de commerce, qui imposerait des taxes nouvelles, mais bien les deux Chambres; il n'aurait, lui, que la faculté de faire des observations qui seraient prises ou non prises en considération.

Le congrès aurait le devoir de sauvegarder la liberté individuelle, la liberté de conscience, mais n'aurait pas le droit d'établir une religion d'État; tous les cultes seraient libres, aucun ne serait salarié par l'État. La constitution établirait formellement l'invio-

labilité individuelle; celle du domicile, des papiers ; garantirait la liberté du port d'arme, de la presse, de la parole; le droit illimité de réunion; le droit du citoyen, de poursuivre tous les fonctionnaires, et de pouvoir mettre en accusation députés, sénateurs et président, pour trahison, abus de pouvoir, violation de la constitution.

Le congrès, c'est-à-dire les Chambres des députés et le sénat, auraient le devoir et le pouvoir de battre monnaie; d'établir bureaux de poste, routes de poste ; de veiller au service télégraphique, de punir les violations de territoire, de droit des nationaux; de déclarer la guerre; d'entretenir une armée, une marine, des écoles pour former les officiers de mer et ceux de terre.

Le ministre de la marine serait pris exclusivement dans la marine, nommé par le suffrage des marins. Il en serait de même pour le ministre de la guerre.

Les citoyens n'étant plus considérés comme autant d'ennemis du pouvoir, l'armée aurait pour seules attributions de garder les frontières, de battre l'étranger.

Les casernes dans le centre de la France deviendront inutiles ainsi que les garnisons.

La suspicion du gouvernement vis-à-vis des citoyens cessant, la mission de l'armée serait simplifiée et son rôle deviendrait tout patriotique.

Les États-Unis ont une seule armée de 25,000 hommes, malgré les trois millions d'Indiens toujours prêts à dévaster les propriétés et à considérer comme un ennemi tout homme civilisé.

Il n'y a pas de tirage au sort : la carrière militaire est une carrière comme une autre, choisie par ceux qui se sentent une vocation pour elle ; le soldat est bien logé, bien nourri ; il reçoit quatre-vingt-dix francs par mois pour ses menus plaisirs.

Il y a plusieurs écoles militaires formant d'excellents officiers, entre autres Westpoint. Beaucoup de jeunes gens tiennent à honneur d'entrer dans ces écoles pour prendre leurs titres d'officiers, et pouvoir au besoin servir utilement la patrie.

En France, nous pouvons nous en faire gloire, le sentiment patriotique est fortement développé. Si les États-Unis ont mis sur pied une immense armée de volontaires pendant la grande guerre de la sécession,

tous les Français valides se lèveraient comme un seul homme, si l'honneur de la France était attaqué, si son territoire était menacé... Qui oserait en douter?

On pourrait donc, sans inconvénient, ne conserver que cinquante ou cent mille hommes, les payer comme il faut, faire de cette carrière un état et non une corvée, et, les gardes nationales de chaque département formant de jeunes soldats, on serait sûr qu'à un moment donné il y aurait sur pied un million d'hommes.

Ah! par exemple, les folles expéditions au Mexique, en Chine, en Cochinchine, les guerres non patriotiques, mais personnelles, forcément ne seraient plus possibles.

Où serait le mal? Qui s'en plaindrait?

Souvent j'ai entendu dire en France : « Voyez comme Lincoln, Johnson ou Grant sont honnêtes; ils n'ont pas fait de coup d'État! »

Je crois à leur honnêteté, mais je crois encore plus à la sagesse des institutions américaines, qui ne laissent pas à un homme les moyens d'assouvir son ambition.

Le président n'a ni force, ni pouvoir en main, pas même un sergent de ville à ses ordres ; sa seule mission est, je le répète encore, d'être le chambellan du peuple vis-à-vis des ambassadeurs et souverains étrangers.

Il a le devoir de veiller à ce que les Chambres ne votent pas des lois attentatoires à la liberté souveraine du peuple ; il est là comme un surveillant général envoyé par les citoyens.

Il y a vraiment, dans la logique de la politique, des choses qui paraissent très-excentriques à un être inférieur d'après le code, à une femme enfin.

Les hommes, dans leur bon sens et dans leur esprit de logique, ont raison d'interdire la politique aux femmes ; nous n'y comprenons rien, absolument rien, je le déclare humblement, et nous ferions des choses insensées, si nous avions le pouvoir de nous occuper des lois politiques.

Ainsi, il m'est parfaitement impossible de trouver naturel que les Américains ne donnent que 95,000 francs par an à leur président, qui a la mission de sauvegarder leurs libertés, et que les Français don-

nent 25 millions par an à Napoléon III, qui, au grand mécontentement des masses, s'est approprié toutes les libertés.

Oui, je trouve très-peu naturel que les Français payent 25 millions en une seule année à un seul homme, tandis qu'avec ces 25 millions le peuple américain peut solder son président pendant 263 années ! Mais tant de gens trouvent cela juste, qu'il paraît que j'ai tort de le trouver anormal.

Je vous ai dit ce que serait la France réellement républicaine, et avec la constitution de Washington ; voyons maintenant ce que le progrès, l'instruction, les sciences, la civilisation enfin, auraient à y gagner.

Comme économie, la chose saute aux yeux : placez le président dans un palais convenable, et stipulez que, comme aux États-Unis, il ne pourra même le faire reblanchir ou en revernir les portes sans une loi du Congrès.

Supprimez les charges de chambellans, écuyers, aides de camp, officiers d'ordonnance, ainsi que toutes les sinécures; cette économie-là, ajoutée aux 25 millions, fera déjà un joli petit chiffre.

Supprimez la sûreté publique, qui n'est que la sécurité de la tyrannie ; supprimez ces millions donnés à la police secrète ; supprimez les ministères : beaux-arts, maison de l'empereur, ministère d'État; les receveurs généraux, de simples percepteurs suffiront.

Supprimez enfin toutes ces charges richement payées, données à ceux qui ont ou trahi le gouvernement détrôné, ou qui se sont hâtés de se rallier au gouvernement nouveau ; supprimez cela, et vous aurez un bon nombre de millions économisés.

Voici quelques chiffres à l'appui.

Police secrète.	5,000,000
Traitement du chef de l'État.	25,000,000
— donné à sa famille.	1,500,000
Entretien de douze châteaux impériaux. . .	5,000,000
Ces châteaux, vendus, comme ils ont tous une grande valeur (Rambouillet, seul, vaut plus de 40 millions), la France pourrait payer ses dettes, surtout si elle vendait aussi le mobilier et les diamants de la couronne.	
Les traitements des ministres devenus inutiles.	1,000,000
Sinécures abolies.	2,000,000
Total.	39,000,000

Ajoutez à cela l'économie qu'apporterait la réduction de l'armée, et, tout en diminuant l'impôt au lieu de l'augmenter, vous arrivez à trouver ces bienheureux millions dépensés si utilement en Amérique pour l'instruction publique.

Certes, on peut dire que c'est cette seule instruction publique si admirablement entendue, qui a fait de cet élément vulgaire et cosmopolite dont est composé le Nouveau-Monde, un peuple fort et puissant.

Il a fallu un souffle énergiquement civilisateur pour transformer ces émigrants en citoyens, et faire du Nouveau-Monde un tel foyer de liberté et de progrès. N'est-il pas humiliant pour le vieux monde d'être forcé de se dire : « Si nous voulons avancer, si nous voulons marcher avec notre siècle, il nous faut copier l'Amérique ! »

N'est-il pas honteux pour l'Europe de se voir si fort distancée par ce jeune peuple ?

Et n'est-ce pas douloureux, pour le Français vraiment patriote, de voir que la belle France, qui, jusqu'à présent avait fait l'admiration de l'Europe par sa science, son progrès, sa marche vers le beau et le

bien, est laissée bien en arrière par ce peuple cosmopolite ?

Décidément les races, tout comme les civilisations, seraient-elles fatalement condamnées à subir les quatre périodes humaines :

Naissance, apogée, décroissance et décadence ?

Ne pourrait-on éviter cette loi funeste qu'en croisant les races ?

Il est de fait que le mélange de diverses races a eu en Amérique un résultat merveilleux.

Il a produit un peuple jeune, vigoureux, qui s'est résolûment débarrassé de la routine des vieilles idées et a jeté hardiment ce cri victorieux : En avant !

Voyez s'il était possible de faire mieux qu'il a fait pour l'instruction publique ?

Voyez et calculez, au pas de tortue que nous avons emboîté, combien d'années, que dis-je ? d'années, de siècles, il nous faudra pour en arriver là.

Que de demi-mesures, que de tâtonnements n'aurons-nous pas à subir avant de nous trouver au niveau du peuple américain ? Dans le Nouveau-Monde, l'in-

struction est complétement gratuite pour tout le monde. On refuse l'or du riche comme l'obole du pauvre; car l'on ne veut pas créer deux classes : celle du riche et celle du pauvre.

On tient à éviter à ce dernier l'humiliation d'avoir à avouer sa misère.

L'on ne veut pas que, dès l'enfance, l'homme, par le manque de fortune de ses parents, se trouve placé dans une sorte d'infériorité.

Que les boursiers, demi-boursiers de France me disent franchement si cette instruction gratuite — que le gouvernement a bien voulu leur accorder — ne les a pas exposés à plus d'une petite humiliation de la part de leurs camarades qui n'étaient pas dans les mêmes conditions?

Du reste, peut-on dire que tous les parents pauvres ont droit à des bourses en France?

Non, certes, s'ils n'ont pas été quelque peu sénateurs ou hauts fonctionnaires; car elles sont surtout accordées aux fils de ceux qui ont touché de fort gros émoluments.

En Amérique, les sentiments démocratiques naissent dès l'école dans le cœur des jeunes citoyens; sur

les mêmes bancs, traités de la même façon, se trouvent fils de menuisiers, de savetiers, de banquiers, de hauts financiers ; la distinction des classes y est inconnue, et, lorsqu'ils sortent des écoles, on n'a aucune peine à leur faire comprendre que tous les hommes sont égaux.

Qu'on ne me dise pas : Il y a aussi des écoles gratuites en France, les écoles primaires.

Ce qu'on appelle instruction gratuite dans le Nouveau-Monde, c'est ceci :

La seule ville de New-York possède deux cent soixante-dix écoles fréquentées par deux cent trente mille élèves. Il y a d'abord les écoles primaires divisées en six classes. On y enseigne la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la géographie et les premiers éléments d'histoire.

Pour passer dans les écoles de grammaire, qui viennent après celles-là, les enfants ont à subir un examen.

Dans ces secondes institutions, on enseigne : la grammaire, la géographie et l'histoire plus complétement ; l'arithmétique, l'algèbre, l'hygiène pratique,

la tenue des livres et les notions premières du commerce.

Après ces deux écoles, les enfants qui désirent recevoir une instruction plus complète suivent des cours supplémentaires, où on leur enseigne la géométrie, l'astronomie, la physique, la chimie, l'histoire naturelle, la physiologie et l'histoire contemporaine.

L'étude du grec et du latin est laissée aux jeunes gens qui se destinent aux sciences ou à la littérature; les autres ne trouvent pas cette étude pratique, mais, en revanche, un petit Yankee de treize ans vous racontera les règnes de Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe, et il vous fera des commentaires sur César, qui ne manqueront ni de logique ni de vérité. Mais un cours d'histoire contemporaine américain ne recevrait certes pas l'estampille en France!

A côté de ces cours supplémentaires, il y a des cours de navigation, d'agriculture, etc., etc.

Il y a enfin un collége et un institut; là, les classes sont aussi élevées qu'elles le sont dans nos grands colléges de France. On y enseigne en plus la science gouvernementale et l'économie politique.

Dans toutes ces écoles, on forme les jeunes gens à l'art de la parole.

Une fois par semaine on les réunit dans une immense salle ; à tour de rôle ils montent à la tribune, et ils sont obligés d'improviser un petit discours sur le premier sujet venu.

La gymnastique est aussi pratiquée dans toutes les écoles.

Dans chacune d'elles, il y des cours de français, d'allemand et d'italien.

Les écoles primaires, celles de grammaire, ainsi que tous les cours supplémentaires, sont mixtes ; filles et garçons étudient ensemble.

Le grand et bel institut de Cooper (*Cooper Institut*) est aussi accessible aux jeunes filles qu'aux jeunes gens; les uns et les autres y trouvent des cours de musique, de chant, de composition, de dessin, de peinture et de littérature française et anglaise, toujours gratuitement.

Ainsi, tout homme, toute femme, en Amérique, peut recevoir l'instruction la plus soignée, peut apprendre un art, une carrière libérale, sans que ses parents aient à dépenser un centime.

Car on leur fournit même plumes, papiers, livres, instruments de chimie, tout, enfin, ce qui leur est nécessaire. Voilà ce qu'on peut appeler l'instruction gratuite.

Le bureau d'éducation de la ville de New-York a sous ses soins quatre-vingt-dix écoles primaires, quatre-vingt-dix-sept écoles de grammaire, vingt-six écoles supplémentaires, vingt-six cours du soir, quarante établissements pour les orphelins abandonnés; ils y sont logés et défrayés de tout; un collége, deux écoles normales ; le budget de cette seule ville s'élève, pour l'éducation, à 3 millions de dollars, soit 15 millions de francs.

Les livres fournis aux élèves dans les diverses écoles d'Amérique représentent une valeur de 50 millions de francs.

Les immeubles affectés pour la seule ville de New-York aux différents établissements d'instruction représentent un capital de 26 millions de francs.

Ces mots d'instruction libre et obligatoire ne pouvaient être inventés qu'en France, où l'on éprouve toujours le besoin de faire un peu d'arbitraire, que ce soit au nom de la liberté ou au nom du despotisme.

En Amérique, l'instruction n'est nullement obligatoire, et pourtant tous les enfants vont aux écoles, et l'on ne trouverait pas une personne sur mille qui ne sache lire et écrire. Les constitutions de la plupart des États établissent même que ceux-là seuls qui peuvent signer lisiblement leur nom et lire à haute voix la constitution, auront le droit de suffrage aux différents votes.

Au lieu de rendre l'instruction obligatoire, on l'a rendue aussi séduisante que possible; toutes les écoles ont un aspect gai, riant, du jour, de l'air, des fleurs, des oiseaux; tout y respire le bien-être et la gaieté; les professeurs ont eux-mêmes une figure aimable, souriante, ils sont bons, avenants pour tous les enfants... Professeurs et élèves ne sont que des amis; les vieux enseignent aux jeunes ce qu'on leur a jadis enseigné à eux-mêmes; ils le font avec plaisir, avec douceur; ils n'essayent pas de se faire craindre des enfants; ils s'efforcent seulement de s'en faire aimer; ils ressemblent bien peu à certains de nos professeurs.

Mais je veux être juste. Si l'on trouve en France des instituteurs moroses, quinteux; s'ils manquent

parfois d'indulgence et de bienveillance pour la jeunesse, ce n'est pas tout à fait leur faute, mais bien plutôt celle du système suivi.

Pour ces pauvres petits êtres, qui arrivent dans le monde tout insouciants et joyeux, qui voient la vie tout en rose, qui ne demandent qu'à rire, chanter et gambader, on invente une discipline, un règlement sérieux, sévère ; ils doivent marcher au pas, parler seulement pendant les récréations ; le reste du temps, on exige qu'ils soient graves, on maîtrise leur nature bouillante ; on leur impose une seconde nature de convention ; leur corps même, que la croissance fatigue, a besoin de mouvement : on les force à l'immobilité.

De plus, on les dresse à cette obéissance passive qui est trop peu dans la nature humaine pour qu'elle ne révolte pas cette jeunesse qui sent le besoin de liberté et d'agir suivant son impulsion propre.

L'éducation en France est une torture pour la jeunesse ; c'est un déformement moral de l'être humain. Les jeunes gens sont irrités contre cet état de choses; comme le cheval qui subit le mors et le cavalier pour la première fois, ils bondissent, rugissent d'impa-

tience; s'ils traitent en ennemis ceux qui posent le mors, ceux qui essayent de les dompter, ne faut-il pas les excuser?

Savent-ils que le système seul est coupable, et que leurs *pions* et leurs professeurs ne sont que les rouages de ce système?

Chaque collégien voit donc un ennemi dans son maître; dès qu'il peut lui être désagréable, il est content... il se venge.

D'un autre côté, si nous avons en France une quantité d'inutiles qui touchent, pour ne rien faire, de gros appointements, tous ceux qui sont utiles, qui donnent tout leur temps à leurs fonctions, ceux-là n'ont pas tout à fait assez pour ne pas mourir de faim; leur vie n'est qu'une longue lutte avec la misère, la misère honteuse, la plus triste de toutes. Cette lutte les lasse, aigrit leur caractère.

Certes, les professeurs, les instituteurs, rendent de grands services au pays; ils ont été forcés de travailler longtemps pour acquérir leur savoir; leurs familles ont fait de grands sacrifices pour eux... Que gagnent-ils?

Un pion est moins payé qu'un domestique de bonne maison.

Un professeur arrive à avoir les mêmes appointements qu'un chef ou qu'un maître d'hôtel; il a en plus à se loger, à se nourrir et à représenter. Le bâton de maréchal d'un professeur, c'est d'arriver à gagner 3,000, 4,000 francs par an.

Beaucoup végètent à 800 francs, 1,200 francs d'appointements pendant de longues années; alors, pour vivre, ils sont forcés de chercher des leçons, de joindre à la tâche déjà difficile de professeur, le travail ingrat et fatigant de maître de littérature. Ne leur est-il pas permis, dans cette vie décevante, d'avoir des moments de sombre désespérance? ne peut-on pas comprendre que leur caractère n'ait plus cette douceur bienveillante que donne le bonheur? Leurs élèves souvent riront de leur chapeau lustré par l'usage, de leur paletot râpé... S'ils savaient combien de soins il a pourtant fallu à ces gens-là pour les conserver dans cet état, et avec quelle angoisse ils voient la trame s'user! En Amérique, il n'y a pas de sinécures, il n'y a pas de cumul, mais tout homme gagne largement ce qu'il lui faut pour vivre.

La seule ville de New-York vote chaque année un budget de six millions de francs pour les salaires des professeurs.

Pas un seul ne reçoit moins de deux mille quatre cents francs, et la moyenne s'élève de huit à quinze mille francs.

Dans toutes les écoles, on trouve une assez grande majorité de professeurs-femmes; on pense avec raison que la femme est plus apte à s'occuper de l'enfance, qu'elle aura pour elle plus de tendresse, plus de petits soins ; car chacune d'elles a en elle un cœur de mère.

Le professorat est une grande ressource pour les jeunes filles sans fortune ; en Amérique, la statistique prouve qu'il y a cent mille femmes professeurs dans les divers États de la fédération.

A l'institut de Chicago, la chaire de grec est tenue par une jeune fille.

A Boston, on en trouve beaucoup professant le grec, le latin et la philosophie.

Pour être professeur, il y a un examen tout comme en France, et des diplômes à obtenir ; à ces examens, femmes et hommes se présentent et impar-

tialement, sans se préoccuper du sexe des candidats, les plus aptes sont nommés.

Ces hommes du vingtième siècle ont compris que l'âme humaine était de même essence, qu'elle soit sous une enveloppe féminine ou masculine. Ils ont compris et admis aussi que le savoir, la science, l'érudition, l'intelligence, n'avaient pas de sexe et étaient l'attribut des deux sexes.

Notez que les femmes qui s'adonnent au professorat sont payées dans les mêmes proportions que les hommes... Une jeune fille apte à faire une classe élevée reçoit le même salaire que celui que l'homme reçoit ordinairement, et celle qui fait le cours de grec reçoit les appointements d'un professeur de grec.

Enfin, entre le système d'instruction en Amérique et celui adopté en France, il y a cette grande différence :

Dans notre pays, écoles, colléges, lycées, sont surtout des écoles d'apprentissage, d'obéissance passive.

— Ne raisonnez pas, n'essayez pas de comprendre, mais obéissez, et croyez de confiance, — répète-t-on

sans cesse aux jeunes gens ; on prépare le Français à devenir *la chose* du pouvoir et du règlement : savoir obéir, savoir commander... voilà les deux grandes sciences politiques françaises.

En Amérique, on respecte déjà dans l'enfant le citoyen... On ne forme la jeunesse ni à l'obéissance ni au commandement. On lui apprend simplement à savoir être libre.

Si New-York possède écoles, instituts et colléges, n'allez pas croire que les autres États de la fédération restent en arrière.

L'Illinois, lui-même, qui a à peine un demi-siècle d'existence, ne compte pas moins de dix mille écoles, et dépense trente-deux millions de francs par an pour l'instruction publique. Huit cent mille enfants ou adultes sont inscrits dans ces écoles et cela sur une population de moins de deux millions d'habitants. Le grand institut de Chicago, ses écoles de droit, de médecine, ne le cèdent en rien à ceux de New-York. Le Colorado, où la première installation des colons ne remonte qu'à douze ans, possède déjà cinq cents écoles. Denver, la capitale, a son grand collége et son institut.

Il y a une seule chose que le peuple américain ne tolère pas ; c'est l'ignorance... Chaque État a la noble émulation de vouloir mieux faire encore que ses voisins en faveur de l'instruction publique.

Si l'un a dix mille écoles, l'autre en fonde onze mille ; si celui-ci vote cinquante millions en faveur de la commission d'éducation, le voisin tient à honneur de voter soixante millions.

Cette noble émulation, cette rivalité à mieux faire, produit les meilleurs résultats.

Les États-Unis dépensent cent millions de plus que la France pour l'instruction des citoyens; mais que ces cent millions sont bien placés!

Cette instruction gratuite, accessible à tous, a produit le nivellement des classes et joint à cet élément puissamment régénérateur, la liberté, il a fait de ces parias cosmopolites un peuple grand, fort, sage et heureux; le plus grand peuple du globe.

Eh bien, la France américanisée n'aurait plus qu'un impôt léger, l'impôt général destiné à former le budget qui doit entretenir l'armée, la marine, payer la représentation de la France à l'étranger ; mais chaque département aurait son budget, voté

librement par les citoyens, et certes j'aime à croire que le Français rendu à son libre arbitre, devenu réellement citoyen, comprendrait ses devoirs aussi bien que ses droits; mis en possession de l'esprit d'initiative, il voudrait, lui aussi, faire bien et faire grand ; il ne lésinerait pas sur le budget de l'instruction publique.

Voici ce qu'est la France à présent, au point de vue intellectuel; nous verrons après ce qu'elle deviendrait avec la constitution de Washington.

Aujourd'hui nous possédons un centre de lumières, de sciences; un centre où tous les arts sont cultivés, nous possédons enfin Paris: Paris la ville unique dans le monde... la ville-soleil, qui rayonne sur toute l'Europe. Mais, hors Paris, on tombe en pleine province, et l'on s'aperçoit que, si notre capitale éclaire l'Europe, ses rayons passent par dessus la province sans s'y arrêter pour gagner l'étranger.

Dans des villes pourtant rapprochées de Paris, on se sent tellement dépaysé que l'on se demande si un lutin fantasque ne se serait pas amusé à vous transporter à votre insu au fin fond de la Chine.

Cela est si vrai, que les journaux parisiens, la littérature parisienne, ne sont le plus souvent que de l'hébreu pour le lecteur de province.

Dans certains départements, un Parisien est considéré aussi curieusement qu'un Lapon le serait à Paris.

Paris ne crée pas, ne produit pas; il absorbe tous les hommes de talent; de toutes les célébrités qui font sa gloire, quatre ou cinq à peine sont Parisiens.

Mais Paris met en lumière; tout talent pour être accepté doit venir y demander la consécration.

Un médecin pour réussir doit avoir fait ses études à Paris; il en est de même pour les avocats, pour les professeurs, et cet état de choses a, entre autres désavantages, celui de mettre en évidence, non pas toutes les capacités de la France, mais seulement celles des hommes qui ont eu le bonheur d'avoir des parents assez riches pour pouvoir envoyer leurs enfants à Paris.

A côté de ceux-là, combien n'y a-t-il pas d'autres hommes qui, sentant en eux le feu sacré de l'art, et ayant conscience de leur valeur, se disent : — Ah! si j'avais pu aller à Paris!

Hélas, les moyens leur ont manqué. Ils vivent tristement avec le regret de n'avoir pu réaliser les beaux rêves de gloire qu'ils avaient faits. Ils ne vivent pas, ils végètent dans un travail aride et sans but élevé, mais qui leur donne le pain de chaque jour.

La province française est si terre à terre, si en dehors du mouvement intellectuel, que l'étincelle du génie peut s'y allumer, mais que, si le futur grand homme ne vient pas bien vite dans cette atmosphère de Paris où toutes les intelligences sont rayonnantes et communicatives, où l'esprit y est, lui aussi, épidémique, il la verra s'éteindre bientôt.

Avec Paris comme seul centre intellectuel, toutes les capacités, les grandes intelligences ne peuvent donc pas arriver à la maturité; et une foule d'hommes, qui auraient pu apporter leur part aux gloires de la France, sont condamnés à l'avortement intellectuel occasionné par la compression soporifique de la province.

Mais ce n'est pas le seul inconvénient; car, même pour ceux qui ont assez de fortune, ou qui ont des parents prêts à faire les plus grands sacrifices pour l'avenir de leurs fils, Paris a plus d'un écueil.

Le jeune homme doit quitter son département, souvent fort éloigné de la capitale ; il doit quitter sa famille, et il se trouve ainsi lancé dans ce tourbillon parisien, fécond en dangers de toutes sortes, sans avoir pour le guider l'expérience et la sagesse de sa famille.

Cet éloignement forcé du toit paternel, au moment où le jeune homme a le plus besoin de sages conseils, ne peut qu'être pernicieux pour lui.

Les parents, obligés, dans l'intérêt de l'avenir de leur fils, de consentir à cette séparation, doivent éprouver des angoisses terribles de le savoir seul, livré à lui-même dans la grande Babylone.

Avec la France américanisée, nous n'aurions plus un seul centre intellectuel, mais bien quatre-vingt-neuf. Paris perdrait un peu de son prestige, mais la province en gagnerait beaucoup ; chaque département aurait, en plus de toutes ces écoles gratuites et cours de toute sorte, des instituts, une académie, des écoles de droit, de médecine, des chaires d'éloquence. Ceci ouvrirait un vaste champ à la noble ambition de tous les hommes intelligents du département, sans les éloigner de leurs familles ; sans frais aucuns, toutes les sciences seraient mises à leur portée.

La province se réveillerait bien vite de la léthargie dans laquelle elle sommeille ; l'émulation s'emparerait de tous ses habitants ; chacun voudrait être quelque chose, jouer son rôle, arriver à la célébrité, et les instituts, les cours, seraient suivis avec ardeur ; les hommes passeraient moins de temps à s'abrutir dans les cafés, — pour s'adonner à ce jeu, stupide s'il en fut, le domino !

C'est alors que réellement toutes les capacités pourraient se produire ; car, cours de musique, de peinture, de dessin, de sciences, de langues vivantes, de littérature, de médecine, de droit, seraient dans le centre du département, à portée de tout le monde et enseignés gratuitement.

Tous les jeunes gens instruits trouveraient à gagner largement leur vie dans le professorat.

Chaque département voudrait, par esprit de rivalité, faire mieux que son voisin.

Tout comme en Amérique, on verrait les hôpitaux, les asiles, les instituts, les académies, s'élever, se multiplier comme par enchantement.

L'esprit et l'intelligence du peuple français, mus par ce puissant levier, feraient des prodiges. Et je le

répète, le sénat et la Chambre du département, composés exclusivement de citoyens nés dans le pays, comprendraient ses besoins, et l'impôt servirait à augmenter sa prospérité et son bien-être.

Tandis qu'à présent la province paye de gros impôts et l'on fait peu pour elle.

On reproche au peuple français de manquer d'esprit d'initiative.

Le reproche est fondé, il n'en a pas du tout, mais peut-il en avoir?

Il a toujours été sous la tutelle d'un gouvernement qui s'est engagé à prévoir ses besoins et à tout faire pour son bonheur (engagement qu'aucun n'a tenu, par exemple). En retour de cet engagement, lesdits gouvernements se sont octroyé le droit de pressurer le peuple, de l'accabler d'impôts; si bien que le Français se dit : « Pourquoi fonderai-je une école, ou un hospice? Le besoin s'en fait sentir, c'est vrai, mais cela regarde le gouvernement. » Pour tout il fait ce raisonnement : « Cela regarde le gouvernement. » Mais majeur et débarrassé enfin de sa tutelle, il prouverait bien vite qu'il était digne d'être émancipé.

Maintenant l'impôt paraît lourd à payer, par cette raison que le budget n'est jamais employé comme le peuple souhaiterait qu'il le fût.

Tandis qu'en Amérique, les citoyens payent volontairement et avec plaisir des taxes bien plus fortes que les nôtres, parce qu'ils votent eux-mêmes ces taxes, qui ont un but déterminé par eux.

On voit fréquemment, en Amérique, des citoyens fonder avec leurs propres deniers des asiles, des hôpitaux, des instituts. Ainsi Cooper-Institut de New-York est un don fait par M. Cooper à sa ville natale. Son grand-père arriva jadis tout jeune dans cette ville; pauvre émigrant très-ignorant, il s'empressa de suivre les cours gratuits. Grâce à cette première nourriture intellectuelle que lui offrit sa patrie d'adoption, il fit promptement une grande fortune. Par reconnaissance, M. Cooper a fait construire Cooper-Institut, qui représente une valeur de sept millions de francs.

Tout le rez-de-chaussée est en magasins; le produit des loyers est affecté aux payement des salaires des professeurs, et les jeunes filles, ainsi que les

jeunes gens newyorkais, peuvent apprendre là tous les arts et toutes les sciences.

Dans chaque État, dans chaque ville, on vous montre un établissement d'utilité publique dû à la générosité et au patriotisme d'un citoyen.

En France, l'homme riche — n'aurait-il ni enfants, ni héritiers directs, n'a pas cette pensée, par la simple raison qu'avec notre système politique, ce n'est pas à sa patrie qu'il ferait ce don, mais bien au gouvernement. Or donner à un gouvernement! on se dit : Merci, il m'a déjà assez pressuré...; ensuite les trois quarts des Français détestent le gouvernement du moment.

Mais, certes, alors que ces trente-huit millions d'hommes cosmopolites, livrés à eux-mêmes, ont fait ce qu'ils ont fait, pourrait-on, sans injustice, penser que le Français, vieux peuple, mais cœur jeune, ne saurait pas, devenu majeur et débarrassé de ses lisières, faire encore plus grand que le peuple américain? Je suis persuadée que ceux qui disent non calomnient leurs compatriotes.

Voilà donc ce que deviendrait notre belle France avec la constitution de Washington.

Pour ne pas faillir à l'impartialité que je me suis imposée, je dois avouer que la police, en Amérique, est vénale et que la magistrature est loin d'y exercer un sacerdoce... Je dois convenir aussi que les fonctionnaires imitent par trop souvent nos caissiers... ils filent emportant la caisse, ou bien, à côté de leurs appointements légitimes, ils trouvent moyen de s'en créer d'illégitimes, mais plus gros.

Cet état de choses doit-il être imputé à la constitution?

Non, il faut au contraire louer sa prudence ; elle a prévu la chose, et l'a paralysée autant que possible, en n'accordant l'irresponsabilité à personne... Un magistrat ayant la conscience vénale, c'est fâcheux pour l'honneur de l'espèce humaine; mais, dès l'instant que l'on peut le poursuivre, le casser de ses fonctions, les inconvénients diminuent.

Il y a beaucoup d'honnêtes gens en Amérique, mais il y en a aussi beaucoup de moins honnêtes, comme je l'ai fait remarquer dans mon volume *le Far-West;* les indélicats du monde entier allant chercher un refuge en Amérique, il n'est pas étonnant que la délicatesse n'y soit pas toujours à l'ordre du jour.

Le peuple américain a, il est vrai, devancé encore son siècle, il est ce que nous serons au vingtième siècle : adorateur fanatique de l'or. Il a compris que notre époque réaliste ne faisait plus grand cas d'autre chose que de ce vil métal... il s'est dit : « L'argent est le nerf de toutes choses, il tient lieu de titres, de savoir, de probité, tout le monde salue avec considération l'homme très-riche, sans s'inquiéter d'où lui vient sa fortune et ce qu'il était avant. » Le résultat de ce raisonnement est que, gagner de l'argent, beaucoup d'argent devient sa seule préoccupation : *time is money*, le temps est de l'argent; *money before all*, argent avant tout, voilà ses deux devises. Cette soif de l'or s'explique du reste. Tous ces émigrants étaient pauvres chez eux, aussi étaient-ils perdus dans la foule du vulgaire; tous ceux qui, arrivés en Amérique, ont fait de brillantes fortunes, ont vu de suite — et par ce seul fait — la considération de la foule venir à eux. S'ils reviennent voyager en Europe, on est plein d'égards, de prévenances pour eux ; ce sont de riches Américains, dit-on... et toutes les portes s'ouvrent devant ce mot magique. Qui songe à leur demander des détails sur leurs ancêtres?

Pense-t-on même à s'assurer s'ils ont gagné leur fortune avec probité et délicatesse?

Non.

Ils sont riches et c'est assez pour que les plus grands noms de France sollicitent la main de leurs filles, et pour qu'ils soient reçus dans tous les salons, à la Cour surtout, de la façon la plus charmante. Eh bien, ces hommes-là doivent forcément se dire : « Lorsque j'étais un malheureux ouvrier, un simple serrurier, un modeste emballeur, personne ne faisait cas de moi. J'ai gagné de l'argent ; sans me demander de quelle façon je l'ai gagné, tous les hommes de la meilleure société me traitent en pair et en ami. » Conclusion, l'argent est tout dans ce monde.

Est-ce eux qui ont tort, ou est-ce ceux qui leur inspirent ces réflexions?

Je crois que ce n'est pas eux.

Très-convaincu par expérience de la puissance de l'argent, l'Américain se dit : « Il m'en faut ; il m'en faut beaucoup ; » et tous les moyens lui sont bons pour arriver à ses fins ; remarquez que je parle ici pour la masse, mais je m'empresse de constater qu'il y a des hommes, en Amérique, intègres, honnêtes, délicats.

Les juges font un métier; ils font rendre à ce métier le plus possible. On leur amène un accusé; son dossier examiné ils voient qu'il est coupable, très-coupable; pourtant, si cet homme leur glisse dans le tuyau de l'oreille cette phrase. « Si vous m'acquittiez, je vous donnerais trois mille dollars; » ils se disent : « Bast! il sera pincé une autre fois; la justice n'y perdra rien, et j'y gagnerai trois mille dollars. » Le coupable est acquitté. Un policeman s'empare d'un voleur ou d'un assassin. Si celui-ci lui fait la même offre, il se fait un raisonnement pareil : « Bast! je le rattraperai une autre fois. » Il empoche les dollars et le laisse évader.

Le premier dimanche après mon arrivée à New-York, j'étais à l'église catholique de la 23e rue; un vicaire prêchait sur les peines de l'enfer.

« Mes frères, disait-il, il faut songer à la mort; elle peut vous surprendre au moment où vous vous y attendez le moins, et vous aurez à rendre compte de vos actions à un juge sévère et implacable. Réfléchissez qu'il n'en sera pas dans l'autre monde comme dans celui-ci. A présent, vous commettez un méfait quelconque, vous vous dites : Oh! je m'arran-

gerai avec le juge; j'ai un gros paquet de dollars; je lui en donnerai une partie, et, grâce à cet argument, il déclarera que je suis plus blanc que neige et parfaitement innocent. Mais, dans l'autre monde, vous n'aurez pas cette ressource. Vous auriez beau offrir des millions de dollars au juge suprême, qu'il restera impartial et condamnera chacun selon ses actes. »

J'avoue que j'étais fortement scandalisée de la façon dont ce digne prêtre faisait bon marché de la conscience des magistrats yankees.

Après quelques mois de séjour aux États-Unis, j'ai compris et excusé ce sermon. Du reste, comme je ne veux pas être soupçonnée d'accuser trop légèrement les magistrats américains, j'aime mieux me contenter de vous citer les statuts d'une société qui s'est formée l'an passé à New-York, que tous les journaux ont publiés. Je copie :

« Cette société, dite de vigilance, aura pour membres tous les gens les plus honorables de la ville; elle aura pour mission de réagir contre les abus commis par la magistrature et la police.

« Chaque magistrat, chaque policeman, sera l'objet d'une surveillance occulte et incessante de la

part de cinq ou six membres de ladite société; ils s'entendront à l'effet d'épier les faits et gestes du surveillé; ils tâcheront d'établir des espions, même dans son intimité; et enfin, lorsqu'ils auront acquis la preuve qu'un magistrat ou un policeman a fait un compromis avec un coupable, c'est-à-dire a reçu de l'argent pour l'acquitter ou le laisser évader, cet homme sera dénoncé au conseil de la société de vigilance, qui traduira le prévaricateur devant le tribunal, et si ses confrères, prévaricateurs à leur tour, refusaient de le punir, eh bien, les membres de ladite société se réservent le droit d'user du collier de chanvre, » c'est-à-dire d'étrangler le coupable.

Vous le voyez, comme résultat c'est assez coquet; cela transforme les citoyens honorables en mouchards, en juges et en bourreaux! De plus, cela doit rendre les relations assez peu amicales. Le fonctionnaire qui voit un homme essayer de se lier avec lui et lui faire des avances, doit se dire : « Oh! mais non! tenons-le à distance; c'est peut-être un membre de la société de vigilance! »

Positivement cette invention apportera du froid dans les rapports de société.

Il faut que magistrature et police soient assez démoralisées pour que l'idée de cette contre-police et de cette contre-magistrature soit venue à l'esprit des Newyorkais.

Une chose qui est fort curieuse, c'est que l'extrême liberté comme l'extrême despotisme ont produit les mêmes résultats.

Les seuls fonctionnaires, magistrats et policemen que l'on puisse comparer comme conscience vénale à ceux de l'Amérique, ce sont ceux de la Russie ; seulement, dans ce dernier pays, ces gens-là étant irresponsables, et le peuple n'ayant pas le droit de faire une contre-police et une contre-justice, les résultats de cette démoralisation sont encore plus déplorables.

Une seconde chose qui choque en Amérique, c'est le maintien de ce restant de la barbarie du moyen âge, représentée par les lois dites des *grandes récompenses*.

A chaque instant vous voyez dans les journaux cet avis du Congrès : « Celui qui pourra prouver qu'un employé, un fonctionnaire ou un citoyen volent le gouvernement, recevra mille ou deux mille dollars de récompense. »

Ou bien, encore, c'est la tête d'un assassin qui est mise à prix.

Je le répète, cela porte atteinte à la dignité du peuple en transformant les citoyens en mouchards, et en établissant un système d'inquisition peu agréable; de plus cela refroidit les rapports d'amitié. Un employé du gouvernement, dès qu'un homme s'introduit dans sa maison et essaye de se faire admettre dans son intimité, se dit : « Allons bon ! il veut gagner deux mille dollars ! » A côté de cela, des maisons de banque et de commerce emploient un moyen assez original, lorsqu'elles sont victimes d'un vol, pour rentrer dans une partie de leur argent, elles font insérer dans les journaux l'avis suivant : « Tel jour, on nous a volé la somme de cent mille dollars, par exemple ; nous faisons savoir aux gentlemen qui nous ont soustrait cette somme, que nous nous engageons à ne pas les dénoncer à la police, et à leur offrir vingt-cinq mille dollars, s'ils veulent bien nous la rapporter ; nous attendrons jusqu'à tel jour. Après ce délai nous déposerons notre plainte contre eux, et nous les ferons rechercher avec toute l'activité possible ; nous les prévenons du reste que nous sommes

sur leurs traces. » Eh bien, il arrive souvent que ces gentlemen-voleurs préfèrent n'avoir qu'un quart de la somme et avoir la sûreté de n'être point inquiétés; ils viennent tout tranquillement rapporter la somme; on les reçoit en gentlemen; on leur donne l'argent promis et l'on se sépare avec de chaleureuses *shakehands* (poignées de main).

Pendant mon séjour à New-York, un vol considérable, quelque chose comme un million de francs, avait été commis chez un banquier; il insère dans le *Herald* la promesse d'offrir cent mille francs aux voleurs, avec l'assurance de ne point les livrer à la justice; les voleurs viennent restituer le million; grande joie du banquier qui offre un dîner splendide à ces gentlemen de la corde; ils étaient cinq; tous les associés et employés du banquier, au nombre de douze, ont été conviés à ce repas, qui s'est passé fort gaiement; pas le plus petit reproche, pas la moindre insinuation malveillante, mais une aimable cordialité n'a cessé de régner entre les convives.

Au dessert, le chef voleur a pris la parole, et s'adressant au banquier, il lui a dit : — « Mon cher gent-

leman, vous me plaisez beaucoup, vous m'êtes on ne peut plus sympathique, aussi je vais vous donner une preuve de mon amitié, en vous racontant de quelle façon je m'y suis pris pour crocheter votre coffre et en extraire le contenu ; cela vous mettra en garde pour l'avenir. »

Là dessus il lui a conté, avec force détails, la façon dont il avait opéré, et lui a donné d'excellents conseils pour mettre sa caisse à l'abri de nouvelles tentatives; la société l'a écouté en riant et en lui faisant mille compliments sur son adresse.

Ensuite le banquier lui a répondu : — « Mon cher gentleman, je ne saurais être en reste d'amabilité avec vous, permettez-moi de vous offrir dix mille francs en plus que nos conventions. »

Alors le voleur lui a dit : — « J'accepte, mais je vais les déposer à notre caisse d'association et, moyennant cela, tous les honorables voleurs nos affidés s'engageront à respecter désormais tout ce qui vous appartient. »

On s'est séparé après de nombreux speaches et de plus nombreuses shakehands.

Vous le verrez, les voleurs du Nouveau-Monde fini-

ront par faire du vol une simple spéculation ; ils créeront des compagnies de vol qui, moyennant une somme *de*, s'engageront à ne rien voler... et, chose plus incroyable, vous verrez les Américains dire en souscrivant : « All rigth thou Grolbue ave. Venez, pratiques. »

L'amour par trop violent pour l'or, le manque de délicatesse de beaucoup d'employés, la conscience par trop élastique des magistrats et des policemen produisent donc une certaine démoralisation en Amérique, démoralisation qui, je le répète, ne saurait être imputée aux lois, mais seulement à ceux qui les exécutent.

Nous pourrions appliquer la constitution de Washington à la France sans crainte de voir ce même état de choses s'établir chez nous; car le Français est un peuple fait, épuré ; l'argent est beaucoup pour lui, mais la considération est plus encore; ce qui le prouve, c'est que ni notre magistrature, ni notre police ne sont vénales ; nos fonctionnaires pratiquent l'arbitraire, mais non le vol.

On peut reprocher à nos sergents de ville d'apporter une trop grande ardeur dans l'art d'assommer

les citoyens; ils se savent irresponsables; les émeutes, les rassemblements les impatientent, attendu qu'ils viennent doubler leurs heures de corvées; de plus, une petite gratification, un peu d'avancement ne leur sont point désagréables. On leur dit : « Allez, rétablissez l'ordre... » et ils s'en donnent à cœur joie de taper sur les émeutiers; mais de préférence encore sur les curieux. Car il faut surtout dégoûter le bourgeois de l'émeute... Lui casser un bras est un assez bon moyen pour le guérir de sa manie de se joindre aux manifestations. Mais, à côté de cela, je crois bien qu'il est sans exemple qu'un homme de la police, même subalterne, ait accepté de l'argent pour prix d'un compromis avec son devoir ou plutôt sa consigne.

Notre magistrature est attaquée souvent, et pourtant c'est la seule vraiment de qui l'on puisse dire qu'elle exerce un sacerdoce.

Après avoir écrit ce mot *sacerdoce*, une crainte s'empare de moi. La police, dans certains cas, a droit à une espèce de censure sur cette pauvre littérature qui est fort mal traitée; la section librairie est en pleine préfecture de police, à côté des bureaux tou-

chant, régissant les mauvaises mœurs; eh bien! je redoute que mon éloge de la magistrature ne me vaille un surcroît de malveillance de la part du bureau librairie; car si j'en juge par un fait qui s'est passé à Nantes, la police n'aime pas qu'on dise trop de bien de la magistrature; lui en voudrait-elle par la raison que certains substituts et procureurs leur font trop concurrence?

Je ne sais, mais voici ce qui m'est arrivé à Nantes; je parlais de l'Amérique, et je commençais une phrase ainsi :

« Avant de vous dire ce que je pense de la magistrature américaine, j'éprouve le besoin de rendre hommage à la nôtre : en France, la magistrature exerce encore un sacerdoce. »

A ce mot, le commissaire de police, que le gouvernement impérial *a la courtoisie et le bon goût* de placer à mes côtés, orné de son écharpe et de ses deux assesseurs, toutes les fois que je fais une modeste conférence littéraire; ledit commissaire bondit de son siége, et d'une voix de stentor, se mit à dire : Monsieur le président, rappelez l'orateur à la question!

Le premier rappel à la question que j'aie reçu, c'est pour avoir dit que la magistrature française exerçait un sacerdoce !

C'est assez original.

Cependant, je vais me risquer encore, et répéter une seconde fois que notre magistrature est la plus digne, la plus honorable de toute l'Europe.

Il est sans exemple qu'on ait rencontré un magistrat à la conscience vénale... je suis sûre que même le fameux « *on m'en dira tant* » les trouverait inébranlables dans leur honnêteté... et notez que nos magistrats reçoivent des appointements dérisoires ; ceux qui n'ont pas de fortune personnelle ne doivent certes pas mettre la poule au pot tous les dimanches... leurs salaires sont les mêmes depuis un temps immémorial ; ils ont été fixés alors que l'écu valait plus que ne vaut aujourd'hui le napoléon.

Mais nos magistrats ont des aïeux et ils savent que noblesse oblige... La devise de leurs ancêtres a toujours été, *savoir*, *intégrité et probité;* le plus souvent, magistrats de père en fils, ils sont fidèles à ce long passé honorable.

Mais, me dira-t-on..., M. X. substitut, mais M.***

substitut aussi... mais... mais... Oui, je comprends ces *mais* et je conviens qu'en matière de presse, certains d'entre eux oublient le sacerdoce pour la politique... ils sont heureusement peu nombreux et je suis convaincue que nous aurions, le cas échéant, plus d'un baron Séguier... Par magistrature, j'entends du reste la magistrature assise ; le parquet appartient plus à la police qu'à la magistrature. Notre magistrature n'est pas vénale, mais elle est ambitieuse ; et que ne fait-on pas... pour arriver à ce mauvais résultat ! Avancement, décorations, tout est entre les mains du pouvoir...

Si le garde des sceaux était nommé par le suffrage des magistrats, s'il avait à s'occuper seul de leur avancement et seul le droit de les proposer à la décoration... nous aurions alors une justice parfaite, n'ayant plus même à reprocher à quelques-uns un excès de zèle condamnable inspiré par l'ambition.

Avec la moralité et le caractère français, nous aurions donc tous les avantages de la grande constitution de Washington et nous n'aurions pas même à redouter la démoralisation résultant d'une police

vénale, d'une magistrature vénale, et de fonctionnaires trop cupides.

Pour en finir avec cette maudite politique fort ennuyeuse, parlons un instant démocratie[1].

En France, la démocratie est un vain mot ; on ne rencontre jamais la pratique de ce sentiment ; on est démocrate pour ceux qui sont au-dessus de nous, mais jamais pour ceux qui sont placés au-dessous de nous dans l'échelle sociale...

Allez donc voir si le fermier traite son valet de ferme comme son égal... Voyez si le possesseur d'une belle et grande terre n'a pas un peu de morgue vis-à-vis de son voisin qui ne possède qu'un tout petit lopin de terre.

Le bon ouvrier instruit, rangé, ne se croit-il pas supérieur à celui qui est inhabile et incapable? Le marchand de vin en gros traitera-t-il le vulgaire marchand de vin du coin comme son égal?

Non, il y a des préjugés innés dans le cœur des Français; ils existent dans toutes les classes... et ceux qui réclament le plus bruyamment l'égalité, la veu-

[1] Ici je prends le mot dans le sens que nous lui donnons en France.

lent surtout pour être les égaux de ceux placés au-dessus d'eux, mais ils n'entendent nullement devenir les égaux de ceux placés en dessous.

Allez donc offrir une place de valet de chambre chez un épicier enrichi à un domestique de grande maison.

Il croirait se déshonorer en servant un parvenu.

Examinez la morgue insolente de la valetaille du noble faubourg Saint-Germain vis-à-vis de celle de la Chaussée-d'Antin, et dites-moi si tout Français n'est pas aristocrate pour ceux qu'il croit ses inférieurs?

Ce que je vais dire fera sourire les gens graves, pourtant j'affirme que c'est moins subtil que ça en a l'air... La cause de tous ces préjugés, ce qui empêche la pratique de la démocratie, c'est... la veste... puis la blouse...

Par l'effet d'un vieil usage, le paysan, même riche, porte la petite veste courte, c'est sa livrée ; il n'oserait se vêtir d'un habit ou d'un paletot, car ses voisins diraient d'un air narquois : « Tiens, il veut faire le monsieur! »

Cette veste est donc un signe, une démarcation sociale ; il l'accepte, mais son ambition, son seul

rêve, est que son fils ait le droit de porter le paletot... d'être un monsieur... Il l'envoie à la ville, il en fait un coiffeur, un commis, un balayeur de bureau, un domestique même, mais il est satisfait, car lorsqu'il revient au pays, il est habillé en monsieur.

Cette veste gêne le paysan, s'il se trouve dans une réunion où il y a des paletots... Il a le sentiment qu'elle doit lui assigner une place inférieure ; cela le met mal à l'aise... et les porteurs de paletots sont tentés de croire à leur supériorité.

L'intimité entre la veste et le paletot est impossible, l'un humiliera l'autre.

Il en est de même pour la blouse, c'est un signe distinctif.

Mettez dix hommes en blouse dans un salon où il y a des habits, ils se sentiront déplacés ; leur blouse leur pèsera beaucoup... Au théâtre, la blouse n'est pas admise à certaines places ; on lui impose donc une infériorité dans la hiérarchie sociale.

Un jeune homme habillé en monsieur n'aimera pas sortir, aller au café, avec un ouvrier portant cette fameuse blouse.

Ces sentiments font que les classes ne se mêlent pas ; la vieille fraternité en souffre.

En Amérique, ouvriers, paysans, balayeurs de rues, maçons, banquiers, avocats, rentiers, tous portent le même costume : un paletot ; le drap en est plus ou moins fin, il est plus ou moins drapé, mais la coupe en est la même ; pas de signe de démarcation, un même uniforme pour tous les citoyens.

Aussi, dans les théâtres, dans les chemins de fer, dans les réunions publiques, fraternité complète : il n'y a là ni des ouvriers ni des paysans, il n'y a que des gentlemen dont les uns sont ouvriers, les autres cultivateurs... pas de classes distinctes, mais des états différents, voilà tout.

La démocratie ferait un grand pas en France du jour où résolûment les paysans, les ouvriers, adopteraient le costume de tout le monde.

Nous sommes remplis de préjugés, et beaucoup seront difficiles à extirper ; peut-être l'uniformité de costume y aiderait-elle un peu.

Ainsi il est admis que les professions libérales sont au-dessus des états.

Ce sentiment existe fortement enraciné et je ne

reproche pas à ceux qui ont des professions libérales d'avoir la petitesse d'esprit de se croire supérieurs aux autres, mais je reproche ce préjugé surtout à ceux qui ont des états...

Ainsi un ouvrier qui arrive à amasser quelque fortune devrait en profiter pour donner une bonne instruction à son fils, de façon à ce qu'il fût encore meilleur ouvrier que lui : tandis que, le plus souvent, il s'empresse de lui donner une de ces fameuses carrières libérales. Le résultat de cela est la perte pour les états de tous les jeunes gens à qui l'aisance de leurs parents aurait permis de devenir des ouvriers instruits et capables, et les arts pratiques en souffrent. En Amérique, il n'y a pas de carrières appelées libérales ; il n'y a que des gens cherchant à gagner de l'argent. L'avocat, s'il ne gagne pas assez en plaidant, s'empressera de se faire marchand de charbon, ou de chocolat... Être serrurier, menuisier, est un état aussi noble et aussi considéré que n'importe quelle position sociale. Bien souvent, dans une réunion, dans une soirée, causant avec des Yankees, un homme me disait tout naturellement : « Je suis maçon; » un autre : « Je suis menuisier; » le

Français aurait dit *entrepreneur* et *négociant en bois*. Il y avait dans ce même salon, portant l'habit et la cravate blanche, des banquiers, de riches négociants, des avocats, des ingénieurs, des cordonniers, des menuisiers ; mais il n'y avait dans le tout que des gens gagnant de l'argent, par la menuiserie ou par la science d'ingénieur.

Il y aurait eu certainement gêne si les menuisiers, serruriers ou maçons avaient porté un costume distinct.

Étant admis que toutes les professions sont les mêmes, qu'il n'y en a ni de libérales ni de non libérales, ni d'élevées ni de non élevées, l'état ne constitue aucune supériorité.

Le fermier riche fait élever son fils avec soin, mais il en fait un fermier habile agriculteur ; l'ouvrier laisse ses fils ouvriers, quelque fortune qu'il ait ; seulement, ayant le temps de faire toutes leurs classes, d'apprendre à fond les sciences pratiques, ils deviennent des ouvriers excellents ; aussi voit-on les arts pratiques poussés aux limites les plus extrêmes de la perfection en Amérique. Je crois bien qu'il faudra de longues années encore pour faire comprendre

et admettre cela aux Français. Faisons des vœux pour que la grande aristocratie de l'avenir soit vite reconnue et proclamée ; cette aristocratie est accessible à tous, espérons qu'elle comptera dans ses rangs l'immense majorité ; pour y être admis, il faudra — en fait de trente-deux quartiers — la probité, le savoir, l'intelligence et l'urbanité !

Cette dernière qualité sera de rigueur, car je proteste au nom de la république contre cette tendance fâcheuse de certaines gens à faire de républicanisme le synonyme... de mauvaise éducation.

Je l'ai dit souvent aux Américains, je le répète à certains républicains français : La politesse est de toutes les opinions.

CHAPITRE II

DU HAVRE A NEW-YORK

Dans ce siècle où, comme l'a dit notre grand poëte Victor Hugo :

« Paris, Londres, New-York, des continents énormes sont unis par un fil qui tremble au fond des mers ; »

Dans ce siècle où la vapeur a vaincu les distances ;

Dans ce siècle où le progrès marche lui aussi à toute vapeur, le cosmopolitisme doit remplacer le chauvinisme ; les peuples ne doivent plus vivre casernés chez eux ; ils doivent apprendre à se connaître, à s'apprécier les uns et les autres. La grande

famille humaine, ce milliard d'hommes disséminés sur le globe terrestre, doit faire connaissance.

Peut-être alors verra-t-on disparaître ces préjugés, ces haines de nations à nations et, lorsque la folle ambition d'un homme voudra entraîner un peuple, sous un vain et ridicule prétexte, à aller massacrer un autre peuple qui n'a, en fait de torts, que celui de porter un autre nom, de vivre séparé de lui par une barrière imaginaire, — ce peuple refusera de se livrer à cette humaine boucherie, et enfin ce dernier restant de la barbarie des siècles passés cessera.

Les hommes dirigeront toute leur intelligence vers l'agriculture et l'industrie, les arts et les sciences; et ils feront des inventions plus utiles et moins révoltantes que celles des fusils à aiguille, des bombes explosibles et des mitrailleuses.

Les peuples comprendront enfin que leurs intérêts sont solidaires les uns des autres, et qu'ils doivent vivre en paix, s'entr'aider au lieu de s'entr'égorger.

Aujourd'hui, tout homme qui désire être utile à son pays, que ce soit dans les arts, dans les sciences,

dans l'industrie, le commerce ou la politique, doit ne pas se borner seulement à étudier sa patrie; s'il veut réellement *faire grand*, il doit entreprendre son tour du monde ; grâce à la vapeur, c'est devenu plus facile qu'il ne l'était jadis de faire son tour de France.

Il faut moins de temps aujourd'hui, pour aller de Marseille en Chine, qu'il n'en fallait sous Louis XIV pour aller de Paris à Marseille.

Chez tous les peuples, même chez ceux réputés barbares, on trouve quelque chose de bon, d'utile, de pratique à étudier ; dans les abus, *l'incivilisation* même, on trouve par opposition une excellente leçon.

C'est en prenant l'essence du progrès, des réformes, des usages du monde entier qu'on pourra arriver au *nec plus ultra* de la vraie civilisation ; à trop vivre chez lui, à ne pas assez étudier ce qui se passe ailleurs, le Français, tout en étant le peuple le plus spirituel du monde, conserve cependant un esprit de routine désastreux, et il est enchevêtré par certains préjugés qui retardent sa marche.

Le vingtième siècle sera cosmopolite, que les Fran-

çais le comprennent bien vite et qu'ils suivent l'élan. Il serait indigne de cette belle France de se voir distancée par les nations voisines.

L'Amérique, au point de vue de la science gouvernementale, de ce grand art—savoir être libre, nous donne un bel exemple. Nous avons aidé à son émancipation, à sa grandeur... Les noms de Rochambeau et de Lafayette sont vénérés au-delà de l'Océan; les Français y sont considérés comme des frères.

Mais déjà le jeune peuple que nous avons aidé nous a distancés, sachons au moins le suivre.

Le Français aime peu le voyage... Il est si bien chez lui, dira-t-on... Oui, pour la vie facile, la France est en première ligne.

Mais, Français, la main sur la conscience, est-ce bien flatteur que l'étranger envahisse notre patrie? qu'il la considère comme une hôtellerie excellente... un casino, où tous les plaisirs s'achètent?...

Savez-vous ce qu'on dit de nous à l'étranger? On nous y traite avec un sans-façon complet... On nous appelle les Français de la *Grande-Duchesse*, les Français de la décadence.

On cite notre légèreté, notre esprit gaulois, mais

on ne nous prend plus au sérieux... La France voudra-t-elle accepter ce triste rôle de souffleur de l'Europe? non, ce n'est pas possible !

Elle s'éveillera de cette léthargie malsaine, dans laquelle vingt ans de pouvoir personnel l'ont plongée.

Étudier l'Amérique, visiter ce peuple, ces trente-huit millions d'hommes, de travailleurs, de producteurs par excellence, est la chose qui peut être le plus utile au peuple français.

Le Yankee est l'antithèse du Français; l'un a les qualités qui manquent à l'autre; ils se corrigent, se complètent l'un par l'autre; ils ont tant intérêt à se connaître...

Est-ce encore l'empire d'un préjugé, mais aller en Amérique effraye un peu. On traverse gaiement la Méditerranée; on va de Paris en Égypte, sans songer que l'on s'éloigne de la France; mais au moment de monter sur le bateau, pour franchir le grand Océan, on se sent envahi d'une morne tristesse; ce nouveau monde apparaît à notre esprit sous des couleurs sombres. Reverrai-je la France? se demande-t-on avec inquiétude.

Moi-même, qui pars toujours joyeuse, lorsqu'il s'a-

git d'aller visiter un coin du monde qui m'est inconnu, moi qui suis allée sans trop penser que je m'éloignais de ma patrie, en Russie, en Turquie, en Égypte, en Espagne et en Angleterre, je me suis senti le cœur serré lorsque *le Saint-Laurent* a levé l'ancre et qu'il s'est éloigné à toute vapeur du port du Havre; en voyant disparaître les rives de France, mes yeux se sont mouillés de larmes, et ce point d'interrogation s'est dressé dans ma pensée : Les reverrai-je?

Puis je me suis dit, non sans effroi : « Que vais-je trouver dans ce nouveau monde? »

A cette pensée inquiète, une jeune et charmante jeune fille de quinze à seize ans est venue répondre bien vite et me rassurer un peu.

Elle s'est approchée de moi en me disant d'un air affectueux : Vous paraissez triste, madame; sans doute vous laissez votre patrie, tandis que moi je vais retrouver la mienne.

— Oui, lui dis-je; je quitte la France, et l'Amérique m'épouvante; il me semble que je vais m'y trouver bien seule, bien dépaysée.

Je lui dis qui j'étais, et pourquoi j'allais dans le Nouveau-Monde.

Alors elle me tendit sa main mignonne en me disant :

— Rassurez-vous, vous y trouverez des amis, vous y trouverez des femmes heureuses de vous y recevoir ; de vous faire les honneurs de leur pays, et elles feront tout au monde pour vous adoucir les tristesses de l'exil.

La franche cordialité de ces paroles, la simplicité charmante avec laquelle elle me promettait l'amitié de ses compatriotes, me toucha beaucoup, et je me dis : « Si toutes les femmes américaines ont cette bonne aménité, leur patrie doit être charmante et hospitalière pour l'étrangère. »

J'ai pu m'apercevoir depuis qu'en effet les Amécains ont cette affabilité de manières, cette cordialité du cœur qui leur donnent un charme tout particulier. Toutes les femmes qu'il m'a été donné de voir un peu souvent en Amérique m'ont inspiré un profond sentiment d'amitié. Après peu de jours de connaissance, elles avaient su, par leurs manières simples, affectueuses, me mettre à l'aise chez elles ; faire que je m'y crusse un peu chez moi. Je sentais que les sentiments qu'elles me témoignaient ne res-

semblaient en rien à cette froide et banale politesse européenne. Mais ma jeune compagne de voyage possède ma plus vive part de gratitude ; son bon sourire, sa poignée de main, sont venus dissiper le noir qui avait pris possession de mon cœur.

Du reste, bien vite elle me prouva que ses paroles étaient sincères et qu'elle entendait bien me traiter dès lors comme son hôte; elle me présenta à sa mère, à son père, à son frère ; tous me dirent :

— Soyez tranquille, vous trouverez des amis en Amérique et tout le monde voudra s'efforcer de vous faire trouver notre pays beau et bon.

Dès ce moment je me suis trouvée avec toutes les familles américaines qui étaient à bord, comme avec de vieux amis. Je savais fort peu et fort mal la langue anglaise ; c'était à qui me donnerait une leçon, me ferait lire, m'apprendrait l'art de siffloter ces mots baroques de façon à les prononcer d'une manière intelligible... pour les Anglais.

Comme ce bon accueil m'a fait du bien!

Malgré moi, je me suis dit :

— L'hospitalité, l'empressement à aider les étrangers est une vertu bien charmante ; les peuples trop

civilisés la délaissent, la remplaçent par un froid cérémonial, et c'est vraiment dommage.

Mettez une Américaine seule sur un bateau se rendant en France, avec des familles françaises à bord; on la regardera avec défiance. Qui peut-elle être? se dira-t-on. Les femmes seront froides, réservées vis-à-vis d'elle; les hommes qui l'approcheront ne seront le plus souvent guidés que par le désir de risquer quelques phrases d'une galanterie intéressée et en tout cas légèrement impertinente; tandis que, pendant toute cette traversée, j'ai trouvé tous ces Américains empressés à me rendre service, à m'être agréables, mais tous si parfaitement réservés que je me sentais pleine de confiance au milieu d'eux.

Il y avait à bord du *Saint-Laurent* un des hommes célèbres d'Amérique, et célèbre dans le monde entier, M. Morse, l'inventeur d'un système télégraphique qui est le plus simple, et qui est adopté dans toute l'Europe.

Tous les gouvernements font une pension de cinquante mille francs à M. Morse, comme prix de son invention, et il a reçu toutes les croix et décorations existantes.

M. Morse est en même temps qu'un savant des plus distingués, une des personnalités les plus sympathiques que je connaisse. C'est un beau vieillard à longue barbe blanche, à l'air grave, à l'œil doux et intelligent. Un seul trait de sa vie est bien fait pour donner une idée de son grand cœur. Il était veuf, membre de la commission d'instruction pour les sourds-muets ; il allait souvent visiter les écoles où l'on instruit ces pauvres victimes des bizarreries de la nature.

Il remarqua une jeune fille; elle était jolie, mais la conscience de son infirmité répandait un voile de tristesse sur son doux visage.

M. Morse fut ému de ce malheur, touché de la beauté de la jeune fille.

Il apprit le langage des sourds-muets, puis il exprima ses tendres sentiments à la jeune fille, en lui disant. — Voulez-vous devenir ma compagne ?

— Non, non, répondit la jeune fille ; votre sacrifice serait trop grand. Une malheureuse créature privée comme moi de la voix et de l'ouïe serait une trop triste compagne.

M. Morse insista ; il aimait réellement ; son amour

était doublé d'une grande pitié pour le sort de cette belle jeune fille. — Je vous guérirai, dit-il, je suis sûr qu'à force de patience, de soins, j'arriverai à vous rendre l'ouïe et la voix.

Elle aimait, elle aussi, cet homme, si bon, si dévoué, qui lui témoignait un amour si sincère; elle consentit à l'épouser.

Le mariage fut célébré à l'église des sourds-muets; toutes les compagnes d'infortune de la jeune épousée assistaient à la noce.

Ce fut une bien touchante cérémonie. M. Morse n'était point encore le célèbre applicateur de l'électricité au télégraphe, mais il était déjà un peintre des plus distingués.

Tous ses amis ne comprenaient rien à ce mariage.

— Quelle idée baroque, — disaient-ils, — épouser une sourde-muette!

Mais lui, emmena sa femme dans une campagne; retiré du monde, il se consacra entièrement à elle et il sonda les secrets de la science pour essayer de la guérir.

Pendant trois ans, avec une patience à toute épreuve, il lui fit subir des expériences magnétiques

et électriques. Il s'efforça de lui faire bégayer quelques mots d'abord, des phrases ensuite; enfin, au bout de ces trois années, madame Morse entendait un peu, et commençait à parler.

Aujourd'hui, elle est tout au plus dure d'oreille, et, lorsqu'on l'écoute parler, on ne peut pas se douter qu'elle soit restée jusqu'à dix-huit ans sans pouvoir articuler un son.

C'est tout au plus s'il lui reste un bégayement et une certaine difficulté pour prononcer des mots longs.

Mais aussi, comme elle aime son mari! Ses grands yeux noirs se fixent sur lui avec une indicible tendresse. Elle a trois beaux enfants, deux fils intelligents, bien élevés, deux charmants garçons, et une grande jeune fille de seize ans, qui est bien la plus séduisante créature qu'on puisse rêver: bonne, affectueuse, naturelle, toujours préoccupée de se rendre agréable, et n'ayant vraiment pas l'air de se douter qu'elle est jolie autant qu'on peut l'être.

Toute la famille Morse était à bord du *Saint-Laurent*. J'ai été très-heureuse de faire sa connaissance, et, arrivé à New-York, elle m'a fait les honneurs de cette ville avec un empressement, une

bonne grâce toute affectueuse ; cette famille aux mœurs simples, hospitalières, ce beau vieillard, époux et père vénéré, m'a toujours fait songer à ces familles de patriarches dont nous parle la Bible.

Il y avait quelques Français à bord du *Saint-Laurent*. J'ai pu, dès la traversée, constater que le Français perd de son tact et de son esprit en laissant sa patrie. Je ne sais pourquoi, mais, à l'étranger, il ne trouve rien de plus aimable que de passer son temps à railler, à critiquer tout ce qui n'est pas français.

Il s'entête à vouloir juger tous les pays au point de vue de la France.

Il s'indigne de la meilleure foi du monde dès qu'il rencontre un usage, une opinion différents des nôtres.

Pour lui, un pays est français ou n'est pas français.

S'il a des mœurs, des usages qui ne ressemblent pas à ceux de la France, il dit carrément :

« C'est un pays sauvage, barbare, ridicule. »

Il ne pense pas assez que chaque contrée a les défauts, les qualités, les mœurs que comportent son climat, le degré de latitude sous lequel il se trouve.

Car, si le climat influe sur les végétaux, sur les minéraux, sur les plantes, il influe encore bien davantage sur le caractère, le tempérament et par conséquent sur les mœurs et usages des hommes.

Tous les Français qui étaient à bord trouvaient du meilleur ton, comme aussi d'un goût parfait, de répéter tout haut devant les Américains :

« Quel vilain peuple ! quel peuple de voleurs ! quels hommes grossiers, mal élevés, communs, vulgaires ! »

Les Américains ont l'air bien habitués à ces phrases-là, ils se contentaient de hausser les épaules.

Mais cela m'a fait songer à un Chinois très-intelligent, qui me disait un jour :

« Quel peuple spirituel, aimable, que le peuple français ! oh oui, j'aime beaucoup le Français ! mais tel qu'il est en France et non tel que je l'ai vu en Chine ! »

Eh bien ! dans tous les pays où j'ai rencontré des Français, j'ai fait cette remarque, qu'à l'étranger, il n'est plus le même et qu'il perd beaucoup à ce changement.

Lorsque, comme moi, on a le bonheur de ne pas

craindre la mer, de n'y être pas malade, une traversée est une chose amusante et l'on peut y faire des études curieuses ; il se passe à bord des comédies burlesques, sentimentales quelquefois.

Le docteur du *Saint-Laurent*, un homme d'esprit (un peu trop rabelaisien), est doué d'un vif esprit d'observation ; il a fait un journal, espèce de lanterne magique où l'on voit défiler les types les plus excentriques comme les plus gracieux. Ce journal, impression de bord, serait un petit volume humoristique, très-amusant ; il y a là :

Biographie de la passagère, du passager, voire même la biographie du mal de mer.

Un chapitre intitulé :

La *flirtation* à toute vapeur !

Étude très-réussie.

Et un autre, non moins amusant, intitulé :

Le marin à bord.

Ce bon docteur aurait pu y ajouter la biographie de la peur.

Comme ce sentiment rend les hommes laids et désagréables !

Il faut convenir que cette traversée du Grand

Océan n'est pas sans danger et en tout cas elle est dure.

On dirait que les éléments se liguent pour empêcher les habitants du vieux monde d'aller vers le nouveau.

Tout le temps, vous avez le vent contraire ; la vapeur, comme un coursier essoufflé, fait entendre un mugissement désespéré contre ces vagues gigantesques qui prennent le bateau par le devant, essayant d'entraver sa marche ; les mâts secoués par la tempête font entendre un bruissement lugubre ; dès cinq heures, un brouillard épais s'étend sur la mer ; on ne peut plus apercevoir un bateau à vingt mètres, et alors la cloche se met en branle, son tintement aigu résonne toute la nuit à votre oreille ; elle a l'air de vouloir vous rappeler qu'à chaque minute vous pouvez vous heurter contre un bateau, ou contre une montagne de glace, et qu'une minute suffira pour engloutir bateau et passagers dans les profondeurs de l'Océan.

L'année 1868 a été une des plus mauvaises années pour la traversée de l'Océan. Jamais, paraît-il, on n'avait eu des montagnes de glace aussi gigantesques

et aussi nombreuses, pendant le jour. Lorsque le soleil dore ces masses et fait resplendir la glace de mille feux, le coup d'œil est vraiment fort beau.

Pendant trois jours, *le Saint-Laurent* a été entouré par ces blocs colossaux, dont quelques-uns avaient cinquante mètres de hauteur au-dessus de l'eau et le double en dedans. Ils descendent avec rapidité des mers du nord et voguent sur l'Océan au gré du courant, brisant, anéantissant tout sur leur passage. Malheur au bateau qui s'y heurte, il sombre en un instant et, en une minute, des centaines d'êtres humains ont cessé de vivre.

Que deviennent les âmes?

Remontent-elles au-dessus de l'onde pour retourner à l'infini? Qui le sait! Notre grand maître, notre poëte, le génie du dix-neuvième siècle l'a dit :

> L'avenir, l'avenir, mystère!
> Toutes les choses de la terre,
> Gloire, fortune éphémère,
> Couronne éclatante des rois,
> Victoire aux ailes embrasées,
> Ambitions réalisées,
> Ne sont jamais sur nous posées
> Que comme l'oiseau sur nos toits.

Ce qu'on nomme le *Trou du diable*, le point central de l'Océan, offre, paraît-il, un grand danger. Dans cet endroit, en effet, les vagues paraissent vouloir vous engloutir et vous attirer dans un fond béant; on sent en dessous du bateau comme un mugissement souterrain, quelque chose d'épouvantable; le bateau lutte contre un tourbillon gigantesque et furieux.

J'avoue que, sur ces grands et solides steamers de la Société transatlantique, on se sent en sécurité; ils ont cent mètres de long; ils sont construits de façon à pouvoir lutter contre les fureurs de l'Océan; leurs commandants sont tous des vieux loups de mer habitués à cette navigation périlleuse; mais franchement je n'aimerais pas faire cette traversée sur certains petits bateaux de diverses compagnies. Lorsqu'on voit des colosses comme *le Saint-Laurent*, *le Pereire*, *la Ville-de-Paris*, avoir tant de peine à lutter contre le déchaînement des vents et des flots, on plaint de tout son cœur les passagers de ces petits bateaux qui passent de temps en temps près de vous.

L'origine des paquebots en France remonte au règne de Louis-Philippe. Plusieurs bateaux à vapeur

de 160 chevaux de force, quelques-uns de 240, construits par l'État et par des particuliers, furent chargés à cette époque du transport des dépêches et des passagers sur les points principaux du littoral de la Méditerranée; ces paquebots étaient commandés par des lieutenants de vaisseau, et armés par des marins de l'État; ils relevaient du ministère des finances et de la direction des postes.

L'on s'aperçut bientôt que ces navires soumis à un régime militaire dépensaient beaucoup et remplissaient imparfaitement le but que l'on s'était proposé.

Les négociants et armateurs de Marseille, et en première ligne la maison Rostan, furent les promoteurs du service actuel; des subventions pour desservir des lignes déterminées furent accordées par le gouvernement à ces compagnies; les navires employés par l'État furent cédés à la compagnie des Messageries impériales qui a eu le bonheur d'avoir à la tête de son administration, et dès sa formation, deux hommes remarquables, M. Albert Rostan, organisateur, et M. Simmons, financier; plus tard M. Rostan a cédé sa place à M. Béhic, excellent administrateur aussi.

Les transports militaires, matériel et personnel, pendant la guerre de Crimée ont fait la fortune des Messageries impériales ; c'est de cette époque que date la puissance de cette compagnie ; ses actions avaient triplé de valeur ; aussi, quand il s'est agi de créer les lignes du Brésil et de l'Indo-Chine, elle s'est procuré les fonds nécessaires avec la plus grande facilité.

Comme on le sait, la compagnie des Transatlantiques s'est formée peu de temps avant la guerre du Mexique ; les Pereire en ont été les principaux fondateurs. Ses paquebots ont atteint en peu d'années un degré de perfection très-remarquable ; ils sont presque tous à hélice. Ceux des grandes lignes, comme du Havre à New-York, ont des machines de 500 à 800 chevaux ; leur longueur augmente à chaque nouvelle construction ; *le Pereire* a plus de cent mètres ; leur largeur varie entre douze et treize mètres.

Commandants et officiers sont excellents marins ; officiers, mécaniciens, chauffeurs, matelots et soutiers sont en nombre suffisant pour parer à un accident.

La cuisine à bord des paquebots transatlantiques

est très-saine, même choisie pour l'équipage, et elle est recherchée et très-variée pour les passagers; le service de la table est vraiment somptueux ; les repas se succèdent de façon à satisfaire les estomacs les plus exigeants.

Café, thé, ou chocolat, dès sept heures, servis dans sa cabine ou dans le salon ; déjeuner complet à neuf heures, lunch à midi, dîner à cinq heures ; thé et grog à huit heures ; là où la mer contient une telle quantité de glace que dans les mois les plus chauds elle est toujours abondante, à toute heure, les passagers peuvent en avoir. Cette glace sert à conserver la viande et le poisson embarqués au départ.

La traversée de France en Amérique est plus fatigante en ceci qu'on ne touche jamais terre.

On reste constamment au milieu de cette immensité d'eau; l'on ne peut faire des vivres nulle part.

Toutes les provisions, voire même le lait, sont si bien conservées dans la glace, que tout cela reste frais ; mais je l'avoue, si les premiers jours je mange très-volontiers, les derniers, par contre, je ne puis manger que les légumes et la viande salée. La pensée que poisson et viande sont sur le bateau

depuis huit ou dix jours me contrarie légèrement.

Les paquebots des Messageries, comme aussi ceux du Transatlantique, sont admirablement construits; si bien que la partie nautique est tout à fait séparée de l'emplacement laissé aux passagers pour que ceux-ci puissent danser, chanter et s'amuser sans troubler le service; cela a le grand avantage de donner la possibilité de dissimuler les accidents comme les dangers aux passagers, qui, il faut bien en convenir, sont peu braves.

Qu'il me soit permis d'adresser une petite malice au sexe fort... Son courage sur mer n'est pas à la hauteur de celui du sexe faible; tous les marins vous diront que la femme, au moment du danger, montre plus de sang-froid et de stoïcisme pour considérer la mort en face...

Le capitaine Duchesne, l'excellent marin qui commande *le Pereire*, me contait qu'un jour, sur le bateau qu'il commandait avant *le Pereire*, une voie d'eau effrayante se déclara; il fallait à tout prix fermer l'issue aux flots, sans quoi le bateau s'engouffrait dans l'abîme sans fond; l'équipage étant insuffisant, on appelle les passagers... les femmes accou-

rent et, avec une énergie toute virile elles se mettent au travail. — Les hommes étaient pris d'un redoublement de mal de mer.., seul un Anglais bondit hors de son lit, ses dents claquaient de peur et de froid ; il gelait à pierre fendre, pourtant il se mit au travail, en simple caleçon, sans souliers et sans bas.

Pendant cinq heures, il a travaillé ainsi tout en récitant à haute voix la Bible.

C'est ce même commandant Duchesne qui a eu la quille de son bateau emportée par un abordage, et il a manœuvré avec tant d'adresse et de sang-froid qu'il est parvenu à ramener à terre sa moitié de bateau.

C'est lui encore qui a sauvé, par une savante manœuvre, *le Pereire*, l'an passé, lorsqu'il a reçu cette trombe d'eau.

L'homme le plus courageux à terre devient un enfant sur mer; un rien l'inquiète, un rien le rend nerveux... Si l'on stope, il court effaré vers le capitaine et lui dit : « Qu'y a-t-il ? »

Il voudrait qu'on lui expliquât le pourquoi de toutes les manœuvres... Aussi les capitaines se tiennent-ils fort loin des passagers afin d'éviter ces ques-

tions oiseuses qui se renouvelleraient à chaque minute.

Tous les capitaines vous diront qu'il est très-heureux que l'éloignement de la partie nautique soit assez grand pour pouvoir cacher les petits accidents aux passagers encore plus qu'aux passagères, car leur sang-froid fait place bien vite à une fièvre de peur fort agitée et fort gênante pour la manœuvre.

Lorsque *l'Impératrice*, paquebot des Messageries, inaugurait le service de Suez à Hong-Kong en 1862, à deux cents lieues d'Aden, à huit heures du soir, le feu se déclara dans la soute au charbon de terre... Le commandant, tout en donnant les ordres nécessaires pour éteindre l'incendie, voulant éviter les cris, les pleurs, le tapage des passagers et les empêcher de troubler les travailleurs dans leur tâche d'arrêter les progrès du feu, défendit qu'on leur en parlât, fit illuminer l'arrière du navire, et leur dit : « Le temps est superbe, la nuit chaude, le bateau ne remue pas, il glisse sur l'onde calme ; permettez-moi de vous offrir un bal. » Ils acceptent avec reconnaissance. On place une toile, qui seule leur masquait

les manœuvres faites pour maîtriser l'incendie ; ils ont dansé jusqu'à deux heures du matin, puis sont allés se coucher fort tranquillement sans se douter du danger qu'ils couraient.

Pendant toute la durée du bal, les officiers et les matelots se livraient sur l'avant et au milieu du navire à un rude et périlleux travail ; tous étaient silencieux et très-préoccupés de ne point effrayer les passagers.

La grande difficulté à vaincre sur les paquebots pour arriver à rendre la vie à bord tout à fait confortable pour les voyageurs, c'est la question du coucher. L'espace est restreint ; il faut superposer les couchettes... Y a-t-il quelque chose de plus odieux qu'une de ces cabines avec quatre ou six lits? avoir au-dessus de sa tête un voisin qui a le mal de mer !

Se trouver enfermé dans une petite prison, force de supporter le voisinage d'inconnus !

J'ai fait douze traversées sur les différentes mers; ma bonne chance a voulu que jamais je n'aie eu de compagne de cabine, et j'ai apprécié ma solitude comme un bonheur des plus grands.

Si l'on pouvait inventer un système de petites cabines pour une seule personne, le voyage alors deviendrait la moitié moins pénible.

On peut se payer le luxe d'une cabine entière, me dira-t-on... Ceci est possible à un Crésus et ils sont rares... De Marseille à Hong-Kong, chaque lit représente 3,000 francs; on payerait donc une cabine à quatre lits (les plus petites en ont quatre) 12,000 francs!

Au milieu des justes éloges que je décerne aux constructeurs des paquebots transatlantiques, je dois reconnaître cependant qu'ils ont manqué complétement de courtoisie envers les dames... En plus de la salle à manger commune aux deux sexes, les hommes ont un très-joli petit salon fumoir sur le pont; il est en plein air, bien aéré ; il a de nombreuses fenêtres, il se trouve sur le milieu du bateau là où le roulis se fait le moins sentir... Les femmes ont un salon aussi, mais on le place dans l'intérieur du bateau, ne prenant jour que dans les corridors intérieurs ; une légère cloison le sépare de la machine, si bien que, dans ce salon, on a le désavantage de

sentir l'odeur de la graisse brûlée de la machine, d'entendre son bruit abasourdissant et de manquer d'air et de vue.

Les administrateurs de ces paquebots devraient bien se souvenir que le titre de Français oblige et installer ailleurs un joli petit salon pour les dames...ou, ce qui serait encore plus naturel, ce me semble, donner le bon aux femmes et abandonner le mauvais au sexe fort. Il est si galant! il ferait ce sacrifice avec joie!

Mais, en tout cas, il faut changer la place du salon des dames.

La science de la navigation est vraiment une des plus belles et des plus surprenantes à mes yeux ignorants, comme difficulté vaincue.

Cet Océan immense et uniforme me paraît être un vrai labyrinthe, et pourtant nos marins s'y reconnaissent si bien, qu'ils ont établi comme un boulevard au milieu de lui; ils suivent ce tracé sans dévier de cinquante mètres à droite ou à gauche. Tous les bateaux allant et venant de New-York suivent ce boulevard qui a deux cents mètres de large au plus.

Aussi se rencontre-t-on, se passe-t-on à côté à

portée de fusil; en temps de brouillard, par exemple, c'est un danger de plus, et les capitaines restent toutes les nuits à leur poste d'observation, sur la passerelle; quelque temps qu'il fasse, ils sont là.

Quel rude métier, et quelle dose de courage il faut pour l'accepter.

Le marin a cette différence avec le soldat : ce dernier voit le danger en face, une fois, deux dans sa vie, alors qu'il est à la bataille ; la bataille perdue ou gagnée, la lutte est finie, le danger n'existe plus, il peut reprendre sa vie calme.

Mais la bataille n'est jamais terminée pour le marin, le danger est toujours devant lui, terrible, menaçant.

La mort lui apparaît constamment; il n'est jamais sûr de la minute d'après..

Il doit lutter, lutter sans cesse; sa vie n'est qu'une longue lutte contre les dangers les plus terribles, l'eau, le feu, la tempête.

Il doit veiller jour et nuit; une seconde de distraction, et c'en est fait de son bateau, de la vie de centaines de personnes.

On voit sur le bateau tous les marins, depuis le mousse jusqu'au capitaine, le front soucieux; c'est que tous sentent qu'une imprudence, qu'une manœuvre mal faite, peuvent compromettre la vie de tous.

Certes, entre connaître l'art de la stratégie militaire, qui consiste à surprendre son ennemi, lui tuer le plus d'hommes qu'il est possible, ou cette science difficile et compliquée de la navigation, qui comprend l'astronomie, les mathématiques, la connaissance exacte du globe, compas par compas, de combien la seconde est plus admirable, plus grandiose, comme aussi plus utile!

Pour être marin il faut être savant, et il faut avoir ce courage stoïque qui vous rend capable, non-seulement de braver la mort une fois, dix fois dans sa vie, mais bien vingt fois par jour, et souvent à toute heure, à toute minute.

Le marin est un homme à part. A ce spectacle sublime de l'infini, à se trouver presque toujours sur cette mer sans limites, avec ce ciel sans fin au-dessus de lui, à cette vie de contemplation, d'isolement, il devient rêveur, quelque peu poëte; il

admire les grandeurs de la nature trop souvent pour pouvoir attacher autant de prix que les autres hommes aux grandeurs terrestres toutes de convention.

Les marins sont moins dominés par cette ambition qui dévore tant d'hommes ; ils prennent enfin la vie comme elle doit être prise, comme une chose éphémère, qu'un rien, un choc comme un souffle peuvent détruire.

De plus, le marin est bon, loyal, philosophe, il prend gaiement son parti des ennuis et des chagrins inhérents à la vie.

Par l'instruction qu'il est forcé d'avoir, par sa vie active, par les services qu'il rend à la société et aussi par sa nature et son caractère, c'est l'homme le plus sympathique et le plus digne de sympathie de la famille humaine.

L'arrivée à New-York ne donne pas une idée exacte des beautés grandioses de la nature du Nouveau-Monde.

La ville vous apparaît d'abord sous son plus vilain aspect.

Aucun beau monument ne se trouve à portée de

vue des arrivants. On n'aperçoit qu'une multitude de toits plats, surmontés de milliers de tuyaux de cheminée, comme dans les villes d'Orient. New-York ne possède pas de beaux quais ; ce qui porte ce nom n'est qu'une large route, d'une saleté révoltante, bordée de mauvaises masures de bois.

Chaque compagnie a construit sur la rivière une espèce d'immense hangar. Le bateau vient se mettre à l'ancre tout auprès; on jette un pont et les voyageurs se trouvent dans ledit hangar ; les marchandises, les bagages y sont apportés ; la douane y envoie des hommes pour visiter les bagages.

Certes, s'il est une invention bien faite pour dégoûter des voyages, c'est bien la douane. Peut-on imaginer quelque chose de plus odieux que le droit donné à des hommes, qui n'ont pas toujours les mains propres, de fureter dans vos caisses, de prendre un par un vos effets, de les éparpiller, déplier, salir ; et de nous forcer, nous, à les regarder faire, sans avoir le droit de nous fâcher !

La douane a quelque chose de barbare, de grossier, qui attente à la liberté tout comme à la dignité de l'homme.

Cependant je dois rendre justice aux douaniers américains, ils sont plus polis que beaucoup d'autres. Mais, comme je l'ai fait remarquer dans mon précédent chapitre, ce à quoi je rends surtout justice, c'est à ce respect pour la dignité humaine qui a porté ce grand peuple américain à stipuler que tout homme peut éviter la visite douanière en prêtant serment qu'il n'a rien de soumis au droit.

La liberté a souvent un revers désagréable. Il va sans dire qu'il n'y a dans cette grande république aucun monopole, aucun privilége; exploitation, fiacres, voitures, omnibus, tout est libre. Cela est excellent pour ceux qui veulent avoir des entreprises de voitures, pour ceux qui veulent gagner leur vie en conduisant un fiacre, mais pour le public cela a un désavantage. Les voitures sont à des prix insensés; pas de tarif. Le temps est-il mauvais, le cocher vous demande le prix qu'il lui plaît pour sa course; impossible de monter dans son carrosse et de le forcer à partir, car ce serait lui qui appellerait un policeman pour vous faire descendre.

Ainsi j'ai payé, et tous les passagers ont payé comme moi, quarante francs au cocher qui m'a

rendu le service de me conduire du quai à l'hôtel.

L'Européen qui arrive en Amérique pour la première fois, est un peu choqué par le singulier coup d'œil qu'offre cette ville.

Je vous avoue que, pour mon compte, j'ai cru arriver sur un vaste champ de foire; partout des affiches colossales, burlesques, ridicules; les maisons, les murs en sont tapissés; le soubassement des trottoirs en est même couvert; il y en a qui sont suspendues au milieu des rues, allant d'une maison à l'autre.

On songe à Barnum, on se sent dans la patrie du puff, on se demande si c'est un peuple sensé, fort et intelligent qu'on va visiter, ou bien si l'on va se trouver chez des jongleurs émérites.

Petit à petit, on s'habitue à ces pancartes multicolores, et l'on comprend que, pour ce peuple vivant à toute vapeur, pour ce peuple ayant pris pour devise *Time is money*, il est indispensable que les fournisseurs ne lui laissent pas la peine de chercher où on peut les trouver; qu'il faut qu'il n'ait qu'à lire sur le premier mur venu, où on vend le meilleur chocolat, les bottes les mieux faites, et où il pourra aller passer

quelques heures le soir à se distraire des soucis de la journée.

L'affiche et la réclame sont tout à fait indispensables en Amérique.

Mais, c'est égal, cela donne un singulier aspect aux villes.

New-York et Albany sont les deux plus anciennes villes des États-Unis.

Six ans après que l'intrépide voyageur Hendrik Hudson eut découvert et remonté la rivière à laquelle il a donné son nom, des familles hollandaises vinrent former deux établissements : l'un fut nommé Port-Orange, et l'autre New-Amsterdam.

Port-Orange a pris le nom d'Albany; cette ville est la capitale de l'État de New-York ; New-Amsterdam est devenu New-York, pendant la période de possession anglaise, en l'honneur de Jacques, duc d'York.

Aujourd'hui cette ville est la plus importante des États-Unis, mais l'on peut prévoir que, dans un temps rapproché, Chicago la surpassera en population, en luxe et en richesse. En dix-huit ans, la capitale de l'Illinois a acquis une grande puissance commer-

ciale et une population de trois cent mille habitants.

New-York est situé à la pointe sud de l'île Manhatan, sur une grande baie; cette ville s'étend beaucoup vers la partie nord, et si sa population continuait à aller en croissant elle arriverait à recouvrir toute l'île. La rivière de l'Hudson serpente autour d'elle en formant des îlots verdoyants ; c'est joli, c'est gracieux, si l'on fait le tour de l'île en bateau ; mais, de la ville, on n'aperçoit ni les rivières ni la mer ; comme je l'ai dit, les quais sont fort sales; une quantité de baraques en bois cachent la vue de la mer.

Ces rivières rendentle séjour de la ville insupportable, car, l'été, la chaleur y est humide, accablante; j'en ai moins souffert dans le désert de Sahara qu'à New-York. En Égypte, les nuits sont fraîches et magnifiques ; dès quatre heures après-midi, les rayons du soleil perdent de leur intensité ; la rosée tombe et l'on respire à l'aise.

A New-York, au contraire, pendant tout le temps que le soleil brille, on sent un peu d'air, une petite brise souffle par moment ; mais elle cesse dès que le

soleil disparaît; l'air alors devient lourd ; on se croirait dans un bain de vapeur russe.

Pendant la nuit, le ciel devient rouge, sanguinolent ; une vapeur chaude plane sur la ville ; on a le sentiment de l'asphyxie ; le seul endroit où l'on puisse aller, pour avoir une atmosphère un peu moins fatigante, c'est Central-Parc qui se trouve dans le haut de la ville et qui la domine. Les Américains ont voulu copier notre bois de Boulogne. Je dois convenir que, le terrain aidant, ils ont fait quelque chose de plus beau, de beaucoup plus grandiose ; les travaux de ce parc ont commencé par une bataille en règle. Un grand nombre de mendiants, de bohémiens, d'aventuriers et de voleurs, s'étaient installés sur cet emplacement ; on avait donné le nom de squatters à tous ces gens-là; ils avaient construit de mauvaises cabanes en bois ou en terre ; c'était une immense cour des miracles.

S'y aventurer en plein jour n'était pas sans danger; la nuit c'était s'exposer à être sûrement dépouillé et même assassiné.

Dès huit ou neuf heures, tous ces gens s'abattaient sur New-York pour exercer leur industrie ; puis ils

s'en retournaient avec leur butin dans leur forêt de Bondy ; la police n'osait même pas aller les y relancer.

Lorsqu'on a voulu tracer le parc, percer de larges avenues dans la forêt, on a fait sommation à ces gens-là d'avoir à déguerpir au plus vite. Ils ont répondu en prenant les armes et en jurant qu'ils descendraient en masse incendier New-York, si on essayait de les chasser.

Ils se basaient sur la loi qui accorde la possession du terrain à celui qui l'occupe le premier.

Pourtant il fallait absolument les déloger. Les Yankees désiraient avoir une belle promenade, et surtout détruire ce coupe-gorge.

On leur fit une seconde sommation et l'on commença par renverser quelques-unes de leurs bicoques ; alors la fureur de ces aventuriers fut à son comble, tous brandissant une torche allumée d'une main, un revolver de l'autre, se précipitèrent dans New-York.

Le tocsin d'alarme sonna, les magasins se fermèrent, la panique s'empara de tous les citadins ; le maire convoqua à la hâte la garde nationale, les quel-

ques centaines de soldats qui se trouvaient dans la ville; tous ces hommes joints aux policemen se mirent en mesure de chasser les brigands. La lutte fut chaude et acharnée de part et d'autre, et dura deux jours : le chiffre des morts du côté des assaillants fut très-grand. On m'a assuré que plus de mille avaient été tués; mais on les a enterrés à la hâte et ce chiffre n'a pas été mentionné. Les survivants ont été chercher un refuge dans le désert.

Central-Parc a coûté cent millions aux Newyorkais.

J'avais vaguement entendu parler des grosses mouches qui, la nuit, devenaient lumineuses et jetaient des feux plus brillants que ceux du plus beau diamant ; je savais que les femmes de la Havane piquent une épingle dans le corps de ces insectes de façon à les percer sans les faire mourir trop vite, car avec la vie l'étincelle lumineuse cesse, et qu'elles placent ces mouches dans leurs cheveux et quelquefois les sèment dans les bouillonnés de leur robe de tulle, si bien que toutes ces femmes, au bal, ont l'air de s'être roulées dans du phosphore. Mais je n'avais jamais vu de ces insectes et j'étais loin

de soupçonner que leurs étincelles phosphorescentes fussent aussi brillantes.

Le premier soir que j'ai été me promener à Central-Parc, il faisait une chaleur étouffante. Arrivée dans le bois, je descends de voiture et j'aperçois tout autour de moi, comme des buissons ardents, puis de grandes colonnes lumineuses. L'une d'elles s'avance dans ma direction avec une vitesse vertigineuse et je me trouve enveloppée dans un cercle de petites étincelles. Je me demandais ce que cela pouvait être et d'où venaient toutes ces bluettes de feu, lorsque l'une d'elles se posant sur mes cheveux y resta prisonnière. J'y portai vivement la main et m'en saisis ; je m'aperçus alors que j'avais une petite mouche un peu plus grosse que les nôtres, et ayant les ailes et le dessous du corps aussi lumineux que l'étincelle la plus brillante.

On dirait que ces petites bêtes portent en elles un phare microscopique et éclairé à la lumière électrique... mais dès que vous les tuez, le phare s'éteint.

Toutes ces *fire flys*, comme on les appelle, donnent pendant les nuits d'été un aspect féerique à Central-Parc. Avec un peu d'imagination et une légère

croyance au fantastique, on se figure que ces étincelles ne sont autre chose que les âmes des morts, qui viennent se livrer à de joyeux ébats.

Elles forment des groupes, des dessins bizarres ; quelques-unes volètent deux par deux, puis soudain on en aperçoit une toute seule qui s'enfuit effarée, va à droite, puis à gauche, remonte dans les nues puis redescend sur la terre... s'approche d'un buisson où se trouvent des milliers de ses sœurs, en fait le tour et s'éloigne comme découragée. Alors on se dit : « Cette âme est à la recherche d'une âme aimée. »

On se figure entendre au milieu du petit bruit sec produit par le frôlement de leurs ailes, comme un murmure mystérieux, comme un bruit imperceptible de baisers et de soupirs.

Si l'une d'elles effleure votre figure, si elle s'y pose, vous tressaillez en vous demandant : « N'est-ce pas une âme chère et bien aimée qui vient luire à mes yeux pour me dire : Songez à moi, et qui me donne en passant son baiser de feu ! »

Quelques-unes de ces jolies petites *fire flys* vont s'égarer dans les rues de New-York. Vous les voyez

aller d'arbre en arbre; on dirait alors qu'il tombe une pluie de feu sur la ville.

Si vous n'avez pas de lumière chez vous, elles entrent vous faire visite et, en un instant, le petit bataillon phosphorescent illumine votre appartement de petites étincelles voltigeantes.

Je m'étais figurée que New-York, cette ville d'origine hollandaise, devait rappeler la mère patrie par son extrême propreté; quelle déception !

Voici ce que j'y ai trouvé pendant l'été :

De beaux trottoirs en marbre, mais si mal entretenus que l'on risque de s'y casser les jambes la nuit, car il y a des trous béants à chaque pas.

Des maisons en granit de couleur sombre ou en marbre. Ces maisons, construites à l'anglaise, ont toutes un petit jardinet par devant ; les rues étant plantées de beaux arbres, l'aspect est donc fleuri et riant. Mais ces arbres sont couverts de chenilles, de grosses chenilles noires à tête rouge, avec un long poil... Il y a vingt chenilles par feuille et elles forment des rouleaux épais de vingt-cinq centimètres autour des troncs. Elles font un filet d'un arbre à l'autre et l'on en voit des milliers suspendues devant soi ; en pas-

sant on les accroche; elles viennent vous caresser la figure, c'est odieux ! On en est couvert; on ne peut s'en préserver. Un jour j'en ai trouvé plus de cinquante sur moi.

Il n'y a pas de moineaux en Amérique ; les quelques-uns qui y sont importés sont choyés, soignés ; on a placé des petites maisons en bois pour eux sur chaque arbre; mais hélas ! il y a un moineau par dix millions de chenilles.

Ces pauvres oiseaux sont souffreteux, étiques, sous ce climat diabolique ; tandis que les chenilles sont plantureusement grasses.

Mais, à défaut de moineaux, il me semble que la voirie pourrait se préoccuper un peu de faire détruire ces chenilles, en faisant brûler du soufre sous les arbres et en faisant enlever avec un bâton les fils où elles se suspendent... Lorsqu'on dit cela à un Yankee, il vous répond : « Nous payons un nombre incalculable de millions pour l'entretien de la ville, mais ceux que cela regarde aiment mieux nécessairement mettre cet argent dans leur poche et laisser la ville mal pavée ; laisser les trottoirs se casser et s'effondrer au lieu de se préoccuper de sa propreté. »

Si c'est un républicain qui vous parle, il ajoutera : « Que voulez-vous, le gouverneur de l'État de New-York, le maire de cette ville, le conseil d'administration, tout cela est composé de démocrates ; or, les démocrates sont tous voleurs ! »

Si c'est un démocrate, il vous dira d'un air attristé : « Oui, tout va bien mal... il en sera ainsi tant que le pouvoir ne sera pas entre les mains des démocrates, car les républicains sont tous voleurs ! »

Si un inventeur pouvait découvrir que la chenille, brûlée, broyée, morte ou vive, peut servir à n'importe quoi et rendre de l'argent, New-York serait bien vite débarrassé de ces vilaines bêtes ; l'on verrait tous les gentlemen escalader les arbres pour s'emparer d'elles... New-York aurait une plaie de moins. — Dire que les anciens Égyptiens se plaignaient de leurs sept plaies... et ils ne connaissaient pas la chenille !

Quant à la propreté des rues, deux choses peuvent en donner un petit échantillon.

Sur ces beaux trottoirs de marbre, devant chaque maison, on place un grand tonneau haut d'un mètre cinquante, et dans cedit tonneau, les habitants de la

maison viennent jeter leurs immondices; ils sont vidés pendant la nuit.

Vous figurez-vous quel joli coup d'œil offrent ces rangées de tonneaux!

Maintenant, au nom de la liberté, chacun a le droit d'encombrer le trottoir à sa guise... Les marchands en font des succursales de leur magasin; ils y déchargent leurs caisses et colis... l'épicier y aligne ses paniers, ses bouteilles... Tous jouissent de la plus parfaite liberté, sauf le passant qui ne peut plus circuler sur le trottoir.

Il m'est arrivé plus de dix fois de me heurter, dans les quartiers les plus populeux comme dans les plus élégants, à des cadavres de chiens ou de chats, morts depuis plusieurs jours.

A la 23e rue, qui est une rue toute aristocratique, on a laissé un cheval mort pendant trois jours devant ma porte. C'était en août, par une chaleur tropicale. Vous pouvez deviner sans peine quelle odeur nauséabonde il répandait. Comme ce peuple est fort pratique, et qu'il songe que l'art principal consiste à savoir tout utiliser et à faire argent de tout, on avait collé des affiches sur ce cada-

vre... Bonne réclame, on trouvait l'idée originale et, tout en se bouchant le nez, chaque passant s'arrêtait pour lire.

La saleté du bas de la ville et des quais ne peut être comparée qu'à celle que l'on trouve à Constantinople dans Pera et Galata.

Comme je l'ai dit dans mon volume du *Far-West*, toutes les villes américaines sont bâties sur le même modèle. Du midi au nord, de grandes avenues coupées, de l'est à l'ouest, par des rues... L'avenue qui forme le centre à New-York et coupe l'île dans presque toute sa longueur, porte le nom de Broadway, nom formé de *broad*, large, et de *way*, chemin. Cette voie est en effet très-large; elle a 26 mètres de large et 6 kilomètres de long.

La dernière maison porte le numéro 2,800. A sa gauche, se trouvent, allant dans le même sens, les cinquième, sixième, septième et huitième avenues; à sa droite, les quatrième, troisième et deuxième avenues... Les rues portent de simples numéros. Tout cela est divisé en est, sud, nord et midi... Les marins peuvent s'y orienter facilement, mais le commun des mortels a quelque peine à se re-

connaître. Aussi je recommande une industrie aux chercheurs de fortune. Acheter 600,000 boussoles à 2 francs en France, et aller les vendre en Amérique 20 francs.

Cette ville est essentiellement cosmopolite. Ceux qui ne connaissent que New-York ne sauraient se flatter d'avoir une idée même vague des mœurs américaines.

Il y a la ville allemande, qui compte 75,000 habitants et qui possède des hôtels, des clubs, des journaux allemands. Ce quartier a une vie à part, des mœurs à part ; on se croirait à Dresde ou à Vienne. Il y a même un joli théâtre qui ne joue que les opéras et les comédies allemands, bien entendu dans leur langue maternelle.

Il y a le quartier français. La population française à New-York ne dépasse pas cinq ou six mille habitants. Sauf de rares exceptions, le Français vit ou végète en Amérique, mais il n'y fait pas de fortune colossale.

Nos compatriotes vivent entre eux ; beaucoup ne parlent pas un mot d'anglais. M. M..., un homme d'une grande intelligence, habite l'Amérique depuis

vingt ans; par la nature de ses affaires, il est en contact journalier avec les Yankees. Eh bien, il ne connaît pas un traître mot de leur langue. Je lui disais un jour : « Vraiment, il faut que vous soyez doué d'une énergie invincible, pour avoir pu ne pas apprendre un seul mot de la langue anglaise, l'entendant parler à toute heure et tous les jours depuis vingt ans ! »

S'il n'apprend pas l'anglais, c'est bien un peu par paresse, mais beaucoup plus encore par antipathie pour le peuple américain... Le caractère français est si différent du caractère yankee, que nos compatriotes ne peuvent s'assimiler avec le peuple du Nouveau-Monde; ils s'ennuient en Amérique, ils s'y trouvent mal à l'aise. Leur plus grande distraction est de critiquer amèrement ou gaiement les mœurs et usages, les hommes et les choses.

De plus le Français n'a pas cet esprit de Barnum, qui fait que banquiers, négociants du Nouveau-Monde ressemblent à nos charlatans courant les foires et déclamant leur boniment au son de la grosse caisse.

En affaire, un Français sera toujours distancé et berné par un Américain.

Le Français le plus âpre au gain est un homme d'un désintéressement magnifique comparé à un Yankee.

Mais si notre colonie n'est pas la plus riche, elle est par contre la plus honnête, la plus digne.

Elle possède un cercle, qui est un cercle de famille ; hommes et femmes y sont admis. Il s'appelle *Harmonie Club*.

On s'y réunit en famille; il y a une table d'hôte où les membres peuvent dîner, un salon de lecture, une salle de billard, une salle de bal, dans laquelle on danse quelquefois sans façon et en famille. Voilà sur quel modèle il devrait se former des cercles en France. On y jouirait d'une douce intimité ; par le système de l'association, on aurait à très-bon marché un excellent dîner, une riche bibliothèque, et de beaux salons. Pendant que les pères et les maris joueraient au billard, les femmes causeraient entre elles, feraient de la musique.

Les cercles deviendraient alors un lien d'amitié entre les familles, et ne seraient plus un danger permanent pour les ménages, en retenant les maris de longues heures hors de chez eux et

en condamnant les femmes à un isolement complet.

A côté de ces deux quartiers, il y a encore le quartier italien ; la police n'ose pas s'y aventurer et ses habitants peuvent se tuer et se battre à leur aise.

Il y a même un quartier chinois !

A peu près quinze cents Chinois se sont fixés à New-York. Ils se sont réunis dans le même centre et forment un petit peuple à part ; presque tous sont mariés à des Irlandaises... Une chose curieuse c'est celle-ci : S'il faut en croire toutes les relations de voyages, tous les ouvrages écrits sur la Chine... les femmes sont esclaves dans le céleste empire et sont même fort maltraitées par leurs maris. Eh bien ! tous les Chinois établis à New-York sont, paraît-il, des maris modèles, doux, soumis à leur femme, fidèles, constants ; de plus ils travaillent avec une ardeur qui n'a d'égale que leur adresse merveilleuse.

Le rêve de toute jeune fille irlandaise est de trouver un mari chinois.

Les anciennes familles hollandaises ainsi que les premières familles anglaises arrivées en Amérique, forment ce qu'on peut appeler le faubourg Saint-Germain de New-York.

On trouve dans ces familles cette hospitalité simple et cordiale des seigneurs d'autrefois ; elles vivent entre elles, n'admettent que les étrangers de distinction ; on respire dans ce milieu un parfum de bonne compagnie, que l'on est bien loin de rencontrer par exemple dans les quartiers de la fashion, du high-life qui se trouve dans le haut de la ville.

La ville basse, c'est-à-dire la partie qui avoisine les quais de débarquement, est habitée par le commerce et par les ouvriers.

Le rêve de tout marchand, de tout industriel, c'est d'arriver le plus tôt possible à une fortune assez considérable, qui lui permettra de s'acheter une maison Fifth Avenue.

Fifth Avenue est le faubourg des *Shodés;* on appelle ainsi les enrichis de fraîche date, qui n'ont point encore eu le temps de prendre les premières notions des usages du monde.

Se voir installés dans une maison de ce dit quartier fait perdre la tête aux shodés. Ils veulent briller ; ils veulent prouver qu'ils sont riches, très-riches, et ils jettent de la poudre aux yeux. Les femmes se couvrent d'or, de brillants, de dentelles ;

vous les trouvez dès dix heures du matin on dirait presque en toilette de bal.

J'ai vu, de mes yeux vu, dans une maison de Fifth Avenue, des rideaux en point d'Anglèterre aux fenêtres, des housses pareillement en dentelle sur les meubles.

Du reste ce shodés a réussi à faire un effet, mais un effet!! Sa maison est appelée... la maison aux rideaux en *dentelle* vraie. Que l'on passe dans la rue avec un homme ou avec une femme, l'un et l'autre vous diront avec une petite pointe de vanité nationale : « Vous voyez ce salon au rez-de-chaussée de cette maison : eh bien, figurez-vous qu'il y a des rideaux en point d'Angleterre. Ils ont coûté cent mille dollars ; vous comprenez qu'il faut être riche pour se payer de pareils rideaux ! » La politesse m'a toujours empêchée de leur répondre : « Oui, il faut être riche, c'est vrai, mais il faut être bien *shodés* pour avoir des rideaux de cent mille dollars et, en fait d'œuvres d'art, les gravures coloriées des quatre saisons ! »

Le shodés qui donne une fête tient avant tout à ce qu'on sache bien qu'elle lui a coûté un argent fou ; ses invités du reste ne trouvent pas de plus joli com-

12.

pliment à lui faire que celui-ci : « Vous avez dû en dépenser, des dollars! »

Ou bien encore :

« Vous saurez ce qu'elle vous coûtera ! »

Les Parisiens, avec quelque raison du reste, se plaignent un peu des couturières et de leurs mille inventions pour arriver à faire monter la note de chaque robe à des prix fabuleux. Ils se récrient contre le luxe de leurs femmes. Eh bien, si un mari yankee leur montrait les comptes qu'il paye pour les toilettes de sa femme, ils se diraient que la Parisienne, à côté de l'Américaine, est d'une simplicité spartiate et d'une économie qui frise la parcimonie.

Dans ces bals, les toilettes les plus ébouriffantes sont exhibées; elles sont d'un mauvais goût complet, mais elles sont riches, très-riches. Chacune de ces femmes porte sur elle cinq ou six cent mille francs en bijoux, dentelles, plumes et fleurs. Le rouge, le rose, le bleu et le vert s'y accouplent, mais ne s'y marient pas.

On jugera par ces petits détails ce que doit coûter la robe d'une femme en Amérique.

Admettez que vous achetiez en France une toilette

toute faite qui vous revienne à 300 francs... Vous payez le transport et en plus 100 pour 100 à la douane...

Si c'est un marchand de New-York ou une couturière, qui fait venir cette robe, il y a le gain du commissionnaire de Paris, le transport, les 100 pour 100 de la douane.

Les loyers sont à des prix fabuleux à New-York; il faut donc que le marchand revende un objet au moins le double de sa valeur pour qu'il puisse faire un gain réel; cette robe de 300 francs en coûtera par conséquent 900 là-bas.

Maintenant, faites ce calcul pour une robe de bal de 1500 francs à Paris?

Perdre son parapluie, en France, est désagréable; on se dit : « Au diable les gens qui ont la manie de n'avoir jamais un parapluie à eux !... et cela, pour se procurer la satisfaction de s'emparer du vôtre !... » Ce premier mouvement d'humeur passé, on se dit : Bah ! j'en achèterai un autre ! et l'on s'en tire avec 18 ou 20 francs... Mais hélas! en Amérique, les preneurs de parapluies sont d'autant plus nombreux que le plus laid, le plus commun, coûte 25 dollars en or, soit 100 francs.

Si vous en perdez ou si l'on vous en prend une douzaine dans l'année, ce qui n'est pas un chiffre exorbitant... vous avez à ajouter 1200 francs par an à votre budget, pour ce seul article !

La femme s'assimile bien plus vite que l'homme à toute nouvelle position; elle semble créée pour remonter l'échelle sociale, tellement elle le fait naturellement et avec facilité. Si elle la redescend, elle garde toujours par contre quelque chose de son ancienne position.

L'homme, au contraire, redescend plus facilement qu'il ne monte... Mettez un grand seigneur, mettez un homme bien élevé, dans un milieu vulgaire, il se mettra bien vite au diapason ; mais agissez en sens contraire, il gardera quelque chose de ses allures, de ses manières premières.

Aussi, dans ces salons de Fifth Avenue, la partie féminine, toilette à part, ne se ressent pas trop de son origine. Ces dames portent la traîne, sinon avec aisance, du moins avec grâce. Elles affectent de porter des coiffures Louis XV. Elles affectionnent la poudre et les mouches, elles n'arrivent certes pas à rappeler les anciennes marquises,

mais elles ressemblent à de gracieuses soubrettes.

Mais les hommes !...

Tous ces *shodés* sont communs d'allures, ils ont le geste vulgaire; ils se gantent mal, se chaussent plus mal encore. Leur collier de barbe fait un singulier effet à côté de la poudre et des mouches de leurs femmes... enfin il n'ont rien de régence, je vous jure !

Beaucoup, tout en sautant le german, mâchent leur boule de tabac... Ils se donnent des gros coups de poing de bonne amitié, ou se démanchent le bras pour se souhaiter la bienvenue.

La danse, en Amérique, est une rude gymnastique; on y danse seulement l'ancien quadrille, ce quadrille si regretté de nos pères, qui le trouvaient plus gai et plus gracieux que la moderne contredanse.

J'avais, étant petite fille, un vieux maître de danse qui, tout en m'apprenant les danses du jour, me disait souvent : « De mon temps, on dansait, aujourd'hui on marche ; de mon temps, il fallait de la grâce, de la souplesse pour danser ; tandis qu'à présent, un air grave, une roideur disgracieuse, constituent un bon danseur.

« Aujourd'hui on prend un air ennuyé pour s'amuser... Nous autres, nous nous amusions d'un air joyeux, ce qui était bien plus naturel... » Une fois sur ce chapitre, la figure de ce brave homme s'illuminait et il se mettait à esquisser quelques pirouettes et un petit pas de zéphyr.

Eh bien, les Yankees ne marchent pas la contredanse, ils la sautent. Ils risquent quelques pas de zéphyr, quelques pirouettes, mais ils y apportent la grâce et la légèreté de l'ours Martin.

La valse et la polka sont laissées de côté pour le german. La danse ainsi nommée tient de la polka sautillée, de la mazurka glissée ; c'est un méli-mélo des plus fatigants, et les couples de danseurs ressemblent assez à des pantins dont on tire la ficelle avec une furia désordonnée.

En France comme en Europe, les jeunes filles vont au bal, mais elles s'y font modestes, réservées. Elles cèdent les places d'honneur aux femmes, surtout aux vieilles femmes. Mais, en Amérique, c'est tout le contraire.

Si la maîtresse de maison a une fille, c'est elle qui fait les honneurs; elle est charmante, empressée

pour les jeunes filles. Quant aux mères, c'est à peine si elle leur fait un petit salut protecteur; elle ne se préoccupe nullement de leur trouver une bonne place; elle les traite comme elle traiterait une dame de compagnie.

On peut reprocher à l'Américain et surtout à l'Américaine, de ne pas pratiquer ce précepte de la Bible : « Respect aux cheveux blancs. » Cependant ils lisent ce livre avec une ardeur sans pareille, toute la sainte journée du dimanche.

Lorsqu'un *shodé* a passé une dizaine d'années à Fifth Avenue, qu'il s'est un peu habitué à sa fortune et à sa position nouvelle, il quitte généralement cette avenue et va s'installer à Madison-Square ou à Madison-Avenue, où se trouvent le grand high-life et l'aristocratie de vieille date (dix ans au moins, quarante au plus de possession de fortune, constituent les titres à cette aristocratie).

Il ne faudrait pas se figurer que dans cette grande république, la pauvreté est chose inconnue.

Après Londres, c'est la ville du monde où le contraste est le plus fort entre les fortunes énormes d'un côté et la misère atroce de l'autre.

Il y a certains quartiers dans lesquels on n'ose pas s'aventurer ; la police elle-même n'y va jamais; on y aperçoit toute une population hâve, blème, abrutie par la misère, grouillante, à peine vêtue de haillons dégoûtants.

Les ouvriers, les gens pauvres, se logent dans des *Tenement-House*, espèces de cités ouvrières.

Se figurer ce que sont ces Tenement-House, est impossible ; il faut voir de ses yeux, voir certaines choses, pour pouvoir y croire.

Figurez-vous une maison noirâtre; à chaque fenêtre pendent des haillons, des matelas, des paillasses ; des essaims de mouches, attirées par la saleté, recouvrent ces haillons.

Vous entrez; une odeur âcre vous saisit à la gorge; votre pied glisse sur un pavé graisseux; vous entendez un mélange confus d'imprécations, de prières, de plaintes, de gémissements, d'éclats de rire... tout cela forme un bruit discordant... Vous vous arrêtez étonné... mais les personnes qui vous escortent (car il faut une escouade de policemen pour pouvoir pénétrer sans danger dans ces bouges) vous disent : « Ce n'est rien; que voulez-vous, il y a trois cents per-

sonnes dans cette maison qui avait été construite pour en loger dix; alors, vous comprenez, les uns se battent, les autres s'amusent.

Vous pénétrez dans une première chambre, et là, vous voyez, parqués comme des animaux, cinquante êtres humains dans une salle de quatre mètres carrés. Vous apercevez le sol jonché de paille humide ou de matelas sordides.

Ces cinquante personnes, mélange de femmes, de jeunes filles, d'enfants, d'hommes, de vieillards, sont là grouillant, chacun a son fumier pour s'étendre; tout ce monde vit pêle-mêle, sans pudeur, sans vergogne et sans mœurs.

La brute seule a survécu chez ces pauvres parias; l'intelligence en eux est éteinte, bien éteinte; leurs figures sont avachies, les yeux sont ternes, mornes et sans regard.

Dans toutes les chambres de cette maison, vous trouvez tassés cinquante ou soixante malheureux; dans ce milieu immonde la nouvelle mariée passe sa lune de miel, car ils se marient parfois, ces gens-là; la jeune mère met son enfant au monde, tandis que, sur un tas de chiffons voisins, une femme se meurt.

Je suis entrée dans ces *tenement-houses* en été ; plusieurs épidémies régnaient à New-York. Vous dire l'odeur nauséabonde que l'on respirait dans ces maisons est impossible ; avec des sels anglais sous le nez je me sentais axphyxiée. Il y a des chambres n'ayant qu'une petite ouverture et où vivent, ou plutôt se meurent, trente individus.

J'ai vu une grande salle où il y avait cinquante litières par terre, sur un peu de paille un homme se tordait dans les dernières convulsions de l'agonie ; agenouillée près de lui, une petite fille de treize ans sanglotait ; à côté, deux ivrognes dégustaient une bouteille de gin, et riaient des grimaces du moribond.

Des femmes, des jeunes filles, étaient là, indifférentes à ce qui se passait autour d'elles ; l'une rongeait un os, l'autre arrangeait ses cheveux. Sur un autre grabat, une pauvre femme prise des douleurs de l'enfantement, gémissait sans qu'on songeât à lui prêter aide.

Dans la chambre à côté, une orgie affreuse : des hommes, des femmes, se battaient pour avoir les derniers verres de la dernière bouteille de wisky.

Je n'ai jamais vu un spectacle aussi navrant. Jamais je n'ai entrevu l'espèce humaine descendue à un tel degré de dégradation ; et, lorsqu'on songe que, parmi ces brutes que l'on aperçoit, il y avait peut-être des hommes intelligents, des femmes nées avec des sentiments élevés, on maudit de toutes les forces de son âme cette sordide misère, qui devient un élément d'abaissement, d'avilissement pour l'homme, et qui engendre tous les crimes, toutes les passions basses et sordides; on s'étonne que les hommes qui gouvernent les peuples, que ces esprits éclairés qui dirigent l'opinion, perdent leur temps à inventer des machines de destruction, ou bien qu'ils cherchent à augmenter la gloire de leur patrie en élevant des monuments superbes; et qu'aucun d'eux ne se préoccupe de trouver enfin le moyen de résoudre ce problème : extirper la faim et la misère du monde.

Le peuple qui pourrait dire aux autres nations : « Chez nous, il n'y a pas un seul homme mourant de faim et grelottant de froid ; » ce peuple-là aurait certes le droit de se dire le plus grand, le plus civilisés des peuples.

On pourrait croire que ces tenement-houses sont

des asiles mis gratuitement à la disposition des gens trop pauvres pour payer un loyer.

On se tromperait. Le Yankee est férocement pratique ; il exploite tout ; il fait argent de tout ; la misère même lui paraît bonne à exploiter ; ces tenement-houses sont des maisons de spéculation.

A mesure que la population de New-York s'accroît, le commerce gagne sur le haut de la ville livrée à la bourgeoisie ou à la finance.

Alors les parvenus, ne voulant plus se trouver mêlés à leurs anciens pairs, abandonnent leurs maisons, et beaucoup en font des tenement-houses ; plusieurs étaient des hôtels habités, il y a quelques années, par de riches financiers.

On les leur loue même en meublés. Les meubles consistent en ces matelas ou cette paille dont j'ai parlé; quelques chaises et tables, une grande cuisine commune, où l'on fait à frais communs une soupe à côté de laquelle la soupe de nos soldats paraîtrait un mets succulent.

Ces pauvres gens payent encore un loyer relativement cher, car il varie de cent à cent cinquante francs par an.

La maison ne comptant jamais moins de trois cents locataires, la spéculation est bonne pour le propriétaire.

En temps d'épidémie, les tenement sont des foyers d'infection, non-seulement pour ceux qui les habitent et qui y meurent comme des mouches, mais encore pour tout le voisinage.

La salubrité ne les surveille pas, les membres de cette société trouveraient par trop désagréable d'aller se promener dans ces tanières.

Bien souvent le feu prend dans ces maisons. Dans un de ces incendies, cent soixante personnes ont été brûlées, car il n'y a qu'une issue, qu'un escalier; depuis cette catastrophe la police s'est émue, et elle a forcé les propriétaires à établir plusieurs portes et escaliers de dégagement, pour faciliter la sortie à ces pauvres gens.

Je recommande aux étrangers voulant bien connaître New-York de visiter tous les bas quartiers, entre autres celui appelé jadis *Five-Points*. Là il verra le revers de la médaille de ce luxe de Fifth-Avenue; il verra une démoralisation hideuse faisant

13.

un singulier contraste avec le zèle religieux qu'on affiche dans les autres parties de la ville.

Five-Points a eu son héros, un homme qui est appelé à devenir légendaire. Je vais vous conter son histoire, car elle peint un petit côté des mœurs et du caractère yankee ; du reste John Allène est un type tout américain.

John Allène, plus connu sous son sobriquet de *Coickedest man*, avait reçu une éducation soignée ; son père, de la religion méthodiste, l'élevait en vue d'en faire un ministre de cette religion. Son frère avait suivi la foi de sa mère et s'était fait ministre protestant.

Comme on le voit, il appartenait à une famille honnête. A vingt-cinq ans il abandonna la prêtrise, qui, disait-il, n'était pas dans ses goûts ; il s'adonna au commerce, et on lui vit faire toutes sortes de métiers. Un jour, on voyait flamboyer sur une enseigne toute dorée : John Allène, banquier. Six mois après, on le retrouvait sur le quai, faisant le métier de portefaix ; puis il s'essayait au courtage ; mais la mauvaise chance le poursuivait en tout.

Un beau jour, les New-Yorkais furent stupéfaits

en apprenant que John Allène, l'ancien prêtre méthodiste, le frère d'un ministre protestant qui jouit de l'estime de tous, venait d'ouvrir un cabaret à *Five-Points*, cabaret qui était au rez-de-chaussée d'une maison de mauvaises mœurs installée et dirigée par lui. On cria au scandale, puis, cédant à la curiosité, tous les hommes voulurent voir John Allène dans l'exercice de son trafic odieux. Son cabaret pendant six mois ne désemplit pas.

La curiosité calmée, les recettes diminuèrent, Allène eut recours alors aux moyens les plus infâmes pour attirer le public chez lui ; sa maison devint si scandaleuse que, chaque soir, la police devait intervenir. On ne parlait du *Coickedest man* qu'en rougissant de honte, car les Américains songaient qu'ils seraient un peu solidaires aux yeux des étrangers des honteuses débauches de ce bouge.

Il y a deux ans, John Allène vit que, malgré tous ses efforts déshonnêtes, il ne pouvait arriver à la fortune ; alors il se dit : Décidément, c'est inutile d'exploiter le vice, cela ne rapporte pas assez de dollars.

Un beau jour, il s'habilla tout de noir; il se composa une figure triste, confite en sainteté et il alla chez

tous les rédacteurs en chef des grands journaux ; il leur tint à chacun ce langage d'une voix émue et contrite :

« J'ai été un grand misérable ; j'ai souillé ma ville natale par une vie de honte et d'opprobre ; je me suis rendu coupable de scandale, d'excitation aux mauvaises mœurs. Oh oui! j'ai été bien criminel et Dieu aurait dû me châtier ; mais il est miséricordieux, il ne l'a point fait, il a préféré faire entrer le repentir dans mon âme. La grâce m'a touché, je me repens, mais ma conscience me dit que, comme le scandale de ma vie a été public, mon repentir doit l'être aussi. Je viens humblement solliciter de vous d'annoncer que cet infâme, ce misérable, ce pervers John Allène, fera, demain, dans telle salle, une confession publique de ses crimes et qu'il désire faire amende honorable devant ses concitoyens. »

Tous les journaux consacrèrent trois colonnes à la conversion de John Allène, avec variante de la parabole de la brebis qui rentre au bercail, de l'enfant prodigue ; tous chantèrent hosanna, la grâce avait touché ce coupable...

Le lendemain, quoique la salle choisie par lui con-

tînt douze mille personnes, on se battait pour entrer, on s'écrasait, on se pressait. Le prix d'entrée était à un demi-dollar, la recette fut de sept mille dollars.

John Allène parut sur l'estrade; sa tenue était sévère, son air tout à la fois contrit et inspiré.

Il commença d'une voix grave, lente, sa confession; par moment il s'arrêtait, essuyait la sueur de son front et paraissait accablé sous le poids de sa honte.

« Bravo, bravo! hurra pour John Allène! criait foule.

Il conta sa vie, détailla les débauches qui se passaient dans sa maison. On ne songeait même pas à crier shoking aux détails fort scabreux qu'il donnait, car n'était-ce pas une confession publique qu'il faisait?

Il n'avait pas le droit de rien dissimuler; il dit tout et fort crûment. Ce prêche d'un nouveau genre était peu édifiant, mais l'intention purifie tout.

Son récit terminé, il se mit à genoux en demandant humblement pardon à ses compatriotes et en jurant qu'il allait racheter son passé par une vie honnête.

Les bravos, les hurras firent crouler la salle pen-

dant un quart d'heure ; puis on attendit John Allène à sa sortie. Tout le monde voulait lui serrer la main ; les femmes émues, les joues mouillées de larmes d'attendrissement, l'entouraient ; chacune le félicitait, lui disait une bonne parole.

Oh! ce fut un beau succès pour le Coickedest man!

Tous les ministres protestants, à partir de ce moment, choyèrent le nouveau converti. Les âmes pieuses, pour l'encourager dans le bien, lui donnaient de l'argent.

Il renvoya les locataires de sa maison; il transforma la salle de son cabaret en salle de conférences. Un prédicateur se dévoua à venir prêcher tous ces gens, toute cette lie qui habitait *Five-Points*. Par curiosité tout le monde allait entendre ces prêches et voir cette maison perdue transformée en église.

Quelquefois John Allène prenait lui-même la parole et, s'adressant à ses anciens compagnons de débauches, il les exhortait à se convertir, à suivre la voix du Seigneur. Son éloquence paraissait réelle et sa componction parfaite.

Les gens les plus haut placés complimentaient Allène, l'invitaient chez eux.

Les journaux, mais *la Tribune* surtout, consacraient chaque jour de longs articles à ce digne homme ; on le canonisait à demi, on ne l'appelait plus que le digne, l'honorable gentleman. Ces articles étaient reproduits par tous les journaux de l'Amérique et, en un mois, il se vit l'homme le plus célèbre du continent ; alors il boucla ses malles et se dit : Il est temps d'exploiter ma popularité et d'en faire or et *money*. Il alla de ville en ville répéter sa confession et son amende honorable. Partout il eut le même succès de curiosité, d'estime et d'argent. Sa tournée faite, il revint à New-York avec cent cinquante mille dollars. Il se fit construire une belle maison, bien située, bien confortable et qui ne ressemblait en rien à son ancien bouge. On se disait : Le digne homme, il va y établir un orphelinat, un asile, un hôpital peut-être. On l'interrogeait, mais il prenait un air discret et répondait : « Attendez qu'elle soit finie, je vous réserve une surprise, mais une surprise ! »

Ce grand jour arriva ; la maison était terminée, meublée coquettement, et John Allène y installa.... quarante vierges folles qu'il avait demandées à un expéditeur de Paris, et il continua son abominable

métier dans un beau local, produit de sa comédie.

On a crié au scandale, à la trahison, mais pourtant beaucoup ont dit avec un petit sourire de satisfaction: « Quel homme habile ! »

Être habile, réussir et être pratique, voilà les trois qualités les plus appréciées en Amérique et qui font que l'on pardonne tout à celui qui les possède.

New-York est tout à fait l'opposé de Paris ; notre capitale est devenue une grande hôtellerie ; tout y est arrangé, tout y est admirablement ordonné pour que les étrangers s'y trouvent confortablement et agréablement.

En revanche, le Parisien commence à ne plus s'y trouver assez chez lui. Mais le Parisien à Paris n'est qu'un détail dont personne ne se préoccupe.

A qui appartiennent les plus beaux hôtels des Champs-Élysées ?

A des étrangers.

Qui donne les plus belles fêtes ?

Des étrangers.

Quelles sont les femmes qui font la fortune de nos couturières, de nos faiseurs ?

Des étrangères, qui viennent jeter en poudre d'or, aux yeux des badauds ébaudis, les économies de longues années faites dans leur pays ; leurs ressources épuisées, elles disparaissent ; d'autres viennent les remplacer, et ces météores fugitifs donnent le ton à Paris et constituent la grande fashion.

Ce sont les étrangers qui font aller le commerce de Paris, qui n'est plus la capitale de la France, mais bien celle du monde entier.

Aussi, dans cette grande cité cosmopolite, l'étranger se trouve-t-il parfaitement ; tout est prévu pour son confortable, pour ses plaisirs. Il retrouve même la cuisine de son pays, les mets qu'il aime.

A New-York tout est créé, installé pour l'Américain ; tout est arrangé en vue de ses goûts, de ses habitudes ; on n'a nullement songé à l'étranger ; en tout cas, on ne s'est en rien occupé de lui.

De telle façon que ce malheureux étranger se sent tout embarrassé ; il n'est pas à son aise et il comprend qu'il n'est qu'un intrus dans ce pays ; il n'y trouve ni interprète, ni le moindre cicérone, pas même un commissionnaire.

Ai-je assez regretté ces bons Auvergnats qui se

tiennent au coin de nos rues et qui, pour un franc, vont porter nos lettres, nos paquets aux quatre coins de la ville!

En Amérique, cette corporation est inconnue; les distances sont immenses. Avez-vous un paquet, une lettre pressée, ni dans les hôtels, ni dans la ville vous ne trouvez personne à qui le confier.

Prendre un fiacre et y aller soi-même. Facile à Paris, mais long et coûteux à New-York. Pour toute cette ville qui tient deux fois autant de place que Paris, il y a huit ou dix places sur lesquelles stationnent des fiacres; mais vous pouvez vous trouver à trois quarts d'heure d'une de ces stations.

Restent quelques remises de voitures, mais elles sont rares; il faut savoirles trouver, ensuite, une fois que vous enavez découvert une, il faut attendre qu'on ait attelé, et l'on vous demandera aussi bien vingt-cinq francs que quarante franc spour une course. Si le temps est par trop mauvais le prix devient insensé, et les cochers, n'ayant aucun règlement et vivant dans un pays de liberté, ne sont nullement forcés de marcher.

Le fiacre pris à la station vous fait son prix; le

minimum est deux dollars l'heure ; par exemple, si vous ne le gardiez qu'une heure et que vous lui donniez dix ou quinze sous de plus, il vous dirait : Mais, vous vous trompez, il ne me faut que deux dollars.

Si vous lui dites : Le reste est pour vous, il ne comprend pas, et ajoute ingénuement :

— Mais les deux dollars sont pour moi ; c'est ce qui m'est dû, cela me suffit, et il refuse le pourboire énergiquement. Mais aussi vous êtes prié de le traiter avec politesse ; de l'appeler *my dear gentleman;* si vous vous avisiez de lui débiter ces milles épithètes malsonnantes dont trop souvent les Parisiens gratifient les cochers de fiacres sous prétexte qu'ils sont grossiers ;

Ah ! si vous vous conduisiez avec ce sans-façon avec ceux de l'Amérique, ils vous donneraient une leçon de politesse et d'égalité sévère.

La petite anecdote authentique que je vais rapporter vous le prouvera.

Ce qui rend l'histoire plus drôle, c'est qu'elle est arrivée à un républicain farouche, un Français exilé

du 10 décembre qui se croyait de bonne foi le meilleur démocrate du monde.

Un cocher de New-York lui a appris que la théorie a du bon, mais que la pratique vaut bien mieux encore.

Ce monsieur prend une voiture ; il était pressé d'arriver ; ensuite, lorsque l'heure court à dix francs, on se figure toujours que le cocher conduit ses chevaux comme il conduirait des tortues.

—Allez donc plus vite, mais marchez donc, disait-il à chaque instant à son gentleman cocher. Celui-ci se contentait de hausser les épaules, et, assez volontiers, il se fourait au milieu d'un encombrement de voitures; façon ingénieuse de laisser reposer ses bêtes un bon petit quart d'heure : *time is money !*

Au premier encombrement, notre républicain murmure entre ses dents : « Brute, animal ! imbécile... » Au second, il ouvre la vitre, et secouant le cocher par son paletot, il lui crie de toute la force de ses poumons. « Animal, imbécile ! vous ne pouviez pas prendre à gauche ! »

Le cocher descend de son siége, ouvre la portière

et lui dit : « Animal vous-même, donnez-moi mes deux dollars et quittez ma voiture. »

Il pleuvait à verse, on était dans Broad-Street, une des plus sales rues de la ville. Notre républicain ne veut ni payer ni descendre : « Je vous ordonne de marcher et au plus vite encore, lui dit-il furieux. » Le cocher fait signe à un sergent de ville qui s'approche de lui ; il explique à cet honorable fonctionnaire que ce gentleman l'a insulté ; qu'il est dans son droit de refuser de le conduire.

— Oui certes, vous êtes dans votre droit, lui dit le policeman ; et s'avançant vers la portière, il dit brusquement à ce monsieur : « Allons, allons vite, payez les deux dollars et descendez ; vous êtes bien heureux que ce gentleman ne vous fasse pas conduire devant le juge pour vous faire condamner à l'amende. »

Le républicain indigné contait sa mésaventure : « Comprend-on un peuple pareil, des lois pareilles, un cocher qui peut refuser de marcher !

« Qui peut vous faire jeter hors de sa voiture, si vous l'appelez animal ! c'est un pays inhabitable ! »

Il y a beaucoup d'hommes se disant républicains

en France, mais il y en a fort peu comprenant exactement la valeur de ce mot.

Le plus grand nombre aime la liberté pour eux... Mais ils attentent assez volontiers à celle des autres.

Beaucoup sont démocrates, mais ils le sont surtout envers ceux qui sont au-dessus d'eux; comme je l'ai déjà dit, envers ceux placés au-dessous dans l'échelle sociale, ils sont passablement aristocrates...

Ce n'est pas seulement les cochers de fiacres qui ont la prétention, naturelle du reste, d'être traités en gentlemen, mais encore les plus petits employés, voire les domestiques. Ceux-ci ont un parfait sans-façon vis-à-vis de leurs maîtres; ils leur parlent le chapeau sur la tête; si la voiture s'arrête au bois, le valet de pied vient s'asseoir sur le marchepied, et, là, son cigare à la bouche, il cause avec ses maîtres. Il sait qu'il a été ou aurait pu être leur camarade.

Les garçons de café ou d'hôtel, avec leur longue barbe, leur redingote à la quaker, ont un air digne et magistral; ils vous servent, mais gardez-vous de n'être pas exquisement polis avec eux !

Une seconde petite histoire tout aussi authentique

que celle de tantôt vous donnera une idée de la susceptibilité de ces gentlemen.

Un monsieur, ma franchise me force à faire taire mon patriotisme... c'était encore un Français, dînait à Fifth-Avenue Hotel ; le service se fait fort mal dans le Nouveau-Monde ; il s'impatiente... On le fait attendre, il appelle : Garçon, garçon !... Les gentlemen chargés du service le regardent de travers, haussent les épaules et ne s'occupent pas de lui... Pour le coup, son impatience se change en fureur, et il dit quelques mots plus que vifs à ceux qu'il appelait des garçons. Ceux-ci, sans s'émouvoir, sortent, sans même lui répondre un mot.

Je dînais en face. « Comprenez-vous des gens pareils, madame, ils s'en vont !

—Soyez tranquille, monsieur, ils vont revenir, » lui répondis-je. En effet, deux minutes après, le directeur de l'hôtel entra suivi des garçons, qui, sans dire un seul mot, désignent d'un geste superbe ce Français.

— Monsieur, lui dit le directeur, veuillez me suivre, on descend vos bagages ; on prépare votre compte.

— Mais je ne pars pas, à quel propos descend-t-on mes bagages?

— Parce que vous êtes expulsé de l'hôtel.

A ce mot, il bondit d'étonnement.

— Expulsé... Mais quelle est cette plaisanterie?

— Ce n'est pas une plaisanterie ; c'est très-sérieux. Venez vite reconnaître vos effets, car je suis pressé.

— Mais de quel droit me renvoyez-vous? Je paye mes dépenses.

— Vous êtes expulsé, parce que vous avez manqué de respect aux employés de l'hôtel. Et le directeur montrait les garçons.

— Comment des employés! des garçons... C'est une indignité ; je me plaindrai à mon ambassadeur...

A cette menace, le directeur eut un sourire de mépris fort accentué...

« Allons donc, vous oubliez que le grand peuple américain n'a pas à recevoir d'ordres des employés de Napoléon...

« Tous les ambassadeurs du monde ne sauraient me priver de la liberté que je possède d'être maître chez moi, et de renvoyer les gens mal élevés. »

Là-dessus, il lui réitéra très-brusquement l'ordre de le suivre pour être mis à la porte. Ces petites mésaventures arrivent assez fréquemment aux Français en Amérique.

Un hôtel américain ne ressemble en rien comme installation à un hôtel européen.

On naît, on vit et l'on meurt dans un hôtel américain ; ce sont des sortes de phalanstères, où l'on réalise le problème de la vie en commun.

A New-York, les maisons n'ont qu'une seule cuisine. On ne peut pas trouver un appartement ; il faut louer la maison entière. Or, dans les quartiers fashionnables, on paye une maison de cinquante à soixante mille francs par an.

Dans les quartiers plus démocratiques, on peut trouver des petites maisons pour quinze à vingt et vingt-cinq mille francs.

On le voit, les gens ayant des fortunes modestes ne peuvent pas se permettre le luxe d'une maison. Les gens très-riches seuls ont donc leur installation et sont chez eux ; les autres logent dans les hôtels ou dans les boarding-houses...

Voici ce que sont les hôtels américains. Au rez-de-chaussée, un vaste bureau, où se tiennent les employés; une salle commune où les hommes s'installent pour fumer, chiquer en toute liberté. En passant devant Fifth-Avenue Hotel, vous apercevrez par les fenêtres ouvertes d'une de ces salles, sur les tables et sur les banquettes, un nombre innombrable de pieds s'étalant à un mètre au-dessus de la tête de leurs propriétaires...

Devant l'entrée principale, il y a aussi des bancs pour les mangeurs de tabac... Fifth-Avenue est un des hôtels fashionnables de New-York ; et pourtant je défie de trouver une salle de café aux barrières plus hideusement sale ; aussi, à côté de cette entrée, on aperçoit écrit en gros caractères, sur une petite porte, *Entrée pour les dames*. De ce côté, c'est propre, c'est luxueux, des tapis, des glaces partout. Un grand salon au premier porte cette mention sur la porte : *Salon des arrivants*. L'étranger y entre; il y trouve des cabinets de toilette avec de l'eau, des peignes, des brosses à sa disposition; enfin on vient lui demander ce qu'il désire... Il y a fort peu d'appartements avec salon, car les Américains ne prennent

qu'une chambre, les hôtels contenant tous plusieurs grands salons communs.

Un pour les hommes, *business room*, chambre d'affaires; un autre pour les hommes et les femmes, et un enfin pour les dames seulement. En plus, il y a de petits cabinets avec bureau, encre, papier, où chacun peut aller faire son courrier ; et, de plus, un cabinet de lecture.

Les chambres sont taxées au prix *de*, mais, avec ce prix est comprise la nourriture. On ne vous louera pas la chambre seule ; que vous mangiez ou que vous ne mangiez pas, c'est le même prix.

On m'avait assuré que je trouverais une chambre avec la table d'hôte, moyennant cinq dollars par jour, soit vingt-cinq francs, à Fifth-Avenue hotel. J'avoue que ce prix me fait l'effet d'un appât pour attirer le voyageur. J'y ai payé huit dollars, quarante francs par jour, et ma chambre avait une seule fenêtre donnant dans une petite cour ; en face, à trois mètres de distance, se trouvait la cuisine qui m'envoyait les exhalaisons les moins agréables...

Les Américains racontent assez volontiers, à leur retour de Paris, que le Français n'est pas un peuple

propre; que tout est sale à Paris : appartements, vaisselle, literie...

Lorsqu'ils sont en France, ils se plaignent constamment ; rien n'est assez confortable, assez propre pour eux... Une dame disait un jour en plein salon devant moi : « Oh ! Paris est une bien belle ville... Mais les Français n'entendent rien à la propreté... Comme j'ai souffert à Paris ! » Elle avait logé boulevard du Temple, dans un hôtel de douzième ordre... Elle jugeait tous les autres sur celui-là.

Malgré ma sympathie pour l'Amérique, je dois à la vérité de constater que ses habitants n'y ont pas introduit cette exquise propreté qui reluit partout en Hollande comme en Allemagne; qu'ils ne m'accusent pas d'imiter cette Américaine qui jugeait de Paris sur une petite guinguette... car j'ai logé dans leurs hôtels de premier ordre. Pour faire mes études d'une façon plus complète, j'ai habité successivement trois hôtels en renom et deux boarding-houses les plus fashionnables.

Je reviens aux détails de ma chambre. En plus de l'odeur de la cuisine, elle était habitée par des centaines de cancrelats, bêtes ornées de longues cornes et

grosses comme des noix. Rien de plus laid que ces bêtes, et par-dessus le marché elles sentent mauvais. Elles s'introduisaient dans mes caisses, se promenaient sur mon lit, se nichaient dans les plis de mes robes. A la première que j'aperçus, je poussai un cri d'effroi.. Je n'avais jamais vu ce genre de cancrelat, et j'avoue que cet insecte tenant du scorpion, de la bête à mille pattes et de la cigale me parut aussi effrayante que répugnante. Je sonnai; au bout d'un quart d'heure (généralement ils viennent une demi-heure après), un garçon daigne venir.

— Voyez donc, lui dis-je, quelle horrible bête se promène dans ma chambre.

— Bien, me répond-il, je vais vous envoyer le gentleman de chambre; moi je suis pour les réclamations du bureau.

— Mais, pourquoi que vous soyez, commencez par m'enlever cette bête.

Il me salue en me disant: « Ce n'est pas mon affaire, je vais vous envoyer quelqu'un. » Et il referme ma porte.

Une demi-heure après, arrive enfin celui chargé du soin des chambres. Mon cancrelat se promenait

toujours sur le tapis ; je le lui montre. « Ce n'est rien, me dit-il, il y en a partout ; en faisant les chambres j'en trouve des centaines. »

— Quoi! j'en ai des centaines dans ma chambre, mais je veux changer.

— C'est inutile, il y en a dans toutes.

Il a bien fallu me résigner à vivre en leur compagnie. Un second détail vous prouvera comment sont tenus les hôtels américains. Voici le récit de mon installation à Fifth-Avenue Hotel. J'arrive le soir, je déballe mes caisses et je jette par terre morceaux de papier, bouts de chiffons ; tout cela joint à la poussière rendait ma chambre assez sale.

Le lendemain, je sors. En rentrant, quatre heures après, je trouve mon lit fait, mais mon parquet non balayé ; je sonne.

— Garçon, pourquoi n'a-t-on pas fait ma chambre? Il me regarde avec étonnement, et me dit : « Mais elle est faite. »

— Comment elle est faite ? mais regardez. Je lui montre les bouts de papier jonchant le sol.

— Mais, me dit-il, c'est mardi aujourd'hui.

— Eh bien ? On ne balaye pas le mardi ?

— Non, on ne balaye les appartements que le samedi.

— Comment, on ne balaye que le samedi ! et alors je vais garder ma chambre en cet état jusqu'à samedi ?

— Mais certainement, me répondit-il tranquillement, et il s'en alla, ayant l'air de dire : « Oh! ces Français ! qui voudraient qu'on balayât tous les jours ; sont-ils stupides ! »

Notez que, même en m'adressant au directeur de l'hôtel, je n'ai pu obtenir que mon appartement fût fait tous les jours. « Cette exigence, m'a-t-il dit, dérangerait tout le service, car ce sont des garçons loués à la journée qui viennent balayer le samedi. »

J'ai voyagé en Allemagne ; j'ai dîné à des tables d'hôte dans des hôtels de petites villes ; j'ai pu m'apercevoir que les Allemands des classes peu élevées mangent d'une façon peu poétique. Mais pourtant, je dois le dire, les Yankees sont encore bien en-dessous des Allemands dans la science d'un couvert bien mis, et dans cet art de satisfaire sa faim d'une façon pas par trop prosaïque. La salle à manger de Fifth-Avenue Hotel est grande, bien décorée ; de nombreux

employés en redingote, portant ce collier de barbe si fort à la mode en Amérique, se promènent gravement et veulent bien vous faire l'honneur de vous servir, si vous avez la précaution de leur parler avec une urbanité parfaite.

De huit à dix heures, on vous sert à déjeuner ; de midi à trois heures le lunch ; de cinq à sept le dîner ; de huit à dix le thé.

Les tables sont toujours recouvertes de leur serviette, mais voilà tout : ni dessus de table, ni carafes, ni bouteilles ; seulement on aperçoit sur un buffet des grands pots de grès, appelés des *péchers ;* les uns contiennent de l'eau à la glace, les autres du lait à la glace, un troisième de la limonade. Voilà les boissons usuelles de l'Américain. Tout en mangeant de la viande, du poisson, il boit de grands verres de lait ou de limonade ; quelquefois il alterne un verre de lait avec un verre de limonade, mais, pas plus dans les hôtels que dans les maisons privées (sauf celles installées à la française), les espèces de cruches contenant ces boissons ne sont sur la table : un domestique fait le tour de la table et remplit les verres vides.

Dès que vous ètes assis,on pose une grande assiette devant vous. Sur une autre, à côté de vous, vous trouvez du pain pas cuit, bien massif et tout brûlant. Si vous êtes un gourmet (yankee !), on vous donne du pain rôti baignant dans du lait.

Le garçon vous apporte tout votre dîner à la fois, depuis le potage jusqu'au dessert. C'est pratique; pas de temps perdu pour lui comme pour vous ; mais c'est froid, par exemple. Tous les mets, poisson, viande, œufs, légumes, sauces sont mis dans de toutes petites soucoupes que l'on range tout autour de votre assiette. Voici comment l'Américain procède : il déverse le contenu de toutes ces soucoupes dans sa grande assiette ; fait un affreux mélange d'œufs et de viande, de poisson et de légumes, puis il commence à manger. Le Chinois se sert, pour saisir les mets, de petites baguettes ; il s'en sert avec une adresse merveilleuse ; il mange très-proprement.

La Yankee se sert un peu de sa fourchette, mais beaucoup plus de son couteau. Il a ce second point de dissemblance avec le Chinois : il mange fort peu proprement ; il promène sa langue sur la lame de son couteau pour l'essuyer; c'est à rappeler les

cochers de fiacre déjeunant sur le pouce, et se servant de leur couteau avec la même suprême élégance !

On ne vous change ni de couteau, ni de fourchette. Le premier jour de mon arrivée, je regardai ces soucoupes avec étonnement ; je vidai le contenu de l'une dans mon assiette ; ce premier plat mangé, je demande une autre assiette.

« Est-ce que la vôtre est cassée ? » me demande le garçon. « Elle n'est pas cassée, mais elle est sale. » Il hésite un instant, puis enfin il se décide à m'en donner une autre, mais me laissant couteau et fourchette sales ; j'en demande d'autres. « Pourquoi donc, me dit-il, sont-ils cassés ? »

J'ai eu beaucoup de peine, tant à New-York qu'à Newport, dans toutes les principales villes et dans les premiers hôtels, à obtenir qu'on me changeât d'assiettes et de fourchettes. Tous les garçons se disaient : « Quelle manie a cette dame de changer d'assiettes et de fourchettes après chaque plat ! »

Les Yankees s'essuyent sans façon les doigts à la nappe, mettent les os ou les arêtes de poisson sur la table, ou bien les jettent par terre. Manger à la même table qu'eux, c'est s'enlever l'appétit pour

le reste de ses jours. J'ai assisté à des dîners de paysans en France, mais, je l'avoue, jamais, au grand jamais, je n'ai vu être humain manger de telle façon.

Lorsque l'un des convives est arrivé au dessert, on soulève la nappe blanche ; on la tortille tout autour et devant son assiette, afin qu'il ait le plaisir de poser son dessert sur une nappe rose qui est en-dessous et qui est blanchie une fois par an. Comme tout le monde n'arrive pas en même temps au dessert, la nappe blanche se roule, se déroule, se tortille d'un côté et de l'autre et devient un immence chiffon. C'est du dernier bon goût !

Dans aucun pays du monde, la cuisine n'est aussi mauvaise, aussi malsaine qu'en Amérique.

Les Arabes ont leur couscoussou ; c'est un plat excellent de riz cuit avec de la viande ; c'est sain et nourrissant.

Les Bédouins vivent quatre ou cinq jours en prenant pour toute nourriture un peu de farine de maïs délayée dans de l'eau, mais, le sixième jour, ils font cuire un mouton tout entier ; ils le posent au-dessus d'une large pierre ; font des chenets avec deux autres pierres ; embrochent le mouton avec une broche ou

un morceau de bois. Il se rôtit à grand feu ; le suc retombe dans un plat de riz qui est placé au-dessous. Une fois cuit, on pose le mouton dans le riz et, à la bonne franquette, sans façon, chacun prend une poignée de riz avec la main ; arrache un morceau de viande de la même façon et déguste, comme il le mérite, ce repas de Lucullus. J'ai dîné ainsi sous la tente des Bédouins. Eh bien ! j'ai trouvé cette manière de manger plus primitive, mais moins malpropre encore que celle de Yankees.

Le Turc a son pilaff, c'est du riz cuit avec de la volaille et de l'épice; il a un plat d'aubergine appelé *délices du Prophète*, qui est en effet un mets succulent, il a enfin une cuisine.

L'Espagnol, si fortement plaisanté sur sa pitoyable cuisine, a, en tout cas, un excellent chocolat.

Le Russe a la gelinotte, le caviar et des potages exquis.

L'Américain n'a pas de cuisine; tous les mets qu'il mange sont mauvais et malsains. Le potage est chose inconnue en Amérique. Si vous insistez pour en avoir, on vous sert de l'eau chaude dans laquelle on a jeté du poivre de Cayenne. Si vous demandez à varier, on

vous sert de l'eau chaude au poivre noir, ou bien des huîtres bouillies avec force poivre noir, rouge et blanc.

Jamais de bons rôtis ; la viande est mal cuite et de mauvaise qualité ; par exemple, on vous donne du poulet à chaque repas, à la sauce blanche ou noire, rôti ou bouilli ; beaucoup de pâtisseries lourdes et le fameux pain sortant du four de la cuisine (car chacun fait son pain); de la salade non assaisonnée ; on jette du sel et du poivre sur la nappe et l'on mange cette verdure au naturel ; les choux crus, les tomates crues sont aussi très-appréciés. Figurez-vous tous ces mets-là arrosés avec du lait et de la limonade à la glace !!

Il est assez facile, avec un système pareil de nourriture, de comprendre pourquoi les Américains se plaignent tous de la dyspepsie. Quel est l'estomac qui résisterait à un tel régime ? J'ai oublié un mets très-recherché, c'est le maïs. On fait bouillir l'épi entier du maïs, on vous sert cela dans un grand plat. Les Yankees mordent à belles dents sur ces branches de maïs ; pour moi je n'ai jamais pu arriver à trouver ce mets mangeable.

Dans les maisons américaines les plus riches, on ne vous servira jamais un dîner dans les règles voulues. Parfois, on vous donnera quatre plats de rôti sans la moindre entrée, d'autres fois rien que des entrées ; toujours les *péchers* d'eau ou de lait sur le buffet. Le vin, en extra, servi comme on sert la liqueur, le pain chaud, les choux crus sont des accessoires obligés.

J'ai été invitée un jour dans une riche maison de commerce. La maîtresse de maison m'avait demandé la veille si j'aimais les huîtres ; je répondis affirmativement. Le lendemain on me sert d'abord un potage aux huîtres ; malgré l'abondance de poivre rouge, je le mange, car j'avais dit que j'aimais les huîtres ! Pour second plat, on me sert des huîtres frites. Je commençais à trouver que c'était beaucoup d'huîtres pour un seul jour. Enfin on apporte le gros plat de viande de rigueur à tous les dîners, mais après on m'offre des huîtres crues avec de la salade non assaisonnée, des glaces, des pâtisseries, et voilà le dîner terminé.

Les Américains qui ont séjourné longtemps en France ou en Europe mangent mieux, mais ils doi-

vent se résigner à prendre des cuisiniers français ou anglais, car tous les prétendus cuisiniers américains n'entendent absolument rien à l'art de maître *Brillat-Savarin*.

La pâtisserie américaine est lourde, malsaine; pourtant les jeunes filles, les femmes paraissent l'apprécier beaucoup : lorsqu'elles sont en promenade pour *shopper* (magasiner ou flâner), elles entrent à chaque instant chez les pâtissiers, pour croquer des gâteaux; de là elles vont chez les pharmaciens boire des breuvages qui sont aussi mauvais au goût qu'ils sont malsains pour la santé.

Tous les pharmaciens, en Amérique, joignent à la vente des remèdes un débit de boissons, et c'est bien porté d'aller se rafraîchir chez eux.

Comme je l'ai dit déjà, les hôtels américains ne sont pas installés pour l'usage et la commodité des étrangers, mais bien plutôt pour les Yankees eux-mêmes.

Ce sont des espèces de phalanstères, qui servent de foyer, de chez soi, à des centaines de familles.

Jamais un vrai Français ne pourra se faire à la vie américaine; entre le peuple de France et ces hommes

cosmopolites qui habitent le Nouveau-Monde, il y a dissemblance complète de manière de voir, de goûts, de caractère et d'habitudes.

Le Français le moins riche rêve d'avoir un petit chez lui ; l'ouvrier le plus pauvre, l'ouvrière gagnant à peine de quoi vivre économisent sou par sou, de quoi acheter un petit mobilier, ils veulent avoir leur chez-soi, leur foyer, et, pour misérable que soit ce mobilier, ils y tiennent, ils s'y attachent par les souvenirs.

Nos plus petits bourgeois ont leur intérieur, leur chez eux. Ils montrent avec orgueil des meubles qui ont servi à deux générations ; si on offrait à tous ces gens-là de vivre dans un hôtel, de passer leur vie dans des meubles étrangers, de vivre campés, et non établis, ils refuseraient ; les appartements les plus luxueux leur paraîtraient peu enviables.

En France, on a l'amour de la famille ; on a le chauvinisme de la patrie et l'amour du chez-soi. Mais les Américains ont quelque chose des instincts des races nomades, l'amour de la famille est tué par le désir de gagner de l'argent. Le père ne doit rien à ses enfants, il peut les déshériter, laisser son bien

à qui bon lui semble, mais aussi son autorité est assez nulle. La jeune fille se marie comme elle l'entend ; le jeune homme à quinze ou seize ans songe à faire sa fortune, il ne compte nullement sur celle de son père, qu'il ne consulte même pas avant d'entreprendre une carrière. Il part pour l'autre bout de l'Amérique, il quitte la famille sans chagrin et comme faisant une chose naturelle; il songe à lui.

Cette grande liberté, qui reconnaît même à l'homme le droit de disposer de la fortune qu'il s'est acquise est, au fond, rationnelle. Elle a eu du bon, surtout dans un pays où tout était à créer, car elle a forcé chaque homme à dépenser sa part d'activité et d'intelligence. Elle a créé des travailleurs, mais elle a tué l'autorité paternelle et l'amour de la famille... l'amour du clocher y est inconnu, le Yankee ne s'attache à aucun pays. Il quittera la ville où il est né, où il a passé son enfance, sans le moindre regret, s'il a l'espoir de gagner plus d'argent ailleurs ; aussi il est toujours campé et jamais établi ; ces sentiments ont inspiré l'arrangement des hôtels américains et des boarding-houses.

St-Nicolas-hôtel est un des plus anciens hôtels de

New-York, il y a des gens qui y sont installés depuis trente ans; à Fifth-Avenue, on trouve une centaine de familles qui demeurent à poste fixe, il y a même un docteur qui n'ayant pas les moyens de payer le loyer d'une maison, les frais d'une installation, a pris deux chambres à l'hôtel, une lui sert de cabinet de consultation, l'autre de chambre. Un peintre y a son atelier; il y reçoit ses modèles et ses clients.

Les femmes aiment assez vivre dans les hôtels : elles n'ont aucun souci de ménage, et elles ont comme distraction le va-et-vient des voyageurs. Elles ont tous les loisirs de songer à leur toilette. Le luxe déployé par les habitantes des hôtels est incroyable : elles font une toilette du matin, une seconde toilette pour se rendre à la salle à manger à l'heure du dîner. Après le dîner, elles font une vraie toilette de bal, les lustres des salons et des corridors s'allument, ces corridors sont larges comme des boulevards. Dès huit heures toutes les femmes sortent, magnifiquement parées, de leur chambre, et elles se promènent dans les salons et dans les corridors; c'est une exhibition, une parade, c'est l'heure où on leur rend visite; c'est un brouhaha, une cohue inouïe. Les jeunes filles

reçoivent les visites de leurs adorateurs, de leur fiancé, la *flirtation* commence. Dans toutes les embrasures de croisées, dans tous les recoins, vous apercevez des couples causant bas, la main dans la main; personne n'est choqué; on s'éloigne d'eux par discrétion.

Les salons sont très-animés. Chaque famille reçoit ses visites. C'est l'heure où les étrangers, c'est-à-dire ceux qui n'habitent pas l'hôtel, viennent y voir leurs amis et surtout admirer les toilettes des femmes.

On ne peut se faire une idée du coup d'œil qu'offrent chaque soir les hôtels qu'en se souvenant des salons de la Conversation à Bade : c'est la même animation, le même luxe, tables de jeu en moins.

L'Américain avec son esprit pratique se dit : Dans l'hôtel une seule chambre me suffit, je profite gratis des domestiques, des salons, j'ai tout cela pour sept ou huit dollars par jour... C'est bien plus intelligent que de vivre pauvrement dans un petit appartement.

Les jeunes gens se mariant fort jeunes, souvent un jeune homme de dix-huit ans, n'ayant qu'une modeste place, épouse une jeune fille qui n'a pas de fortune. Il prend simplement sa chambre à l'hôtel et

pourvu qu'il gagne de quoi payer cette dépense journalière, cela suffit. Il n'a pas à attendre d'avoir l'argent nécessaire à l'achat d'un mobilier.

Mais l'étranger est tout étonné en arrivant dans cet hôtel-là. En face de lui, une dame met au monde un enfant, à côté un monsieur se meurt.

Des nourrices promènent leur bébé dans les corridors; des enfants y jouent au cerceau; c'est le rêve du phalanstère réalisé, avec ses bons et ses mauvais côtés, ses avantages et ses inconvénients.

Comme je l'ai dit déjà, les maisons ne contenant qu'une seule cuisine, il faut louer la maison entière. Les gens très-riches seuls se permettent ce luxe, ceux qui n'ont que quarante ou cinquante mille francs de rente doivent se contenter de la vie en *boarding-houses*.

Tenir une de ces pensions n'est pas considéré comme une position subalterne, car beaucoup de docteurs prennent une maison entière, puis ils louent les chambres, font un salon commun, une salle à manger commune, et dix ou douze familles vivent ensemble dans cette maison.

J'ai voulu étudier la vie des *boarding-houses*; voir

de mes yeux comment ces étrangers de la veille pouvaient parvenir à vivre ainsi, ne formant plus qu'une seule famille (provisoire).

Je me suis installée dans une de ces pensions, moyennant deux cent cinquante francs par semaine. J'ai eu un petit salon, une chambre au premier et de plus ma place à table.

Quoique toutes les familles avec lesquelles je me trouvais fussent très-bien, malgré l'amabilité des dames yankees, qui faisaient de leur mieux pour m'être agréables, je l'avoue, cette vie de *boarding-houses* m'a paru insupportable. Dès sept heures, on sonne le réveil ; à huit heures, on sonne le premier déjeuner. Il faut être en toilette et descendre à la hâte, car les messieurs sont pressés d'aller à leurs affaires. Ce premier déjeuner terminé, chacun rentre dans sa chambre ou va se promener. A midi, le lunch réunit les dames seulement, car les hommes ne quittent pas leurs affaires et prennent ce repas en ville ; mais, à cinq heures, on est nombreux à table, car chaque famille a presque toujours un invité ou deux.

On voit tous les jours des figures nouvelles ; c'est un caravansérail. On mange mal, car, nécessairement,

la maîtresse de la pension désire gagner le plus possible. Les portions sont comptées petites; malheur à celui qui ose revenir deux fois au même plat! On lui lance à la ronde des regards furieux, car c'est la portion d'un autre qu'il a mangée.

Inutile de dire que les cancans, les commentaires et les petites jalousies entre femmes font les frais des conversations. Cependant disons, à la louange des dames de l'Amérique, qu'elles sont moins cancanières, moins mauvaises langues que les femmes d'Europe; elles se soutiennent, se liguent et cela fait leur force.

Le soir, on se réunit dans le parloir. Les groupes se forment. Dans les uns on lit la Bible, dans les autres on lit le journal; ailleurs on cause. Ce serait charmant s'il n'y avait là que des personnes se connaissant très-bien et ayant les unes pour les autres une vive sympathie. Mais cette vie en commun avec des étrangers, qui souvent vous sont antipathiques, a quelque chose d'odieux.

Les personnes qui ne tiennent pas *boarding*, mais qui ont un appartement un peu grand, font annoncer dans les journaux qu'elles ont une ou deux

chambres à céder, avec la table, et l'on voit des familles aisées, même riches, qui, pour quelques centaines de dollars par mois, admettent des étrangers au milieu d'elles, ne peuvent plus causer à table ou au coin du feu qu'avec un étranger en tiers.

Quelle contradiction entre ce genre de vie et les idées indépendantes de ce peuple !

Mais l'amour de l'or prime tout et porte même ces gens-là à sacrifier leur liberté.

Il y a beaucoup de choses que j'admire en Amérique. Mais je souhaite sincèrement que le genre de vie américain ne soit jamais adopté en France, car cet élément étranger au sein de la famille détruit tous les sentiments affectueux et expansifs entre parents.

Beaucoup de personnes connaissent par expérience toute la tristesse, tout le morne du dimanche en Angleterre. C'est à y devenir fou, c'est à s'y suicider de spleen ; les théâtres, les hôtels se ferment ; les églises seules restent ouvertes. On ne peut ni chanter, ni jouer du piano, ni écrire, on doit s'ennuyer sous peine de passer pour un mécréant. On a même beaucoup

de difficulté pour obtenir quelque chose à mettre sous la dent ces saints jours-là.

Méry, notre bon et spirituel Méry, me contait un jour que, peu au courant des usages anglais, le premier dimanche de son séjour à Londres, il sortit comme à l'ordinaire de la chambre meublée qu'il occupait, et alla à un café pour déjeuner. Il le trouve fermé; il va à un second, fermé également. Il cherche un restaurant, mais aucun n'était ouvert. La faim commençait à le tourmenter; il accoste un policeman et lui demande pourquoi tous ces restaurants sont fermés.

Le policeman lui lance un regard furieux en lui disant : — Comment! pourquoi? Ne savez-vous pas que c'est dimanche aujourd'hui?

— Eh bien, où mange-t-on le dimanche? lui demande Méry avec calme.

— Chez soi, monsieur.

— Diable! mon sergent, lui dit Méry, mon chez-moi est à Paris et j'ai bien faim.

— En ce cas, si vous êtes étranger, vous deviez acheter quelques provisions hier, car aujourd'hui, cafés, restaurants, boulangeries, tout est fermé.

Le policeman salua Méry et s'éloigna. La perspective de jeûner toute la journée augmentait ses crampes d'estomac. Il se mit à arpenter fiévreusement les rues en se disant : « Il y aura bien un charcutier, un épicier mécréant. » Hélas ! il était deux heures, il n'avait pu encore en découvrir un ; il mourait de faim lorsqu'il vit une pharmacie ouverte. Par la vitre, il aperçut de gros bâtons de pâte de guimauve. Cette pâte lui fit l'effet d'une planche de salut. Il entre, s'assied, demande de la pâte, il en mange une livre ; il demande un verre d'eau pour faire glisser ce mets gluant, après quoi il redemande de la pâte. Le pharmacien, ahuri de cette consommation effrayante, lui dit : — Mais, monsieur, si c'est pour guérir une irritation de poitrine, quelques petits morceaux pris d'heure en heure suffisent.

— Non, non, répondit Méry d'une voix sépulcrale, ce n'est pas pour guérir une irritation de poitrine, c'est pour guérir mes crampes d'estomac, pour ne pas mourir de faim. Et il raconta comme quoi il lui était impossible de trouver à manger. Le pharmacien et ses commis rirent aux larmes d'abord, puis l'Anglais étant hospitalier, le maître de maison prit

la place du marchand, et ce bon pharmacien s'empressa de conduire Méry dans son appartement. Il le présenta à sa femme, qui lui fit servir un excellent déjeuner froid, tout en expliquant que la religion, exigeant qu'on passe ce jour du dimanche en prière, chacun faisait ses provisions le samedi et faisait cuire des mets que l'on gardait pour le dimanche.

— Madame, dit Méry après qu'il eut bien déjeuné, vous m'avez sauvé de la plus cruelle des morts ; ma reconnaissance sera éternelle.

— Eh bien, monsieur, pour me le prouver, vous allez revenir ce soir partager notre thé et notre collation et chaque dimanche, pendant toute la durée de votre séjour à Londres, vous viendrez déjeuner et dîner sans façon avec nous.

Méry promit et tint parole.

— O les pharmaciens Anglais, ajouta Méry, quels hommes hospitaliers et comme leurs femmes sont aimables et bonnes ménagères! Quel excellent thé elles font et avec quelle bonne grâce elles l'offrent aux étrangers !

L'austérité du dimanche est peut-être encore exagérée en Amérique.

Télégraphes, postes, chemins de fer interrompent leur service ; les omnibus, les voitures ne circulent plus ; les Bibles s'ouvrent dans chaque famille. Le père explique à haute voix à ses enfants les *moralités de la Bible*, leur énumère les turpitudes de Sodome et de Gomorrhe, ou bien il lit le Cantique des cantiques de cedit sage Salomon ; se tournant vers son épouse, il récite d'une voix attendrie ce premier verset :

« Que vous êtes belle, ma bien aimée ! que vous êtes belle ! Vos yeux sont vifs et perçants comme ceux des colombes, sans parler de ce qui est caché au-dedans de vous, qui fait votre principale beauté. Vos cheveux sont longs, doux et unis comme le poil des troupeaux de chèvres qui sont montées sur la montagne de Galaad et qui s'y sont engraissées parfaitement. Vos dents, bien rangées, sont saines et blanches comme les troupeaux de brebis tondues qui sont nouvellement montées du lavoir et qui portent un double fruit sans qu'il y en ait de stériles parmi elles.

« Vos lèvres sont vermeilles comme des bandelettes d'écarlate ; votre parler est doux, agréable, comme le son des instruments les plus harmonieux ; vos

joues sont rouges et blanches comme une moitié de pomme de grenade. Sans parler de ce qui est caché au dedans de vous qui fait votre principale beauté... Votre cou est droit comme la tour de David, etc.

« Toutes ces beautés qui sont en vous m'inspirent un ardent amour pour vous, de sorte qu'avant que le jour paraisse et que les ombres se retirent, j'irai vous trouver à la montagne de la myrrhe et à la colline de l'encens. »

Il est impossible que les jeunes filles de religion protestante et anglicane conservent la virginité de l'esprit et de la pensée, car elles apprennent à lire dans la Bible tous les dimanches; elles entendent commenter ce livre *saint* peut-être, mais en tout cas d'une crudité d'expression, d'une richesse en détails sur l'amour matériel, inouïe...

Je tiens le pari que, si un écrivain copiait mot à mot certains chapitre de ce livre, en changeant le nom des lieux et des personnages, messieurs de la censure poursuivraient le livre comme étant attentatoire à la morale publique; en tout cas il n'aurait pas l'estampille!

Il y a dix-huit cents églises à New-York : catholi-

ques, protestantes, calvinistes, méthodistes, perfectionnistes, presbytériennes, synagogues, etc. Toutes ces églises regorgent de monde le dimanche ; dans chacune il y a des cérémonies différentes ; le curieux, tout sentiment religieux à part, peut trouver d'intéressantes études à faire en allant de l'une à l'autre. Du reste, dans toutes on est fort bien reçu. Ainsi, un jour, je cherchais une église catholique ; je me trompe, j'entre dans une église méthodiste. J'allais me retirer. Un clergyman s'approche de moi, et me dit : — Êtes vous mal placée? désirez-vous une place meilleure? un petit banc? je suis à votre service.

—Non, monsieur, répondis-je, je ne souhaite pas une meilleure place ; seulement je sors, parce que je m'aperçois que je me suis trompée, je croyais entrer dans une église catholique.

— Madame, me dit avec une sainte onction le clergyman, restez, je vous en prie ; toutes les religions sont bonnes. L'homme doit toutes les connaître avant de se fixer à une. Restez, écoutez le prédicateur qui va parler, écoutez ce que votre âme vous dira. Si elle ne trouve pas la lumière dans notre religion, eh bien, vous irez après dans votre église. » Il

insista si bien que je fus obligée d'assister à tout l'office des méthodistes; mais la lumière n'inonda pas mon âme de ses doux rayons.

Dans presque toutes ces églises, dès que vous entrez, un clergyman vient pour vous faire les honneurs de chez lui, et si on n'y trouve pas la grâce sainte, on y trouve en tout cas une parfaite courtoisie.

Certaines personnes en France ont une tendance désastreuse de faire de république le synonyme de renversement des autels. Je conseille à ces gens-là d'aller faire un petit voyage en Amérique. Ils verront que, dans cette grande république, dans ce berceau de la liberté, le sentiment religieux est très-développé. Il n'y a que fort peu de libres penseurs, pas d'athées et fort peu d'indifférents... Il y a tolérance pour tous les cultes, pour toutes les sectes religieuses. Chacun suit la religion qu'il croit la meilleure, mais il la suit avec un zèle fervent.

La séparation de l'Église et de l'État est complète, et pourtant les églises sont innombrables ; elles sont fort belles, richement entretenues ; les évêques ont des palais splendides. Un simple curé reçoit de ses

paroissiens de vingt-cinq à trente mille francs par an; en plus, il a le droit de louer à ses ouailles les chaises de l'église, et cette location lui rend jusqu'à cent cinquante mille francs par an.

Lire la Bible, aller à l'église, voilà à quoi l'Américain doit passer son temps le dimanche. Écrire une lettre est considéré comme une infraction à la sanctification de ce saint jour. Les mères enlèvent les joujoux à leurs enfants; eux aussi doivent rester tranquilles et recueillis. Il faut voir la jolie petite mine consternée et boudeuse de ces pauvres petits bébés!

Les voleurs eux-mêmes font relâche ce jour-là; il est vrai qu'ils se dédommagent le lundi.

Une petite intolérance inexplicable étonne le voyageur : boire du vin, des liqueurs, le dimanche, est considéré comme une faute par les protestants yankees... Qu'ils n'en boivent pas... rien de mieux, mais qu'ils empêchent les autres d'en boire... ceci me paraît porter atteinte à la liberté. Il est impossible d'obtenir un verre de vin, un verre de bière dans un café ou dans un restaurant du Nouveau-Monde; il y a à New-York un excellent restaurant européen, Delmonicos; eh bien, même dans cet éta-

blissement, on est condamné à boire de l'eau le dimanche. Si l'on est une pratique et si l'on insiste pour en avoir, alors on vous fait monter au premier, on vous cache dans un salon privé ; car si la police savait qu'on a vendu une bouteille de vin le dimanche dans cet établissement, elle le ferait fermer.

Mais, comme avec les dévots, le vers de Molière est toujours d'à-propos :

> Il est avec le ciel des accommodements,

il est aussi des accommodements avec l'intolérance américaine. Ainsi, dans l'hôtel où vous logez, on ne vous donnera pas du vin le dimanche. Mais si, le samedi, vous avez le soin de demander une bouteille, de l'entamer, alors elle est déjà votre propriété, et l'on sera forcé de vous la servir le dimanche.

Ensuite les pharmaciens sont aussi une immense ressource aux ennemis de l'eau. Si ceux de Londres donnent à manger, ceux d'Amérique donnent à boire. Ils vous vendront une bouteille de vin, même ce jour-là, mais à condition que vous leur disiez : « C'est pour faire du vin de quinquina. »

Dans le Maine, l'intolérance atteint les limites du

burlesque. Ainsi tout homme vu buvant du vin, dans un restaurant et n'importe quel jour, est condamné à la prison ; voici la raison de cette mesure arbitraire contre les buveurs du suc de la vigne : on ne récolte que des pommes dans cet État ; par conséquent, le cidre y est abondant et forme le principal commerce. On interdit le vin pour pousser à la consommation du cidre...

C'est vrai qu'aucune loi n'est arbitraire aux États-Unis, puisque toutes les lois sont votées par ceux qui les subissent; l'étranger seul a le droit de se plaindre.

Une des plus belles choses, une des plus grandes choses de l'Amérique, c'est l'organisation de la presse. Ce sujet m'a intéressée vivement, aussi l'ai-je étudié avec soin. Je consacre aux journaux et journalistes américains un chapitre spécial.

CHAPITRE III

JOURNAUX ET JOURNALISTES AMÉRICAINS

Les principaux journaux du monde sont, sans contredit, ceux de New-York.

Ils sont montés sur une échelle colossale, et leur influence est immense. On peut dire qu'ils dirigent le pays.

Les journaux du matin sont les seuls, toutefois, qui exercent une réelle influence politique.

Il y en a quatre qui se vendent à quatre sous le numéro.

Ce sont le *Herald*, le *Times*, le *World* et la *Tribune;* un qui se vend à deux sous, le *Sun*. Enfin, un autre qui ne se vend pas, mais qui est servi aux abonnés, le journal *of Commerce*.

Tous les autres n'ont pas d'abonnés dans la ville et pas de porteurs. Leurs numéros sont vendus en bloc, à des hommes qui les font détailler sur la voie publique.

La ville de New-York, comme je l'ai déjà dit, a toujours été et est encore une ville exclusivement démocratique, elle l'a prouvé aux dernières élections en donnant une immense majorité à M. Seymour, le rival du républicain Grant.

Le *World* cependant est le seul organe démocratique de la ville.

La *Tribune* représente le parti radical ou juste milieu, parti généralement fort injuste dans tous les pays.

Le *Herald*, dirigé par un homme éminemment intelligent, qui possède une adresse merveilleuse et une grande finesse d'intuition, fait un genre de politique qu'on peut nommer une politique de diagnostic....

M. Gordon James Bennett excelle dans l'art de pressentir les idées et les positions nouvelles, comme aussi les changements, et il arrive toujours si bien à

temps pour devancer l'opinion, que l'on peut s'imaginer qu'il l'a dirigée !

Il est un mot vulgaire, mais qui rend bien toute ma pensée... M. Gordon Bennett a le *flair*.

Il est d'origine écossaise, il est arrivé fort jeune à New-York. Ne possédant pour toute fortune que son adresse et son intelligence, il a su si bien tirer parti de l'une et de l'autre, qu'aujourd'hui il possède une fortune colossale, qui se chiffre par une vingtaine de millions de dollars.

M. James Gordon Bennett est un superbe vieillard de soixante-dix ans, ayant le grand air et la parfaite courtoisie du seigneur écossais.

Madame Benett est une excellente femme, d'une très-grande bonté, elle est fort avenante à tous, et surtout aux artistes, qu'elle se plaît à protéger ; elle a le salon le plus agréable de New-York, et elle en fait les honneurs avec la meilleure grâce du monde. L'immense position de son mari lui fait bien quelques envieuses, et plus d'une femme dévorée d'un jaloux dépit la déchire à belles dents.

Le *Sun*, journal républicain, d'une nuance pourtant moins prononcée que la *Tribune*, est dirigé par

M. Charles Dana, ex-secrétaire général au ministère de la guerre sous la présidence de Lincoln.

Né dans l'État de Massachusetts, M. Dana est un vrai Yankee, il aime son pays avec une fervente adoration, et il le sert avec zèle; c'est un homme d'un profond savoir, d'une grande érudition. Il parle l'allemand, le français et l'italien fort purement, et toutes les littératures de ces contrées lui sont familières.

Autant en politique que dans sa vie privée, ce qui distingue M. Charles Dana, c'est un caractère d'une parfaite honnêteté ; aussi jouit-il de l'estime de tous ; même ses ennemis politiques rendent hommage à son honorabilité et à son intégrité !

Ces qualités sont si rares en Amérique, qu'il est de toute justice de les signaler lorsqu'on les rencontre.

On croit généralement, en Europe, que la presse américaine est dirigée par des étrangers, des Anglais, des Hollandais ou des Allemands. C'est une erreur.

Tous les grands journaux de New-York, sauf, bien entendu, les deux journaux français *le Messager franco-américain* et *le Courrier des États-Unis*, ainsi

que les feuilles écrites en allemand, sont rédigés par des Yankees.

M. James Gordon Bennett est Écossais, il est vrai, mais il habite les États-Unis depuis cinquante ans.

Le docteur Pulnam, le principal collaborateur du *Herald*, n'est pas né en Amérique, mais il y est venu dès sa plus tendre enfance.

M. Hudson, qui longtemps a contribué au succès de ce journal et y a collaboré pendant trente ans, est aussi arrivé fort jeune aux États-Unis.

La *Tribune* est dirigée exclusivement par M. Horace Greeley et par M. Young.

M. Greeley est né dans l'État de Vermont; il est pur Yankee par conséquent.

Cet écrivain est une des personnalités les plus remarquables du Nouveau-Monde, il a un type, un caractère fortement accentué.

Il tient de M. de Girardin et de M. Veuillot tout à la fois.

De M. de Girardin il possède l'esprit juste et pratique, il sait prévoir les résultats, indiquer les points défectueux de toute chose avec une rare perspicacité. Il a une grande spontanéité et une grande justesse de

vue, et il aime entourer ses idées dans des phrases excentriques, incisives et ronflantes; il aime les titres à grands effets; son influence politique est presque égale en Amérique à celle qu'exerce M. de Girardin en France ou plutôt en Europe.

Il tient de M. Louis Veuillot, non certes par les idées bigotes, mais par l'âpreté violente de sa polémique.

M. Horace Greeley est petit de taille, il est chauve, sa figure est fortement colorée, il ne porte aucune barbe, ses yeux sont petits et pétillants de malice; il a la riposte vive et la saillie spirituelle.

Il affecte une toilette des plus négligées. Des pantalons trop courts laissent voir des souliers lacés et une chaussette qui retombe sur eux; les manches de ses paletots rappellent celles de ces collégiens qui ont grandi : elles remontent aux coudes.

On le rencontre souvent dans les rues, sans chapeau, sans cravate, gesticulant et tenant tout haut un petit discours; les gamins se mettent à le suivre, leurs éclats de rire rappellent l'écrivain à sa position réelle, et alors il s'aperçoit de son désordre de mise, il affecte d'en être confus.

Est-il original de nature, ou pose-t-il pour l'originalité? *That is the question.*

M. Greeley professe une antipathie très-grande contre la France et contre tout ce qui est français. Lorsqu'on parle de Paris devant lui, ses yeux brillent d'un feu sombre, on y aperçoit des éclairs haineux. Pourquoi déteste-t-il tant la France?...

Je pourrais bien le dire, et l'on verrait que souvent une chose futile produit un résultat sérieux, mais je ne le dirai pas.

On ne connaîtra pas la petite mésaventure arrivée dans Paris à ce bon M. Greeley; mésaventure qui a fait naître en son âme cette haine profonde pour la France.

M. Young lui aussi est Yankee; il est né dans la Pennsylvanie.

Le *World* est dirigé par M. Marble, de New-York, et par M. Henry Hurlbert, de New-York aussi.

Ce dernier est un des plus brillants journalistes des États-Unis. On peut dire de lui qu'il ne met pas de l'anglais en anglais, mais bien plutôt du français en anglais.

La langue anglaise est très-riche, très-belle,

mais elle manque un peu de souplesse et encore plus de finesse; c'est la langue *business* par excellence. Elle est pratique, va droit au but; elle est brève, concise. Avoir de l'intelligence, du savoir, en anglais c'est facile, mais avoir de l'esprit, franchement c'est impossible. Aucune langue au monde ne prête moins aux jeux de l'esprit, aux détours ingénieux, aux métaphores poétiques que l'anglais... Cette langue a nécessairement eu une grande influence sur le caractère des peuples qui la parlent. Aussi rien n'est plus commun que de trouver un Anglais intelligent, mais, ce qui est tout à fait rare, c'est de rencontrer un Anglais spirituel. Eh bien ! M. Hurlbert est intelligent et spirituel tout à la fois, il a même l'esprit parisien ; il parle le français comme un boulevardier et il a le don de rendre l'anglais moins lourd, moins brutal. Je le répète, il met en anglais un français spirituel. Aussi ses articles y sont-ils très-appréciés; c'est généralement lui que l'on envoie en Europe pour les correspondances. Celles qu'il a envoyées, il y a quelques années, de Paris, étaient tout à fait humoristiques, et ce genre si nouveau en Amérique y obtint un grand succès.

L'originalité est encore une des choses inconnues dans le Nouveau-Monde ; les prétendues excentricités américaines racontées à Paris sont aussi véridiques que les duels à l'américaine. Il n'y a pas de peuple au monde détestant plus le duel et en usant aussi peu que le peuple yankee.

M. Henry Hurlbert est le seul original peut-être de toute l'Amérique. Oh ! mais, par exemple, il est original à l'impossible.

Il professe une sympathie fort grande pour Napoléon III. Il écrit fréquemment de longs articles dans le *World* pour démontrer comme quoi la France et les Français sont fort heureux de posséder l'empire troisième. Il a même essayé de démontrer les bons résultats du coup d'État... et parfois, avec une apparence de sérieux parfait, il s'écrie : « Oh ! si l'Amérique avait un Napoléon III, comme nous serions heureux !! »

Je vous l'ai dit, cet écrivain yankee est on ne peut plus fantaisiste !

Il possède une érudition incroyable. Il parle et écrit sept langues et, chose bien rare dans son pays,

même parmi les écrivains, il connaît à fond les classiques grecs et latins.

Je ne puis résister au désir de raconter une petite mésaventure qui lui est arrivée il y a deux ans et qui a eu un succès fou. M. Hurlbert est un homme d'esprit; donc, il me pardonnera cette petite indiscrétion. Un jour il est invité à un grand et joyeux dîner. Le champagne y est servi à profusion; tous nos grands crus sont sur la table et ruissellent dans le cristal des verres. M. Hurlbert est sobre; mais plus on est sobre plus on court risque d'être un peu ému par le mélange des vins. A minuit, on était encore à table. « Oh! s'écrie tout à coup le journaliste, et moi qui allais oublier le *World!* J'ai un article à donner à une heure (les journaux se font de huit du soir à deux heures du matin et paraissent à six). » Il se fait apporter des plumes et de l'encre et en toute hâte et sur la table même, au milieu des conversations les plus drôles et les plus animées, il se met à écrire son article. Son directeur lui avait demandé de traiter la question romaine. A côté de lui on parlait de la question franco-prussienne.

M. Hurlbert écrit des lignes éblouissantes de verve

et d'humour, mais, la fumée des vins aidant, il embrouille Bismark et Antonelli, fait du Prussien le camérier du pape et d'Antonelli le ministre du roi Guillaume... Il place le Rhin en Italie, le Pô entre la Prusse et la Russie. Près de lui un Yankee parlait de Paris et de Mabile. M. Hurlbert fait entrer le pape à Mabile ; enfin il fait un imbroglio du pape, du roi Guillaume, de Napoléon III, des actions mexicaines, des gaz, de la Closerie des lilas, où il fait danser les plus hauts personnages, des Tuileries, où il fait entrer toutes sortes de gens et, tout heureux d'avoir terminé sa tâche, il l'envoie à l'imprimerie. Ces épreuves lui arrivent, il trouve le tout parfait. Le lendemain les lecteurs du *World* sont stupéfaits ; ils lisent, relisent, se demandent s'ils sont devenus idiots ou si Hurlbert est devenu fou.

M. Raymond, propriétaire du *Times*, est aussi de New-York. Ce journaliste est habile, c'est un speaker éloquent, mais ce qui le rend surtout célèbre ce sont ses fréquents changements d'opinion. Aujourd'hui républicain, demain démocrate, après-demain radical, suivant les circonstances. Lorsque ses lecteurs, lorsque le public paraît par trop étonné de ses brus-

ques revirements, M. Raymond va dans une *convention.*

« Gentlemen, my dear gentlemen, s'écrie-t-il, oui, j'en conviens, l'an passé je vous disais : Le parti républicain seul peut faire le bonheur de notre pays. Aujourd'hui je vous dis : Jetez-vous dans les bras des démocrates, eux seuls peuvent sauver notre patrie. Oui, j'ai changé d'opinion, mais devez-vous m'en faire un reproche ? Varier pour passer de l'ombre à la lumière est-ce un crime ? »

Les auditeurs rient, quelques-uns le sifflent. Lui, calme, souriant, en acteur consommé, étudie sa pose, cherche un mot à effet et la situation est sauvée ; son revirement est accepté.

Je l'ai entendu à une *convention* tenue avant l'élection présidentielle. Il expliquait naturellement pourquoi il avait changé de drapeau. Son discours a duré deux heures et demie, malgré les interruptions, les cris : « Assez ! assez ! le second orateur ! » Il laissait passer l'orage, puis toujours souriant, il reprenait son discours. Comme le tapage augmentait, il a élevé la voix, et a dit : « My dear gentlemen, je me suis juré de vous parler pendant deux heures et

demie, j'ai encore une heure. Il est inutile que vous criiez : Assez ! car je ne m'arrêterai pas...» Comprenant admirablement cet argument de persuasion, l'auditoire a montré dès lors une patience parfaite.

A cette même réunion, les orateurs démocrates et les orateurs républicains combattaient le candidat rival par ces mots-ci :

— Seymour !!! comment ! vous voulez nommer Seymour? s'écriaient les républicains ; mais fous, insensés que vous êtes, ne voyez-vous pas que Seymour a en lui l'étoffe d'un Napoléon III! Mais nous retrouvons en lui toutes les aspirations du César moderne!

— Allons donc ! ripostaient les démocrates, ce que que vous dites là n'a pas le sens commun, ou plutôt vous cherchez, pour masquer vos batteries, à doter notre candidat des aspirations du vôtre. Car l'homme capable d'un coup d'État, n'est-ce pas Grant!... Grant! voilà celui qui sera le Napoléon III de notre infortuné pays ! »

Et pendant deux heures les orateurs ont essayé de prouver, les uns la ressemblance de Grant avec Na-

poléon et les autres celle de Seymour avec ce souverain.

Des orateurs humoristiques cherchaient même à démontrer la ressemblance physique.

C'était on ne peut plus divertissant à entendre.

Le *of Commerce* est aussi fait par deux purs Yankees, M. Prime, de New-York et M. Stone, du Massachusetts.

Dans les journaux du soir, non-seulement l'élément étranger ne domine pas, mais il n'y existe même pas. L'*Evening Post* a pour principal directeur le doyen des poëtes et des journalistes des Etats-Unis, M. Bryant, né dans le Massachusetts.

M. Bigelau, qui a été longtemps son associé, est né à New-York.

En Amérique, les journalistes peuvent prétendre aux postes les plus éminents, surtout à ceux de la diplomatie. Ainsi M. Bigelau a quitté l'*Evening Post* pour venir représenter à Paris son pays comme ministre.

M. Webb, dont le journal le *Courrier and Enquiner* s'est fondu avec le *World*, a occupé pendant plusieurs années le poste de ministre d'Amérique au

Brésil. M. Julluau, journaliste démocrate, a été ministre en Chine ; M. Pike, journaliste républicain, a été ministre à la Haye ; M. Jay, de *la Tribune*, a rempli pendant longtemps ces mêmes fonctions en Italie.

Enfin, M. James Gordon Bennett a été nommé par Lincoln ministre à Paris, mais il a refusé ce poste.

M. Brook, de l'*Express*, et plusieurs autres journalistes sont membres du Congrès.

Pour être journaliste en Amérique, il faut avoir fait des études sérieuses, connaître à fond la politique comme aussi l'histoire moderne de toutes les contrées de l'Europe ; tous sont forcés de savoir le français et l'allemand, beaucoup parlent l'espagnol et l'italien. MM. Charles Dana, Raymond, Hurlbert et Horace Greeley sortent des Universités excellentes de Cambridge ou de celle de Rochester ; presque tous ont visité l'Europe et en ont étudié les lois et les usages.

En Amérique, on ne comprend que l'article de fond, apprenant quelque chose aux lecteurs qui les intéresse.

Le Yankee est pratique. *Time is money*. Il ne consent à lire que si cette lecture peut lui être utile. Dans ce Nouveau-Monde, le métier de *racontars* n'aurait aucun succès.

La polémique entre journalistes est parfois d'une violence extrême. Le public la tolère à condition qu'elle soit courte, mais si elle se prolonge, il dit : Je ne veux pas perdre mon temps à lire les injures qui se disent, cela ne me rapporterait pas un *cents*. Et il achète un autre journal.

Les politiciens, les candidats aux places de président ou de gouverneur, tous ceux enfin qui postulent ou occupent une position politique, sont souvent maltraités par les journaux, qui ont cependant soin de ne pas toucher à leur vie privée, à moins qu'il n'y ait scandale public.

Ainsi un haut fonctionnaire, un magistrat, commet-il un acte immoral, mène-t-il une vie légère, se lance-t-il dans la débauche, tous les journaux mettent sa conduite au grand jour et lui lancent les épithètes les plus blessantes. Le public applaudit, car il sait que le fonctionnaire ne pourra pas braver ce

déchaînement de l'opinion et qu'il sera forcé de donner sa démission...

Celui qui est au sommet de l'échelle sociale, celui qui vit de l'argent du budget, celui qui occupe une position qu'il tient de la confiance du peuple ou de celle du gouvernement, tous les hommes dans cette position doivent donner l'exemple de la probité comme aussi des vertus domestiques !

Lorsqu'un juge, un policeman, un employé commet une injustice, un abus de pouvoir, un acte déshonnête, la presse entière se soulève et lance contre cet homme les injures les plus cruelles et les moins délicates.

Ah ! que ces hommes-là doivent à de certains moments regretter cette irresponsabilité, cette inviolabilité dont jouissent en France tous ceux qui vivent du budget !

Les sentiments religieux sont fortement développés dans cette grande république ; l'esprit de tolérance est très-grand, jamais aucun journal n'insultera la religion qui n'est pas la sienne ; mais si un prêtre même de sa religion se conduit mal, au nom et dans l'intérêt même de son église, il le

flétrit. Il faut, dit-il, faire chasser de l'Église la brebis galeuse dans l'intérêt des autres !

Mais tout homme qui ne vit pas de politique, entend et prétend que les journaux ne s'occupent pas de lui ; si un écrivain s'avise de publier quelque chose de désagréable sur lui, ce gentleman attaqué se garde bien d'envoyer ses témoins à l'écrivain. Si l'injure est grave, il l'attend au coin d'une rue, et il lui tire un coup de révolver à bout portant; cela fait, il va se présenter devant le juge, lui explique ses griefs contre sa victime, et donne caution.

Lorsqu'il se présente pour être jugé, il raconte encore les motifs qu'il a eus pour tuer cet homme... Et comme tous les magistrats se font le raisonnement suivant : « Demain c'est peut-être moi qui serais insulté; et dans ce cas j'agirais de la même façon, » le coupable est acquitté à l'unanimité.

Si l'injure est moins grave, la victime s'arme d'un bâton et va rouer de coups de canne l'écrivain agressif.

Un certain journaliste avait tenté jadis d'introduire en Amérique le genre de la petite presse à scandale touchant à tout, mais surtout à la vie privée, cô-

toyant souvent la calomnie, étant toujours en plein dans la diffamation.

Eh bien, l'on assure que si ce journaliste est aujourd'hui comme ployé en deux, ce n'est que le résultat des innombrables coups de canne qu'il a reçus.

Quant à attaquer une femme, quelle qu'elle soit, jamais journaliste américain ne s'aviserait d'y songer et, s'il osait parler d'une femme en termes irrespectueux, il serait sûr de mourir sous le bâton.

Si la censure gouvernementale est chose inconnue dans cet heureux Nouveau-Monde, tout comme la répression, en revanche il y a une sorte de censure qui a les meilleurs résultats, c'est celle de l'opinion publique.

Tout homme est libre de fonder un journal ; il peut à son aise y développer toutes les théories ; y émettre toutes les opinions, exprimer toutes les idées qui lui passent par la tête. De ce chaos sort la lumière, il y a mille idées saugrenues, absurdes, mais au milieu d'elles il y en a une bonne, pratique ; quelqu'un s'en empare et lui donne un corps, un but. Les journalistes peuvent injurier, diffamer ; aucune

loi pour les en empêcher, mais l'opinion publique leur impose un blâme sévère, et aussi la censure qui leur est la plus désobligeante, et voici comment.

Les journaux n'ont pas d'abonnés, chacun les achète sur la voie publique et choisit celui qui lui convient. Eh bien, ce peuple éminemment sage et pratique, s'il voit qu'un journal entre dans une mauvaise voie, s'il fait du scandale, de la calomnie, de la diffamation, du chantage, si enfin ses articles ne contiennent rien de bon et d'utile, ce peuple, comme obéissant à un même mot d'ordre, n'achète plus ce journal, tous le regardant avec mépris, disent : « Very bad news-paper indeed! (très-mauvais journal en vérité). »

C'est fini, le journal a vécu; sans acheteurs la ruine arrive.

Par contre, celui qui est convenable, utile, bien avisé jouit bien vite de la vogue ; mais qu'il change de direction, et qu'un article malhonnête y soit inséré, il est coulé. Voilà la vraie censure !

Voilà la seule censure efficace. Qu'on le dise au gouvernement, mais que surtout on le fasse comprendre au peuple français, car ce peuple français si héroïque, si intelligent, ne peut, ne sait pas se rési-

gner à se conduire par lui-même ; il lui faut un mentor !

Tous les journaux de New-York sont montés sur une échelle colossale.

Chaque journal a son imprimerie privée qui appartient au propriétaire de cette feuille, imprimerie qui se trouve dans la même maison que les bureaux de rédaction. De cette façon, aucun temps perdu ; l'écrivain surveille l'impression, corrige ses épreuves à mesure qu'on les tire. J'ai vu fonctionner les presses du *Sun*, elles tiraient soixante mille exemplaires dans moins de deux heures. La feuille s'imprime en même temps des deux côtés.

Le *Herald* possède un somptueux palais au coin de *Printing place* et de Broadway.

Du reste, et c'est très-commode, tous les bureaux des journaux de New-York sont sur Printing place.

On reconnaît en cela l'esprit pratique du Yankee : *Time is money:* Les courtiers d'annonces, les personnes qui ont affaire dans plusieurs journaux, n'ont pas à perdre leur temps à courir aux quatre coins de la ville. Les journalistes eux-mêmes peuvent se voir facilement ; cela entretient un peu de camaraderie,

Ce palais du *Herald* est somptueux, tout en marbre blanc, de construction élégante et de dimensions colossales. Il n'a pas coûté moins de deux millions de dollars et il est entièrement occupé par la manipulation du *Herald*. Au rez-de-chaussée, sur la façade, se trouvent les bureaux de vente et d'abonnement pour la province ; il n'a pas de porteurs pour la ville, chacun l'achète sur la voie publique.

La caisse occupe le côté droit ; dans le sous-sol est installée l'imprimerie. Il paraît que même en Angleterre, il n'y a pas une imprimerie aussi belle, aussi parfaite comme perfection des machines. Cent mille numéros du *Herald* y sont tirés à l'heure.

Au premier et au second, il y a d'immenses appartements servant de bureaux de rédaction et d'administration. L'éditeur, M. James Gordon Bennet, a déployé un luxe inouï dans ses bureaux personnels.

Il faut bien se garder en Amérique d'appeler le directeur d'un journal « rédacteur en chef, » il faut lui donner le titre d'éditeur, car les rédacteurs sont les minimes écrivailleurs. Celui qui occupe la position analogue à nos rédacteurs en chef en France,

étant propriétaire en tout ou en partie, prend le titre d'éditeur.

On m'avait donné des lettres de recommandation pour deux ou trois éditeurs et elles portaient M. un tel, rédacteur en chef. Cela a fait faire une forte grimace à leurs destinataires. « Moi, rédacteur ! oh ! je suis éditeur, » me disaient-ils d'un air de dépit.

Comme circulation, les journaux américains distancent de beaucoup les nôtres. Voici quelques chiffres officiels pris par moi sur les rapports des registres où sont inscrites les taxes des journaux, car quelques personnes se figurent que dans cette grande république les journaux sont exempts de taxes. Quelle erreur ! La taxe ne s'appelle pas timbre, voilà tout ; mais elle n'en est pas moins fort lourde et fixée d'après le tirage. Ainsi le propriétaire d'une feuille se trouve dans cette impasse. S'il avoue le chiffre réel de numéros tirés, il paye une forte taxe ; s'il le dissimule et accuse un chiffre moindre, ses rivaux s'empressent de publier : « Tel journal ne vaut rien, il ne tire qu'à tant d'exemplaires ! »

Le *Herald* fait, bon an mal an, un bénéfice net de

deux cent mille dollars ; soit un million de francs, et pourtant jugez si ses dépenses sont énormes.

Sans compter qu'il est logé dans huit millions, il occupe cent vingt-cinq rédacteurs ou correspondants tant en Amérique qu'en Europe. Beaucoup de ces écrivains gagnent jusqu'à cent mille francs par an et il n'en est pas un seul qui ne reçoive au moins vingt-cinq mille francs par an.

Dans ce nouveau monde, l'écrivain peut arriver à une grande fortune ; il peut tenir son rang et on ne voit pas ce spectacle affligeant d'un homme instruit, intelligent, savant même, rendant de réels services à son pays et gagnant moins qu'un garçon épicier. Dans ce pays où l'on dit : « M. un tel vaut tant de dollars, » l'écrivain n'est pas exposé à se trouver dans une situation fâcheuse. Largement rétribué, il soigne son travail et la misère ne l'expose pas à commettre de petites indélicatesses.

On peut dire en Amérique que les hommes appartenant à la presse et à la littérature tiennent le haut du pavé ; ils jouissent de plus de considération, de plus d'influence même, que les sénateurs et tous les membres du congrès.

Le *World* a aussi une très-grande circulation, car il est taxé sur un bénéfice de cent mille dollars par an. La *Tribune* sur ses éditions de la campagne et sur ses éditions hebdomadaires, fait un bénifice net de cent cinquante mille dollars.

Le *Sun*, fondé et établi par M. Charles Dana, depuis peu de temps, prend une position considérable, qui va en augmentant chaque jour, mais il n'a pas fallu moins de trois millions de dollars, quinze millions de francs, pour établir ce journal. Ce chiffre prouve que nos plus grands journaux français ne sauraient lutter avec les feuilles yankees.

Une chose digne d'attention et qui est bien faite pour donner une idée exacte de l'avenir de l'Amérique et de son accroissement à pas de géant, c'est l'importance de la presse de toutes les provinces. Chaque ville a plusieurs journaux, montés, eux aussi, sur une large échelle, et tous ces journaux ont une grande influence. (Il y a près de deux mille journaux en Amérique.) Dans ce continent, la centralisation est chose inconnue... Tous ces journaux, malgré les taxes, enrichissent leurs propriétaires et actionnaires, et ils payent fort bien leurs écrivains.

Tout le monde lit, en Amérique : le fermier qui conduit la charrue tient son journal à la main.

Le pâtre, tout en gardant son troupeau, lit son journal.

Le mendiant, dès le premier sou qu'on lui donne, achète un journal ; le pain arrive après.

L'enfant de sept ou huit ans lit, lui aussi, et de bonne heure il est au courant des choses de son pays...

Un peuple pareil, certes, est appelé à jouer un grand rôle dans le monde ! Parmi les journaux les plus importants de la province, on peut citer deux feuilles de Saint-Louis : *le Démocrate*, républicain d'opinion, et *le Républicain*, démocrate par contre ; l'*Advertiser* et le *North America* de Boston ; le *Chicago Times* et *le Républicain* de Chicago, *le Commercial* de Cincinnati. San Francisco, New-York du Pacifique, a des journaux importants, les uns écrits en anglais, les autres en espagnol ou en français.

Je le répète, tous les journaux de la province peuvent rivaliser, comme influence politique et comme valeur financière, avec ceux de New-York. Chose cu-

rieuse à constater, la seule presse de la ville capitale de Washington est nulle, comme influence politique et comme valeur financière... Les personnes résidant à Washington lisent les nouvelles du congrès dans les journaux de New-York.

Le seul *Intelligence* a une petite influence; il est considéré comme l'organe semi-officiel du président. Lorsqu'il désire faire indiquer sa politique sans la proclamer, il a recours à cette feuille qui, pour cette raison, se résigne à n'être rien autre chose qu'un pâle reflet du pouvoir du jour, imitant en cela la presse officielle de tous les pays !

Entre la presse du Sud et celle du Nord, il y a une différence très-marquée.

Celle du Nord s'attaque et s'attache, non pas à un homme, mais à un parti.

Celle du Sud, au contraire, combat plutôt l'homme que le principe, et s'attache plutôt à une personnalité qu'à un principe.

Elle a toujours été moins puissante que la première ; et, depuis la guerre, son importance n'a fait qu'aller en décroissant.

Autrefois cependant, l'*Engeiner* de la Virginie

et le *Mercure* de Charleston étaient deux fortes puissances politiques.

Cette étude serait incomplète si je ne parlais pas... des *personnals*. Invention tout américaine.

L'idée des *personnals* revient au *Herald;* le premier de tous, ce journal a implanté en Amérique cette mode anglaise.

A la première colonne de ce journal, on voit s'étaler, sous ce titre particulier, la correspondance la plus humoristique. Les gens naïfs s'imaginent qu'il s'agit d'affaire privée, de correspondances amoureuses, lorsqu'ils lisent des *personnals* dans le genre de ceux-ci :

« My dearling one (ma bien-aimée), je tremble encore! imprudents que nous sommes, le jaloux a été bien près de nous surprendre. C'est égal, si vous m'aimez comme je vous aime, nous n'en continuerons pas moins à nous adorer à nous voir... Soyez à Green street, où vous savez, demain.

« W. L. J. boxe, 1212. »

« Un jeune homme, bien de sa personne, vif et adroit d'esprit, désire faire un voyage d'agrément en

Europe; il voudrait une compagne gaie, aimable et ayant les mêmes idées que lui. Écrire avec le mot de passe.

« L. V. S. boxe, 482. »

« Hier, j'étais dans l'omnibus 422, Broadway, à deux heures. Il est monté, au coin de la vingt-quatrième rue, une aimable jeune fille; elle s'est assise près de moi; mon pied a effleuré le sien; elle a rougi. Voudrait-elle entrer en relation avec moi, dans un but sérieux et honnête? Un mot, office du *Herald*, adresse J. A. Dx. »

« Celle qu'on nommait Marie B., qui avait un ami appelé Adrien C., où est-elle? Adrien songe à elle, qu'elle lui écrive un mot.

« A. C. Boxe. 4845 »

« Je t'adore. Rien ne saurait nous séparer. Viens à deux heures north 41 st. Préviens qui tu sais. »

« Hier, Broom street, 125, deux ladies essayaient des souliers; trois gentlemen les regardaient à travers la vitre et admiraient. Ces aimables ladies voudraient-elles entrer en relation avec ces trois gentlemen? Écrire *Office Herald*, W. M. B. »

Tous ces *personnals* ont été copiés par moi dans le *Herald* du 12 mars 1868.

A lire ce mercure galant, on se figure aisément qu'il s'agit de correspondances amoureuses, qu'elles sont envoyées par des chercheurs de bonne fortune facile.

Quelle erreur pourtant!

Ces prétendues annonces galantes cachent un mot d'ordre, un langage convenu entre les nombreux voleurs des États-Unis. Ils se sont inventé une correspondance chiffrée. Chaque mot a une signification bien autre que celle que croit y découvrir le lecteur crédule. Les rendez-vous, les appels qu'ils se font sont loin d'être des rendez-vous d'amour; c'est Mercure et non Cupidon qu'ils évoquent et les *personnals* du *Herald* ne sont que leur télégraphe privé.

La police s'est aperçue de la chose, mais au lieu de défendre l'insertion de ces annonces, comme l'aurait fait sans doute certaine police que nous connaissons, elle s'est mise à étudier ce dictionnaire; elle a fini par trouver la clef de ces chiffres et elle se sert de ces *personnals* pour pincer plus d'un filou, battu par ses propres armes.

Mais, si les voleurs usent des *personnals* pour se concerter, s'appeler, quelques personnes aussi en font un mercure galant, surtout les Français qui arrivent à New-York s'amusent à user de ce moyen pour adresser des déclarations ; ils sont tout étonnés de ne recevoir aucune réponse.

Après avoir adressé les éloges qu'ils méritent aux journaux du Nouveau-Monde, il me sera bien permis de leur faire un reproche très-mérité aussi.

Les annonces généralement s'étalent aux premières pages, la littérature y est, on le voit, un accessoire; il faut la chercher au milieu de ce fatras d'annonces burlesques ; elle s'y noie, s'y perd et elle a un petit air humilié de son triste sort.

New-York possède deux excellents journaux français, parfaitement bien écrits l'un et l'autre : *le Messager Franco-Américain*, directeur M. de Mareuil ;

Et *le Courier des Etats-Unis*.

Le premier est républicain d'opinion, le second est napoléonien.

Ces deux journaux pourraient lutter avec les meilleurs de nos journaux politiques de Paris.

CHAPITRE IV

LES 122 SECTES RELIGIEUSES D'AMÉRIQUE

Je vous le dis en vérité, le vieux monde est distancé ; les Américains sont les précurseurs des siècles futurs.

Ils méritent à tous égards le nom d'hommes du vingtième siècle. La chevalerie !... vieille histoire qu'ils ne connaissent même pas de nom.

Les idées reçues et imposées par l'usage?

Vieilles rengaines dont ils se soucient fort peu. Les préjugés?..

Oh ! n'allez pas croire qu'ils les foulent aux pieds ; non, ils les respectent, mais ils ont l'adresse merveilleuse de les retourner à leur profit.

Talleyrand n'était qu'un naïf à côté des hommes du Nouveau-Monde.

Tartuffe! un niais qui avait de bons principes, mais qui ne savait pas en garder le secret et qui bêtement ouvrait le fond de son âme à Elmire.

Les Américains sont forts, très-forts. Ils poussent la pratique aux limites de l'incroyable. Voyez plutôt.

Il n'y a pas de libres penseurs en Amérique... être libre penseur n'est pas pratique; la religion est un manteau si souple, si commode, entre les mains des gens habiles!

Un libre penseur! mais il est constamment sur la sellette; on épie sa vie; on y recherche le scandale avec un soin méticuleux et une ardeur sans pareilles; il compte autant d'ennemis que de dévots. Tandis qu'un dévot, c'est autre chose; on croit de confiance à sa vertu, sans y regarder de trop près.

Les Américains sont religieux, très-religieux; ils sont pratiquants...

Ils aiment la morale; ils en parlent sans cesse; ils sont austères, *bégueules* même.

Il n'y a pas d'athées; tous croient à Dieu. Il est

grand, infini et tout-puissant, disent-ils, et l'on doit l'adorer à chaque heure de la vie.

Mais ils pensent que, si servir Dieu a du charme, servir le diable ne manque pas de volupté.

Seulement, ils savent qu'à trop servir ce noir Satan, on acquiert la réputation de mauvais sujet, et l'on perd la considération des honnêtes gens ; or la considération a son côté utile. Alors, ils ont cherché un moyen de tout arranger pour conserver la bonne renommée sans accepter les privations qu'elle entraîne. Ils se sont dit que, laisser un libre frein à toutes ses passions, pouvoir s'adonner à tous les jolis petits vices, avoir enfin tous les plaisirs de l'immoralité sans devoir en accepter le châtiment, c'est-à-dire la déconsidération, serait le *nec plus ultra* du progrès !

Ils ont cherché, et... ils ont trouvé...

Oui, je le répète, ce bon M. Tartuffe, qu'ils ne connaissent pas même de nom, n'était qu'un bien gros maladroit à côté d'eux.

Voici leur recette pour arriver à ce résultat ; elle est peu honnête, mais elle ne manque pas de finesse.

Ils ont mis tout simplement Dieu, la vertu, la

morale, au service de leurs passions et de leurs vices.

Ils ont créé des sectes religieuses, représentant tous les vices, toutes les débauches, toutes les immoralités que peut inventer et rêver l'imagination humaine. Le tour est joué.

Chacun choisit la secte qui ordonne la pratique des immoralités vers lesquelles il se sent entraîné, et il est fervent dévot.

N'allez pas l'appeler un débauché, un homme démoralisé; il vous répondrait d'un air fier et sévère : « Monsieur, je suis ma religion!... »

Si vous essayez de leur faire comprendre que c'est au contraire leur religion qui sert leurs vices, ils vous appellent intolérant.

Grâce à ce procédé ingénieux de faire des religions qui érigent en commandements tous les instincts déréglés, les désirs fantaisistes, les passions mauvaises, il n'y a pas la moindre immoralité en Amérique, il n'y a que cent vingt-deux sectes religieuses réunissant la pratique de toutes les débauches possibles et impossibles.

Il n'y a pas de gens immoraux, il n'y a que des dévots, des pratiquants zélés.

Il faut voir avec quelle ardeur benoîte chacun suit la religion de son choix!

Il faut voir comme ces maîtres tartuffes se scandalisent de la démoralisation de l'Europe! Quelles tirades indignées s'écrivent tous les jours contre la légèreté des mœurs françaises! Car la France surtout est l'objet de leur censure.

Sanctifier la débauche, voilà certes une idée qui ne serait jamais venue au peuple français; il est un peu léger de mœurs, c'est vrai, mais, rendons-lui cette justice, il a la franchise de ses défauts, voire même de ses vices.

Entre lui et le Yankee, il y a cette grande différence.

Le Français se plaît à faire croire qu'il est plus mauvais qu'il ne l'est réellement. Celui-là même qui est religieux posera volontiers en libre penseur; celui qui est vertueux ne sera nullement fâché qu'on le croie immoral. Il est vertueux sans s'en vanter, ou même en le dissimulant.

Le Yankee, au contraire, tout en parlant sans cesse

de vertu et de morale, n'est ni vertueux, ni moral; il est prude, austère, pour dissimuler son immoralité; c'est don Juan jurant qu'il séduit les belles, non pas pour sa propre satisfaction, mais seulement pour obéir à un précepte de sa religion.

Je me méfie des gens ayant toujours à la bouche les mots honneur, vertu, morale; il est si naturel d'être honnête, vertueux que ce n'est pas la peine d'en parler.

L'exagération dans l'observation des pratiques religieuses me choque malgré moi; il me semble toujours qu'elle n'a d'autre but que de cacher d'autres pratiques fort peu saintes.

Eh bien, c'est ce sentiment de méfiance qui m'a fait découvrir la vraie vérité sur l'austérité du peuple américain.

Je n'entendais jamais parler que de morale, de devoirs, de vertu; je ne voyais que des gens confits en Dieu, se montrant choqués de la moindre parole dictée par un esprit libre penseur.

Dans les journaux, je ne lisais que de longues tirades sur la débauche, l'irréligion du peuple français. Je voyais tous les jours Paris comparé à

Gomorrhe ou Sodome. Dans toutes les mains, le dimanche venu, je ne voyais que Bibles; mon oreille était bercée par la lecture de ce livre.

J'ai fini par me dire : Ce n'est pas naturel... trop d'affectation... cela doit cacher quelque chose... J'ai cherché... Ce n'est pas facile d'arriver à s'édifier sur ces sectes, car le Yankee a un certain chauvinisme; il tient surtout à vous faire croire que le Nouveau-Monde n'est qu'une vaste communauté religieuse, fort préoccupée de son salut...

Lorsque j'étais sur la piste d'une secte très-scandaleuse, on essayait de me donner le change... lorsque je demandais des renseignements, on me les donnait incomplets, où l'on me parlait d'autre chose.

Mais ce que femme veut... si Dieu ne le veut pas, le diable du moins y aide. Je suis arrivée à savoir la vérité vraie sur beaucoup d'entre elles. Il en est quelques-unes dont il est complétement impossible de parler; quoique la langue française se prête merveilleusement bien à la périphrase, au sous-entendu... je ne me sens pas la force d'essayer de les expliquer.

La secte d'Onéida fait partie de celles-là; ceci vous

prouvera combien les Yankees sont peu désireux de faire connaître leurs sectes et combien ils sont peu francs... La secte d'Onéida possède un vaste établissement dans l'État même de New-York ; c'est une construction bâtie sur le modèle du palais de Versailles.

Grandes eaux, parcs, rien n'y manque. Ce palais, ou plutôt ce couvent est la maison mère; il est habité par quinze cents femmes ou hommes affiliés à cette secte. Tout le monde peut aller le visiter; les étrangers y sont bien reçus; ils peuvent même y loger quelques jours si bon leur semble. Beaucoup de Yankees poussés par la curiosité se rendent à Onéida. Les membres de cette religion ne font ni un mystère de leur religion, ni un mystère de leurs pratiques, car ils s'empressent de les expliquer aux étrangers ; de plus, ils ont écrit des brochures détaillant avec une crudité biblique les pratiques de leur religion ; ils envoient ces brochures à domicile ; elles se trouvent chez les libraires. Eh bien, si, arrivant à New-York, vous demandez dans un salon : Qu'est-ce que c'est que la secte d'Onéida ?... tout le monde vous répondra : « Onéida ? What it is that ? I do not know : Qu'est ce que c'est ? je ne connais pas. »

Il y a quelques jours, je causais de l'Amérique dans un salon; un Yankee fixé à Paris me dit avec une pointe de chauvinisme : « Vous avez dû trouver, madame, une grande moralité dans notre pays?... il ressemble peu à la France!

— Grande moralité ; lui répondis-je, c'est selon.

— Comment! c'est selon?... Mais nous n'avons pas de lorettes, de cocottes, de femmes entretenues. Nos ménages ne donnent pas le scandale que donnent les ménages français ; nos femmes sont vertueuses, austères.

— Oui, c'est vrai, lui dis-je ; vos femmes ne cultivent pas l'amour illégitime, car elles ont le divorce; il n'y a pas de cocottes ; il n'y a pas de jeunes viveurs, par la simple raison que les hommes que les chaînes du mariage effrayent, que les jeunes filles qui ne se sentent pas de disposition pour la mission de mère de famille et d'épouse, entrent les uns et les autres dans la secte de *free love* (amour libre). » Ce Yankee fit une légère grimace en voyant que j'avais vu un peu le fond, la doublure de ces beaux dehors d'austérité, et il me dit avec une nuance de

dépit : Free love compte à peine quatre ou cinq mille adeptes.

— C'est possible, mais pour peu que chacune des cent vingt-deux sectes que vous avez en compte quatre ou cinq mille, cela fait déjà un chiffre raisonnable de gens immoraux.

— Oh! immoraux... ayant d'autres idées religieuses, vous voulez dire, riposta ce Yankee, de plus en plus froissé.

— Mais avouez, monsieur, qu'à Onéida, par exemple, la religion joue un petit rôle et la débauche un fort grand.

— Onéida ! what it is that ? me dit-il.

— Mais une de vos sectes.

— I do not know, me répondit-il, lui aussi. Cinq minutes avant, il m'avait assuré qu'il avait parcouru à pied tout l'État de New-York pour admirer et copier les beaux paysages !

Du reste, un Parisien pourrait-il ne pas connaître de nom au moins le parc de Versailles ? Onéida est le plus beau château, le plus beau parc de l'État.

Rien n'impatiente plus le Yankee comme de voir qu'on ne prend pas au pied de la lettre l'austérité

des mœurs de sa patrie. Celui-là m'a prise en horreur. Chaque fois qu'il m'aperçoit, il presse le pas; je comprends que le spectre d'Onéida le chasse loin de moi. Je sais très-bien qu'en disant toute la vérité sur ces sectes ou du moins en signalant leur immoralité complète, je vais froisser bien des gens, mais, franchement, je n'ai pas fait neuf cents lieues, je n'ai pas passé treize mois à boire de la limonade, à manger des tomates et des choux crus pour ne pas dire ce que j'ai vu et pour ne pas signaler le bon comme aussi le mauvais. Si j'avais voulu me borner à faire un éloge de parti pris, je l'aurais fait de Paris, imitant en cela un auteur de talent bien connu.

Inventer une religion est une mode en Amérique, c'est un moyen de faire parler de soi; du reste, on ne passe ni pour un halluciné, ni pour un imposteur; on passe tout simplement, ou pour un original, ou pour un prophète.

Il y a une foule de gens qui prétendent avoir des révélations, qui assurent qu'ils sont en conversation suivie avec Dieu. Les uns sourient en les écoutant, d'autres haussent les épaules, quelques-uns disent:

« Pourquoi pas ?.. la Bible prouve à chaque page que Dieu se met souvent en communication avec les hommes... La révélation, sa possibilité sont un article de foi. »

Du reste, je crois que quelques-uns de ces hommes sont sincères en affirmant qu'ils ont eu des révélations. L'esprit surexcité par les choses incompréhensibles à la nature humaine ; Dieu, l'infini, l'avenir ; la pensée toujours tendue vers ce but, *comprendre*, essayant sans cesse de sonder ces mystères de la Divinité ; une fièvre finit par s'emparer d'eux ; une surexcitation nerveuse les tient, les exalte ; ils deviennent fous ou hallucinés, ce qui est synonyme. Ils prennent leurs rêves, les fantaisies de leur imagination pour des ordres de Dieu.

M. Harris, lui, est né avec une vocation irrésistible pour l'état de prophète.

Il n'a pas tenté de contrarier sa vocation, bien au contraire.

Sujet Anglais, il est venu, dès son jeune âge, en Amérique pour y trouver, dit-il, la liberté de conscience. Il s'est mis à étudier toutes les religions et sectes du Nouveau-Monde; un moment, l'universalisme le séduisit. Après, il a proclamé que le rationalisme était préférable.

Pourtant même le *rationalisme* ne pouvait retenir et dompter longtemps cet esprit inquiet et chercheur, il passa au *positivisme*.

Enfin, dernièrement, il a fondé une nouvelle religion à laquelle il a donné le nom de *broctonisme*. Cette religion est un mélange des trois systèmes : l'*universalisme*, le *rationalisme* et le *positivisme*. Il a baptisé sa secte nouvelle du nom de Broctos, village où il s'est établi et qui se trouve sur les bords du lac Erié.

M. Harris n'a pas encore beaucoup d'adeptes, mais les soixante-quinze qu'il possède représentent la quintessence du cosmopolitisme. Ainsi on y compte dix Anglais, un Belge, quatre Irlandais, deux Écossais, vingt-deux citoyens des États-Unis, deux Japonais, trois Hindous, un Péruvien, deux Brésiliens, deux Turcs, un Arabe et un Chinois.

L'harmonie la plus parfaite règne parmi ces hommes de races, de mœurs et d'éducation si différentes ; ils jurent d'un air très-convaincu, qu'un jour qui n'est pas éloigné, Broctos sera un centre de lumière dont les rayons iront éclairer l'univers. Une seule de leurs idées est rationnelle et progressiste, c'est la pratique et la théorie du cosmopolitisme et du mélange des races ; seulement, comme il n'y a point de mariage légal à Broctos, et comme ceux que l'amour y fait contracter sont éphémères et de courte durée, la même mère a des enfants avec les longs yeux fendus de bas en haut des Chinois, d'autres avec le teint olive des Arabes et d'autres, enfin, avec le teint de lis et de rose qui est l'apanage des fils de la brumeuse Albion.

Ces enfants sont élevés, à frais communs, par la communauté ; ils n'ont qu'une mère, mais ils ont soixante-quinze pères. Ils appellent de ce doux nom tous les membres de la secte du broctonisme, et ces pères en commandite soignent avec une grande tendresse tous les enfants nés de cette prostitution qu'ils ont voulu essayer de rendre sainte, mais qui n'en est pas moins révoltante.

Tous les hommes de Broctos cultivent la terre ; ils sont d'excellents agriculteurs ; ils ont des grandes fermes admirablement bien entretenues ; les femmes n'ont d'autres occupations que les soins du ménage.

Comme dogme religieux, le broctonisme se rapproche beaucoup du swédenborganisme.

FREE LOVE (AMOUR LIBRE).

La secte des *free lovers* (partisans et pratiquants l'amour libre) a son quartier général à New-York et des ramifications dans tous les États-Unis.

Voici la théorie de ces sectaires :

« L'amour est une essence même de la Divinité, c'est l'amour qui distingue la créature humaine de la créature animale. La première s'unit par amour, la seconde s'unit par instinct bestial. L'homme devient pareil à la brute ; il se dégrade ; il perd son essence divine dès qu'il s'unit sans amour, et, ajoutent-ils,

dans le mariage, il n'en saurait être autrement. En admettant que deux personnes se soient mariées par inclination, il vient toujours un moment où l'une d'elles n'aime plus. Quelquefois toutes les deux sentent l'amour éteint en elles; pourtant le lien du mariage les empêchant de suivre l'amour pur, saint, le seul amour digne, étincelle divine qui gît en elles, elles se livrent à l'amour animal ; elles s'unissent, et ce fait dégradant a ce triste résultat d'éteindre à tout jamais l'étincelle divine ; l'homme créé à l'image de Dieu disparaît, l'homme brute naît.

« Les enfants venus de ces unions animales sont des êtres qui n'ont plus que la ressemblance avec l'homme créé par le souffle de Dieu, et c'est ainsi que l'espèce humaine marche à la décadence moralement et physiquement ; car si l'homme, au lieu de vivre neuf cents ans comme les patriarches de la Bible, n'a plus qu'une vie moyenne de quarante ans, cela tient à ce qu'il ne naît plus de l'amour, mais de l'instinct animal ou de l'effort d'un devoir à accomplir chez l'un, de la résignation chez l'autre. »

Voilà ce qu'écrivent, ce que prêchent publiquement dans des conférences les free lovers. Leur re-

ligion impose à l'homme comme à la femme le devoir de s'unir selon son cœur, son instinct, de ne pas s'engager sous les chaînes du mariage, de ne contracter que des mariages temporaires, qui doivent se briser dès que l'un des contractants n'aime plus. S'il aime ailleurs, il doit en faire l'aveu à celui ou celle qu'il a cessé d'aimer, et celui-ci ou celle-là doivent faciliter son union avec la personne qu'il ou qu'elle aime.

Tout homme comme toute femme qui est accusé de s'être uni sans amour est considéré comme dégradé, immoral et indigne de faire partie de la sainte religion de Free love.

Au commencement de cette secte nouvelle, les jeunes filles et les femmes qui devenaient adeptes et vivaient d'après ces maximes, virent les portes des honnêtes familles se fermer devant elles ; mais sans se déconcerter et avec une audace digne d'une meilleure cause, elles fondèrent des journaux, lancèrent des brochures, firent des meetings et elles s'écrièrent avec une indignation réelle ou jouée, mais puissante :

« Eh quoi! sommes-nous à Rome! eh quoi! sommes-nous sous le joug d'un tyran, d'un despote, ou bien

sommes-nous dans une grande république qui a proclamé la liberté de conscience?

« Peut-elle exister cette liberté, si nous n'avons pas le droit de suivre la religion que nous croyons la meilleure? La prétendue morale peut-elle étouffer la conscience?

« Non, la liberté de conscience, pour être illimitée, complète, ne doit pas avoir pour geôlier la morale. La morale est chose de convention. Vous trouvez *l'amour libre* immoral; nous, nous trouvons l'amour obligatoire du mariage une monstruosité, un acte de débauche sans excuse.

« Notre morale est élevée, elle est d'essence divine; la vôtre est vile et d'essence toute humaine. Enviez-nous, nous sommes arrivés à un degré de perfection morale qui vous est encore inconnu; admirez-nous, tâchez de devenir dignes d'entrer dans les free lovers, mais gardez-vous de nous mépriser!! »

L'audace réussit presque toujours. Les Américains se sont dit : Au fait, ils ont raison ces gens-là; dès l'instant qu'ils se conduisent ainsi pour suivre leur religion, nous n'avons le droit de rien dire : chacun est libre.

Et aujourd'hui une jeune Américaine vous répondra, tout bonnement, si vous lui demandez si elle est mariée? Non, je suis de la secte des free lovers et nous considérons le mariage comme un acte immoral. Elle fait ce qu'elle veut, change de lover toutes les fois qu'elle en a envie; personne ne l'en blâme et elle est reçue partout ; ce n'est plus une fille se conduisant mal ; c'est une fille appartenant à la secte de free love, voilà tout...

N'avais-je pas raison de vous dire que ces Yankees étaient plus forts que feu Talleyrand?

Comme je l'ai dit, cette secte a de nombreuses ramifications dans toute l'Amérique. Leurs deux principales colonies sont Berlin-Heights et Modern-Times. La première est située dans l'Ohio, la seconde, qui est plus importante que la première, est établie sur Long-Island, près la ville de New-York.

Ils assurent que le temps viendra où ils seront les maîtres du monde et qu'alors l'espèce humaine sera régénérée; que l'intelligence de l'homme doublera, que son corps sera beau, vigoureux et qu'il vivra de longues années. Mais il faudra, disent-ils, avant que ce temps arrive, que nous ayons renversé tous les au

tels, aboli toutes les lois, renversé tous les faux dieux et rétabli le Dieu seul, grand, unique et infini, dont l'amour est le représentant sur la terre.

Il faut rendre une seule justice, la seule qu'ils méritent, aux adeptes de free love.

Les hommes sont discrets, muets comme la tombe. Jamais ils ne disent un mot qui puisse faire deviner que telle ou telle femme les a aimés. Les femmes elles-mêmes sont discrètes. Elles ne cancanent pas sur les autres, ne s'occupent que de leur cœur et de leurs affaires et jamais de celles des autres; la devise de la secte est : *Pas de questions, pas de demandes*.

Ce précepte est loyalement exécuté, et cela rend le scandale un peu moins grand.

Chose assez curieuse, une secte à peu près pareille en théorie et en pratique existe dans la vallée de Nahr-el-Kébir, qui remonte au-dessus d'Alexandrette. J'ai parlé d'elle dans mon livre de *l'Orient*

et ses peuplades. Cette secte n'était pas connue en Europe, car ce petit coin de terre, situé à vingt-cinq milles d'une ville malsaine, n'est pas visité par les voyageurs. De plus, ces sectaires sont très-discrets au sujet de leur religion et de leurs pratiques. On peut passer au milieu de leurs villages sans soupçonner qu'ils appartiennent à une autre religion que celle de Mahomet. Les Turcs, qui ont été gouverneurs de la Syrie et de la Palestine, connaissent généralement la singulière religion des ensériés ou nasariens, mais ils se taisent avec soin, surtout vis-à-vis des Européens. Ils sont honteux que des Turcs, des compatriotes à eux, aient pu adopter une religion aussi extravagante.

J'ai pu obtenir des renseignements et connaître cette fameuse secte, grâce à l'intelligence de mon guide dans le Liban. Je dois dire aussi que j'ai fait un affreux mensonge aux ensériés : « Je veux, leur ai-je dit, prêcher votre religion en France, car comme femme, je la trouve très-bonne. » Ils m'ont crue facilement, par la bonne raison que, si les free lovers proclament l'amour le représentant de Dieu sur la terre et son culte le seul rationnel, les ensériés pro-

clament la femme une divinité terrestre, qui représente Dieu ici-bas et sert de lien entre l'homme et la Divinité. Aussi n'ont-ils pas d'autre culte que celui de la femme.

Les théories de *free love* et des *ensériés* ont, je le répète, plusieurs similitudes. Pourtant je ne crois pas que les Américains, fondateurs de la secte du Nouveau-Monde, aient même soupçonné l'existence de ces cent mille habitants de la vallée de Nahr-el-Kébir, ni leurs croyances et pratiques. Ceci prouve que la même idée, sage ou folle, sensée ou insensée, naît simultanément dans le cerveau de plusieurs êtres humains. La secte dont je vais parler nous en donne une seconde et irréfutable preuve.

Trois mouvements religieux se sont produits presque simultanément en Allemagne, en Angleterre et en Amérique.

Trois sectes se sont formées, basées à peu près sur les mêmes principes, et, chose curieuse, les fonda-

teurs de ces sectes ne se connaissaient pas, et n'avaient pas connaissance des idées émises par les autres; ils se sont rencontrés dans une pensée qui est pourtant au moins bizarre, comme on va le voir.

Ebel, en Allemagne, assisté de ses disciples, se mit à prêcher une religion nouvelle, qui était, disait-il, l'essence la plus parfaite de l'esprit renouvelé, de l'esprit sanctifié par la prière et la contemplation.

Henri-James Prince se mit à prêcher, lui aussi, dans le Somersetshire, en Angleterre, et il dit ce que Ebel disait en Allemagne.

Enfin le père Noyer éleva la voix, en Amérique, pour faire connaître les même maximes; tous les trois juraient qu'elles étaient le fruit le plus parfait qu'un esprit purifié et sanctifié par la prière et la contemplation pût produire.

Ces trois prophètes, nos contemporains, ont assuré et assurent qu'une nouvelle génération va venir; qu'ils en sont les précurseurs; que tous les hommes mauvais seront emportés par un souffle purificateur; que seuls les croyants, les bons resteront; que ceux-là seront pour toujours ramenés à Dieu et affranchis de la connaissance du mal.

(Une génération d'anges sans ailes !)

Un autre Adam naîtra; il tuera le vieil Adam, celui du péché, celui de la chair. Cet Adam aura une perfection morale, une intelligence complète des choses de l'autre vie; il sera en rapport avec Dieu; il vivra d'après ses inspirations.

Nécessairement ces trois prophètes assurèrent qu'ils étaient déjà, eux, des hommes renouvelés, des hommes sanctifiés, dégagés du principe du mal; de plus, ils posèrent en théorie que le premier ciel était désormais sur la terre; que tout croyant y entrerait; que, dans ce ciel, il devait se conduire par des lois nouvelles. Ils proclamèrent l'anéantissement du passé religieux, social et moral. Toutes ces lois, ces institutions, dirent-ils, étaient faites pour les vieux hommes, mais elles ne sauraient convenir aux hommes *renouvelés* (terme adopté par eux). Les lois, les décrets, la politique, les codes, la propriété, le mariage, tout cela était selon eux des choses ayant fait leur temps.

Une de leurs théories les plus curieuses est celle-ci.

Ils disent le mariage entre l'homme et la femme

est un acte social, à courte durée, puisque la mort rompt l'engagement.

« Tout prouve que, dans l'état actuel des choses, les hommes, en se mariant, ne songent qu'à s'associer pour la durée de la vie… On dit : Le mariage est temporaire, il n'a aucun rapport avec la vie éternelle… Eh bien, s'écriait le prophète Ebel, l'homme peut s'unir à une femme pour la vie ; il s'associe ainsi avec elle pour le bien comme pour le mal, mais pour les vrais amants, le mariage n'est pas seulement pour la vie… il est pour l'éternité ; quels sont les époux vraiment épris qui pourraient se faire, sans mourir de douleur, à la pensée que leur union ne sera pas éternelle ?

« Non, le vrai mariage, le seul grand et digne, le seul qui mérite ce nom, est celui qui est contracté pour l'avenir entier ; contracté d'âme à âme, pour tout le monde, et pas seulement pour celui-ci ! »

Trois hommes en même temps ont pensé que le mariage ne devait pas finir avec la vie, mais qu'il devait durer toujours… Ils ont pensé que n'avoir sa femme que sa vie durant, ce n'était pas assez, qu'il fallait en un mot que le mariage fût éternel !!! Voilà

22

une chose qui m'étonne que des hommes aient pu être d'un tel avis; il est vrai qu'ils n'étaient pas Français... Oui, cette pensée-là, à coup sûr, n'aurait jamais germé dans un cerveau français! Du reste, je l'avoue, se marier pour l'éternité, c'est effrayant, et ce serait à réfléchir une éternité avant de s'ÿ décider.

La conséquence de la théorie d'Ebel, de Noyer et de Prince était naturellement que les mariages actuels n'avaient rien de sérieux et de stable; qu'ils étaient peu respectables, car ils n'étaient que de simples associations charnelles ou des associations d'intérêts; qu'on pouvait les casser et les dissoudre, et qu'en tout cas ils n'empêchaient nullement les seconds mariages d'âme à âme contractés pour l'éternité.

Cette morale d'un esprit supérieur, du reste, eut assez de succès auprès des sentimentales Allemandes; plus d'une jeune miss anglaise trouva une grande poésie à ces maximes. Ebel et Prince eurent de nombreuses adeptes; beaucoup de jeunes femmes se mirent en quête d'un mari spirituel (malheureusement ce mot, traduction de *spiritual's husband*, ne

rend pas la pensée du fondateur : il faudrait dire, en français, mari pour l'âme).

Les Allemands et les Anglais ont discuté cette théorie avec beaucoup de sérieux, et, en chaire, on a entendu des prédicateurs la soutenir et affirmer que la pensée d'une union entre homme et femme, pour être considérée comme un vrai mariage, devait être faite en vue de l'éternité; que c'étaient les âmes qui devaient s'engager et non les corps. En Amérique, le succès du révérend père Noyer a été immense; en peu de temps il a eu de nombreux adeptes... Alors, on se demanda ce qu'il y avait à faire au sujet des mariages déjà contractés, et, toujours sans se consulter, en Allemagne, en Angleterre et en Amérique, on pensa que mieux valait laisser exister le mariage temporaire avec la faculté d'en contracter un autre définitif... c'est-à-dire avoir une femme pour ce monde-ci, de laquelle le tombeau vous séparerait, et une autre pour la vie future; à ces dernières on donna le nom de *spiritual's wifes*.

Les prophètes donnèrent l'exemple de ces mariages en partie double, mais ici on vit la nature humaine triompher même chez les fondateurs trois

fois saints : pas un homme ne conserva pour *spiritual's wife* la femme avec qui il était déjà lié, quoiqu'il fût convenu qu'on pouvait contracter avec cette même épouse un mariage spirituel ; tous choisirent une autre femme pour épouse spirituelle ; les femmes du reste suivirent cet exemple, et les uns et les autres eurent, qui deux femmes, qui deux maris.

Cette secte religieuse a pris le nom d'*ebelisme* ou vulgairement *muckers* en Allemagne. En Angleterre, elle s'est appelée *lampeser* ou *princeckis ;* en Amérique, on la nomme la secte des *spiritual's wifes*. Pauline's church, son église principale, est à New-York. Dans le Massachusetts, Noyer compte un grand nombre d'adeptes. Rien de plus amusant du reste que de vivre au milieu de ces gens-là. Le mari dit un jour à sa femme :

— Ma chère, je vous quitte ; ma spiritual's wife m'appelle à Washington, nos âmes ont besoin de causer un peu.

— Très-bien, allez, mon ami, répond la femme ; pendant votre absence j'irai faire un petit voyage

avec mon spiritual's husband, à qui, moi aussi, j'ai mille choses à dire.

Si vous êtes dans un salon, le maître de la maison vous présente sa femme, puis arrive une toute charmante jeune fille ; il lui serre la main avec effusion ; tous les deux s'isolent dans un coin du salon, ils causent bas et tendrement. Si vous regardez avec étonnement ce tête-à-tête, la femme réelle ou plutôt matérielle, puisque c'est l'autre qui est la vraie, vous dit : « Cette jeune fille est l'épouse spirituelle de mon mari. »

En Amérique, cette secte a eu parmi les femmes un immense succès ; plusieurs jeunes filles de bonne famille se sont mises à prêcher les théories du père Noyer.

Mademoiselle Lucina d'Umphreville de Delphi, la première, a pris la parole pour expliquer aux habitants de l'État de New-York qu'un mariage sur la terre ne constitue pas un mariage dans le ciel ; que notre séjour ici-bas représentant une minute à peine à côté de l'éternité, c'était surtout de la félicité conjugale en l'autre monde qu'il fallait se préoccuper, et que ceux qui n'auraient pas pris le soin de choisir

dès ce monde l'épouse ou l'époux de l'avenir seraient réduits à un célibat éternel.

Luggie Doten, Cora Hatech, Mary Lincoln se joignirent à elle. Ces dames, toutes jeunes et jolies, ayant le feu sacré de la foi dans les croyances qu'elles prêchaient, eurent un immense succès et firent de nombreux adeptes. Elles joignirent les écrits à la parole et fondèrent des journaux, publièrent des brochures. En peu de temps leur église fut fondée. Chaque homme se mettait en quête de l'âme faite pour son âme. Chaque jeune fille cherchait son époux céleste, et l'on se fiançait sur la terre pour s'unir dans le ciel.

Des fêtes dites religieuses s'établirent ; on les appelle *les primautés des fêtes d'amour* ou les *prayer's meeting love*. Dans ces fêtes, la doctrine de l'amour céleste était enseignée ; ceci se passait en 1835. Aujourd'hui la secte de Noyer compte beaucoup d'adeptes, surtout dans l'État de New-York et dans celui de Massachusetts.

Il y a eu division parmi les sectaires : les uns se sont appelés *perfectionnistes*, les autres *spiritualistes*, mais l'Église mère a pris le nom de Pauline's

church (Pauline église), ils ont donné ce nom de Pauline en l'honneur de saint Paul, car ils se basent sur la vie, les actions, les théories de ce saint personnage pour affirmer l'origine divine de leurs théories.

« Saint Paul, disent-ils, n'était pas marié, cependant il était toujours accompagné dans ses voyages par une femme, le mot grec *gynê* signifiant épouse. »

Clément d'Alexandrie pense que Paul et Barnabas ne se seraient point ainsi compromis en public s'ils n'avaient pas été mariés.

Mais Tertullien, au contraire, dit que la femme qui voyageait avec lui n'était pour lui qu'une sœur sacrée.

Paul d'un seul mot aurait pu fixer la postérité, mais il n'a pas dit ce mot-là.

Ce silence embarrasse généralement les Églises, qui ne savent trop comment expliquer et faire accepter cette fameuse Barnabas suivant Paul comme son ombre.

Les disciples d'Ebel, de Prince et de Noyer tournent la difficulté au plus grand avantage de leurs principes ; ils disent :

« La femme qui voyageait avec Paul n'était pas sa femme d'après la loi ; elle était son épouse spirituelle. »

Ils assurent que le même genre d'amour spirituel, d'union contractée en vue de l'éternité, se retrouve dans les agapes, ces fêtes d'amour, qui sont si souvent mentionnées dans l'histoire de l'Église primitive.

Ils essayent de lier le christianisme, en profitant de son origine un peu obscurcie, avec ces fameuses agapes et affirment que l'Église a sanctionné ces fêtes de l'amour, en les transformant en une sympathie de sexe à sexe, sympathie qui se transformera en amour céleste et éternel.

De ces idées, de ces théories, sont nées les affinités libres.

Robert Awen, de New-Lanark, en Écosse, se sentant, lui aussi, une velléité de fonder une secte, traversa l'Océan, afin de retrouver en Amérique la

liberté voulue pour faire connaître ses idées nouvelles.

Ce fut à Washington qu'il fit entendre sa première prédication. Il prophétisa un monde nouveau, des hommes régénérés.

« Bientôt, s'écria-t-il d'un accent inspiré, il n'y aura plus de crimes, plus de guerres, car il n'y aura plus de militaires et plus de police. »

De fait, le procédé serait fort simple : licenciez tous les militaires et forcément les guerres deviendront impossibles. Pour la police, c'est autre chose ; suffit-il de la supprimer pour supprimer le crime ? C'est assez douteux. Il est vrai que Robert Awen remplace les militaires et les policiers par une loi nouvelle, celle de l'*Harmonie*. A la femme appartenait le rôle de créer l'harmonie universelle. Chaque femme doit, par conséquent, plaire, charmer et rendre heureux le plus grand nombre d'hommes possible.

Robert Awen eut un grand succès, car lorsqu'il proposa d'aller fonder la ville de New-Harmony dans l'Indiana, il trouva beaucoup de familles de Boston et de New-York prêtes à le suivre. Tous socialistes

et philosophes avancés, ils entrèrent dans les vues du prophète et commencèrent une guerre acharnée contre la Bible, qu'ils appelaient un livre funeste. Ils attaquèrent violemment toutes les lois sociales ; le mariage surtout. Ils proclamèrent que les biens d'ici-bas devraient être en commun, que les titres des propriétés devaient être détruits comme n'ayant aucune valeur ils proclamèrent enfin l'amour libre, le mariage libre, mais le divorce plus libre encore. Fils de Robert Awen, Dale Awen prit la parole, lui aussi, pour affirmer les théories de son père.

Et comme une femme est, paraît-il, l'élément obligatoire pour tout innovateur, s'il désire réussir, Dale Awen prit pour compagne Francis Wright.

Ce jeune couple libre se mit à parcourir l'Amérique.

La jeune femme prêchait d'une voix inspirée ; elle eut un grand succès et fit plus d'adeptes encore que son compagnon. Elle attaquait la Bible avec une violence inouïe, la présentant comme un livre de scandale, comme une école de tyrannie et d'arbitraire, bonne pour former les sujets d'un souverain autocrate,

mais juste bonne pour être foulée aux pieds dans un pays de citoyens libres. Elle soutenait cette théorie, connue, du reste, et pas neuve, que la terre était trop peuplée, qu'il fallait s'efforcer de diminuer le nombre des enfants ; secondement que le mariage, tel que l'Église l'institue, rend la femme esclave et qu'on doit l'abolir au nom de la liberté.

Dale Awen est devenu un des premiers citoyens des États-Unis. Il était le chef du parti démocratique, dont il se sépara au moment où surgit la question des nègres. Le premier, il prêcha énergiquement l'égalité parfaite entre toutes les créatures humaines, quels que fussent leur couleur et leur sexe. Il proclama hautement l'égalité entre l'homme blanc et l'homme noir, entre la femme et l'homme, entre le mari et la femme.

Francis Wright et lui ont écrit un ouvrage très-bien fait sur ces sujets, et l'on peut dire qu'ils ont soulevé à eux deux, et les premiers, la question de l'émancipation de la race noire et de l'émancipation de la femme. Ils fondèrent un journal, le *Free Enquirer*, pour soutenir leurs opinions... Ils ont fait école, car, aujourd'hui, il y a des écoles à New-York

et à Boston qui soutiennent les théories de Awen, et qui ont surtout pour but de ralentir le nombre des mariages légaux ; ils prennent en main la cause des femmes malheureuses en mariage et les aident à reconquérir leur liberté.

Dale a laissé des ouvrages socialistes remarquables, dans lesquels il a traité surtout les questions de la population, augmentation et diminution... Si la Bible dit : Croissez et multipliez, Dale insinue qu'il faut croître, — mais multiplier dans des limites modérées, afin que les hommes n'en soient pas réduits un jour à s'entre-dévorer. Francis Wright a traité à fond la question mariage.

L'un et l'autre ont émis des idées justes accompagnées de divagations et de théories insensées.

Mais quelle que soit la valeur de la semence qu'ils ont semée, elle a fructifié, car dans ce nouveau monde, celui qui sème, et quoi qu'il sème, récolte toujours.

L'école de Fourier a trouvé des adeptes en Amérique. Albert Brisbane vint étudier en France cette nouvelle école et, dès son retour dans le Nouveau-Monde, en 1842, il commença ses prédications. Il insista beaucoup sur la liberté complète entre les deux sexes... Henry Raymond, l'ami et le confident d'Abraham Lincoln, l'attaqua avec une grande violence. La violence de ces attaques assura une parfaite réussite à Brisbane. Plusieurs riches banquiers mirent des fonds à la disposition du novateur, et des colonies établies sous les lois et les idées de Fourier furent fondées, la première, dans Wernont County, la seconde, dans le New-Jersey. Dans ces deux colonies, on établit un grand phalanstère où s'installèrent cent cinquante personnes. La religion fut laissée de côté comme un non-sens ; la philosophie matérialiste fut adoptée. On cultiva la terre en commun ; on fit des opérations commerciales, dont le produit était mis dans la bourse commune. Les femmes étaient en commun aussi, mais comme on leur reconnaissait le droit de choisir les hommes et qu'elles accordaient leurs préférences aux jeunes et beaux garçons, les vieux et laids commencèrent à se plaindre. Ceux qui n'avaient pas d'en-

fants trouvaient très-injuste de nourrir ceux des autres; les actifs et laborieux récriminaient contre les paresseux; ils finissaient pas s'adonner à la paresse, afin que leur travail ne profitât pas aux oisifs. Bref, le désordre devint grand dans les deux phalanstères, et ces deux colonies se mirent en faillite un beau jour.

Mais si les disciples de Fourier n'ont pas eu de succès, ce n'est pas au communisme qu'il faut s'en prendre, c'est simplement à ce que Louis Cabet, Fourier et Considérant n'avaient pas consolidé leurs théories sociales d'une idée religieuse; ce qui le prouve, c'est qu'il y a aujourd'hui en Amérique à peu près cent mille personnes, habitant des petits villages situés sur le mont Libanon, qui pratiquent le communisme et vivent en fort bonne intelligence; les affaires de ces sortes de communautés sont florissantes.

Il y a deux sectes très-distinctes parmi les habitants du mont Libanon : celle des *shakers* ou trembleurs et celle des *perfectionnistes;* divisés pour les idées religieuses, ils s'entendent à merveille pour la pratique du communisme.

Les Shakers habitent des petits villages qui ressemblent à des nids charmants; ils sont entourés de jardins; les maisons sont recouvertes de plantes grimpantes. Par toutes les fenêtres ouvertes, on ne voit que fleurs et flots de mousseline blanche. Les femmes sont simplement, mais coquettement habillées; leur costume comme leur maison sont d'une exquise propreté; elles passent leur temps à confectionner des confitures qui sont fort recherchées en Amérique et qui y jouissent d'une grande vogue. Beaucoup sont des parfumeurs (ou plutôt des parfumeuses, car la langue française, qui refuse un féminin à peintre et écrivain, le donne à parfumeur); elles distillent les fleurs et font des essences très-renommées; ce commerce leur rend beaucoup d'argent... Les hommes shakers sont, assure-t-on, les meilleurs agriculteurs et les meilleurs horticulteurs du monde; je l'ai cru sans peine en goûtant leurs fruits exquis, leurs légumes excellents et en voyant la façon dont sont tenus leurs grands jardins.

Comme religion, ils ont des idées assez baroques. Ils croient à une seconde descente du Christ sur la terre; ils pensent que ce mot de résurrection ne fait

point allusion à une vie dans une autre planète, ni dans cet infini appelé ciel, mais que l'homme ressuscite sur cette terre, et que celui qui est vraiment ressuscité y trouve son paradis. Ce qui prouve combien ces gens-là sont heureux, c'est qu'ils affirment qu'ils sont, eux, déjà dans le ciel.

Les perfectionnistes croient, eux aussi, à une seconde venue du Christ, qu'ils placent à l'an soixante-dix de notre ère... Leur toquade est de marcher toujours et sans cesse vers la perfection. Ils prétendent que l'homme a en lui deux éléments, celui du mal, celui du bien, et qu'une fois qu'il est parvenu à anéantir l'élément du mal, il est un homme régénéré et qu'il jouit dès lors de la béatitude éternelle.

Tous ces gens-là, à l'exemple de certaines tribus des naturels de l'Amérique, ont des grands greniers à provisions; chacun y met sa récolte; chacun y puise selon ses besoins. Ils ont une banque ou est déposé l'argent de tous ; cette banque, sous la surveillance de membres élus aux voix, fait des opérations financières pour augmenter le capital.

Les perfectionnistes, comme les shakers, sont, dit-on, très-riches. Pas de mariages ; l'amour libre ; les

enfants élevés en commun aux frais de la communauté.

The great Harmony, la grande Harmonie, est une secte composée d'hommes très-fanatiques, qui ont attaqué très-violemment toutes les sectes fondées, toutes les religions établies. Ils ont déclaré n'avoir aucune ramification avec les hommes et les idées du vieux monde. Leur religion est née, disent-ils, d'un effort divin de l'esprit humain dégagé de toutes entraves charnelles.

Le fondateur de cette secte est un sabotier, nommé Andrew Jackson Davis. Il a débuté par écrire un gros volume pour expliquer les théories et les idées qu'il émet, et il insiste fortement sur ce que ces idées sont à lui, bien à lui. Mais je crois que cette précaution ne sert qu'à essayer de dissimuler une vérité, qui est celle-ci : son livre est un plagiat, une parodie mauvaise du livre extravagant, mais vraiment original de Swedenborg, livre intitulé *Arcana cœlestia* ou du vrai ciel sur la terre.

Ce livre contient une série de rêves, mystiques si l'on veut, mais qui poussent le mysticisme jusqu'à la plus grande des voluptés. Mais avant de parler du Suédois Swedenborg, finissons-en avec le sabotier Davis. Son livre commençait par nier toute l'histoire de la race humaine. Il fulmina d'amers réquisitoires contre la Bible. Il déclara, du reste, en bon Yankee pratique, que le passé n'était rien, le présent beaucoup et l'avenir tout. Il proclama la liberté de l'esprit, mais il songea à s'en servir pour gagner de l'argent. Il reprit les théories de Swedenborg sur les esprits, qui peuvent communiquer avec les êtres humains et les éclairer. Mais, moins préoccupé de persuader que de gagner de l'argent, il se mit à parcourir l'Amérique et il évoquait les âmes des anges, des héros morts, ayant bien soin de ne leur demander que des choses utiles, comme des consultations médicales ou amoureuses, et il vendait ses consultations fort cher. Les esprits qu'il a évoqués lui ont rendu près de quatre millions de dollars, ce qui lui a permis de ne plus se livrer à la confection des sabots... Les spirites de l'école de Davis et ceux de l'école de Swedenborg sont au nombre de plus de quatre mil-

lions en Amérique… C'est vous dire que les tables tournent, tournent à vous donner le vertige. Chaque dimanche, à New-York, les adeptes se réunissent dans des salles *ad hoc*. Un homme ou une femme apparaît à la tribune et commence par évoquer tel ou tel esprit, puis une fois que l'esprit s'est rendu à l'appel et inspire l'orateur, celui-ci se met à raconter les choses les plus sensées ou les plus insensées d'après le sérieux de l'esprit évoqué. On écoute avec recueillement. Chose digne de remarque : tous les esprits sont d'accord en ceci que le mariage est une chose immorale ; qu'il unit le corps et enchaîne la liberté.

Ces hommes-là pensent que la femme, son amour et ses charmes, doivent établir l'harmonie universelle et que la femme méritante doit aimer et charmer le plus d'hommes possible.

Mais l'école de Davis compte pour adeptes surtout les Barnums, les Américains pratiques, fort décidés à tout accepter, pourvu que cela rende de l'argent.

Les spirites de l'école de Swedenborg comptent dans leurs rangs des hommes éminents, des savants, des professeurs et beaucoup de femmes. Ils sont

croyants jusqu'au fanatisme, et les plaisanter est chose dangereuse, car, au besoin, ils évoquent les âmes des héros de la vendetta corse.

Swedenborg, né à Stockholm, fils d'un évêque luthérien de Westrogothie, après avoir fait de brillantes études, ayant montré de grandes aptitudes pour les sciences naturelles et un goût prononcé pour la science métallurgique, sur lesquelles il publia des ouvrages très-intéressants, fut nommé directeur des mines par Charles XII, en 1714. Bientôt après il devint membre de l'Académie de Stockholm, membre honoraire de celle de Saint-Pétersbourg... Mais voilà que soudain, ce savant, cet académicien sérieux affirme qu'il a des révélations et qu'il converse avec les âmes.

Fort heureusement les médecins aliénistes de ces temps-là et de ce pays ne ressemblaient pas à ceux de Paris, en l'an de grâce 1870 ; sans quoi ce fameux savant aurait été bel et bien enfermé à Charenton.

Mais Swedenborg fut laissé en toute tranquillité ; il put causer en liberté avec les âmes. Elles lui donnèrent la mission de régénérer le christianisme. Il

se mit à propager d'abord ses croyances dans la possibilité d'évoquer les âmes.

Ensuite il expliqua les réformes qu'on devait opérer dans la religion chrétienne. Il a publié des ouvrages excessivement curieux. On sent un esprit convaincu, une âme ardente, qui s'est jetée dans le mysticisme avec la même ardeur amoureuse qu'elle se portait jadis aux amours mondaines et palpables. Voici une légende qu'une charmante Suédoise m'a contée sur lui. Je dis légende, car je n'ai retrouvé cette histoire dans aucun des livres parlant de Swedenborg.

Il avait aimé de toutes les forces de son âme une blonde et belle jeune fille. Il avait quarante ans, elle n'en avait que seize alors qu'ils se connurent; il demanda sa main, mais les parents de la jeune personne trouvèrent la disproportion d'âge trop grande et refusèrent leur consentement.

Les deux amants continuèrent à se voir en cachette, ils se donnaient rendez-vous dans un petit pavillon situé au bout du jardin de l'habitation de la jeune fille. Lorsque tous ses parents dormaient, elle s'esquivait furtive et tremblante, enveloppée dans un grand châle blanc, qui la faisait ressembler à un

fantôme, et elle venait joindre son amoureux qui, après avoir franchi le mur de clôture, l'attendait dans le petit pavillon. La lune à la douce clarté éclairait les deux amants de ses reflets pâles et argentés. Un jour Ira, prenant un canif, écrivit avec la pointe sur la table : « Je le jure, je serai à lui ou à personne. » Swedenborg écrivit à son tour : « Elle est, elle sera mon seul amour sur la terre et dans le ciel. » Les amants confirmèrent le serment écrit par un serment verbal.

— Pourtant, si je venais à mourir, dit Ira, peut-être ne me resterais-tu pas fidèle.

— Si tu mourais avant moi, ma bien-aimée, je le jure sur mon âme, plus aucune femme n'aurait, non-seulement mon cœur, mais même ne recevrait un mot d'amour de moi. Ma vie se passerait dans l'impatience de l'attente de la mort, qui me réunirait à toi.

Deux mois après Ira succombait des suites d'une pulmonie. Avant de mourir, elle demanda à ses parents de faire appeler celui qu'elle aimait. On ne refuse rien à celle qui est près de quitter ce monde. Swedenborg fut admis auprès du lit de la mourante.

Les adieux furent déchirants. Elle voulut lui offrir en souvenir un médaillon qu'elle portait au cou ; mais lui, lui demanda comme une faveur suprême de lui donner cette petite table où ils avaient écrit leurs serments.

Deux jours après, Ira était couchée dans son froid sépulcre et lui n'avait plus pour se consoler que cette table, cette chère petite table où sa bien-aimée avait tracé ces mots si doux, dictés par un amour tendre. Vingt fois par jour, il baisait ces petits caractères. Il baignait de ses larmes le bois de la table... Il fut inconsolable et tout à sa douleur pendant toute une année. Puis, un jour, un ami l'entraîna au théâtre. Il y avait alors à Stockholm une actrice fort belle ; son ami le présenta à elle. L'actrice était femme, partant un brin coquette. Elle connaissait la triste histoire d'amour de Swedenborg. Elle se dit que, si elle parvenait à lui faire oublier Ira, ce serait pour elle un beau triomphe. Elle fut charmante, séduisante. Il revint souvent au théâtre ; il alla chez elle et bientôt il oublia la belle morte et sentit naître dans son cœur le désir ardent d'être aimé par cette femme. Il lui fit la cour ; elle était adroite et sut résister assez long-

temps pour attiser sa flamme. Un jour enfin, elle accepta l'invitation qu'il lui faisait d'aller prendre le thé chez lui. Il mit son appartement en fête : des fleurs partout, de la lumière ; il voulait que tout fût digne de la déesse qui allait venir... Il aperçut tout à coup la petite table ; un éclair, une pensée de remords traversa son esprit... Mais la sonnette retentit, c'était elle... Bien vite il plaça la table dans un coin, car elle faisait tache au milieu de son luxueux mobilier. Elle entra et, tout en causant et en regardant d'un air curieux le mobilier, elle alla poser son chapeau juste sur la table. Elle s'arrêta tout étonnée :

— Pourquoi donc, dit-elle, avez-vous mis dans votre salon cette modeste table de jardin ?...

Swedenborg se troubla. Elle le regarda fixement. Son instinct de femme l'avertit que c'était là un souvenir, un souvenir de sa rivale, et comme il balbutiait et voulait changer la conversation, elle, avec cette persistance toute féminine en pareille occasion, resta devant la table, l'examina curieusement.

— Allons, méchante, lui dit-il, venez ici, près de moi, sur ce divan. Venez me dire que vous savez que

je vous aime à la folie et venez me dire que vous m'aimez un peu.

—Vous m'aimez? dit-elle ; eh bien, jurez-le-moi !

Il jura.

—Oh!... je suis incrédule, avant de vous dire : Moi aussi je vous aime, je veux être sûre, bien sûre, que réellement je possède votre cœur.

Swedenborg entourait sa taille d'un bras amoureux.

—Que faut-il faire, dites, pour que vous me croyiez ?...

— Il faut, dit-elle, poser votre main là, sur cette table et me dire : Je la prends à témoin que je vous aime.

Il pâlit, hésita, mais elle était belle, bien belle, Corina. Ira, la pauvre morte, fut vaincue par elle, il posa sa main sur la table et commença :

—Je ju...! mais il s'arrêta soudain, car, sous la pression de sa main, la table tressaillait, s'agitait et faisait entendre comme un bruit de sanglots... Swedenborg perdit la tête. Il chassa Corina.

— Vite, vite sortez de chez moi, je vous hais, je vous déteste... Moi vous aimer !... Non, jamais, ja-

mais! Entendez-vous Ira, ma douce Ira, qui pleure de douleur de voir que je parjure mon serment!

Corina se sauva, se demandant si Swedenborg était fou ou si sa maison était ensorcelée!

Quant à lui, il revint près de sa table; il la mouilla de ses larmes; il demanda pardon à Ira... Et c'est depuis ce jour-là qu'il commença à croire aux esprits et à faire tourner les tables. L'âme d'Ira venait s'entretenir avec lui, lui révéler les secrets de l'autre monde en prenant pour intermédiaire cette petite table.

Depuis lors, jamais femme n'a reçu un mot d'amour de lui et trente-cinq ans après, se voyant à son lit de mort, il a ordonné que cette table fût brisée et que les morceaux fussent placés dans son tombeau. Il a laissé entre autres livres sur les sciences spirites l'*Arcana cœlestia, de cœlo et inferno ex auditis et visis*, publié en 1758. Dans ses livres, il raconte ses entretiens avec les anges et les démons. Parmi ces anges dont il parle, un paraît surtout remplir son âme d'une tendresse ineffable, ce qui me ferait croire que la légende d'Ira est véridique.

En 1771, il a publié deux ouvrages théologi-

ques dans lesquel il enseigne la croyance à deux mondes distincts : le matériel et le spirituel. Il affirme que les Écritures saintes contiennent trois sens : le naturel, le spirituel et enfin le céleste ou divin. « Celui-là, dit-il, était resté inconnu, et c'est lui, Swedenborg, qui a reçu la mission de le révéler aux hommes. »

Il trouva de nombreux partisans en Suède, puis il alla faire des prosélytes en Angleterre.

Avant de mourir, il fonda une église nommée la Jérusalem céleste.

Aujourd'hui encore, les swedenborgistes sont nombreux en Suède, en Angleterre ; aux Indes même, ils ont une église. En Amérique, cette secte a de nombreux croyants.

Si, dans les États-Unis, le sabotier Davis a propagé un spiritisme moins élevé, moins mystique que celui de Swedenborg, ce dernier a de nombreux disciples au Canada, et les Canadiens traitent Davis de simple Barnum, de vulgaire plagiaire du divin et inspiré Suédois.

J'ai assisté à de nombreuses expériences spirites en Amérique. Voici le résultat de celle qui m a paru

la plus curieuse. Un Canadien, homme de beaucoup d'esprit, écrivain distingué, M. H. L..., se mit un jour à évoquer les esprits, sur ma prière... Un tictac se fait entendre dans la table...

—Quel est ton nom, charmant esprit? demandons-nous, tout en posant le doigt sur les lettres de l'alphabet.

— Madame de Girardin, répondent les tictacs de la table.

Nous nous inclinons devant l'esprit de cette illustre et charmante femme. M. H. L. me dit d'un air ému :

— Oh ! elle est bonne autant que spirituelle, elle sait que j'ai un grand amour pour elle. Jadis je ne pouvais lire ses livres sans une émotion violente ; si je regrettais de ne pouvoir aller à Paris, ce n'était que parce que j'aurais désiré la connaître, l'apercevoir au moins. Dès que j'ai appris sa mort, j'ai évoqué son esprit. Il est venu à mon appel et a écouté l'aveu de mon amour.

— Eh bien, dis-je à l'esprit gracieux de cette toute gracieuse dame, je suis une de vos grandes admiratrices, moi aussi. Pour aujourd'hui, faites-moi la faveur

de ne pas écouter les déclarations de votre vieil amoureux et veuillez me donner quelques renseignements sur le monde où vous êtes et où, sans doute, j'irai bientôt.

— Que voulez-vous savoir? répondit la table.

— Y aurait-il indiscrétion à vous demander où vous êtes dans ce moment-ci et avec qui vous vous trouvez?

— Pas la moindre. Nous sommes assis sur un beau nuage blanc teinté de rouge. Il y a avec moi Joseph Armand, Leo Sylvain et Musset.

Les deux premiers noms m'étaient inconnus, mais le dernier piqua ma curiosité.

— Que fait Musset dans l'autre monde? comment s'y trouve-t-il?

— Il est insupportable et peu galant pour moi, qui ai la bonté de rechercher sa compagnie. Figurez-vous qu'il regarde sans cesse vers la terre et reste constamment préoccupé de ce qui s'y passe, n'accordant qu'une attention distraite aux choses de notre monde.

— Voudriez-vous m'expliquer, en langage un peu compréhensible pour moi, qui suis encore un faible

être mortel, ce qu'est l'âme et quelles sensations on éprouve à l'état d'âme? Voilà la question que je posais et voici la réponse textuelle qui me fut faite :

— A l'état où vous êtes, vous sentez votre corps ; il est palpable, visible; puis vaguement vous sentez l'âme, c'est-à-dire la pensée, la volonté en vous. Cette partie de vous-même existe, quoiqu'elle soit impalpable... Eh bien, moi, je sens un corps; j'éprouve les mêmes sensations que si je l'avais. Seulement, il est impalpable. Pour mieux vous faire comprendre, je vous dirai que, si je pense à une liqueur que j'aime, tout de suite j'éprouve la même sensation que j'éprouverais si je la buvais réellement.

« Si ma mère s'approche de moi, et m'embrasse, ce baiser non palpable me donne pourtant la même douce sensation que j'éprouvais, lorsque, de son vivant et du mien, elle appuyait ses lèvres sur ma joue...

« Dès que nous formons un désir, nous ressentons la sensation que nous aurait donnée de notre vivant la réalisation de ce désir; seulement nous ne ressentons que le plaisir, la jouissance et jamais la fatigue et la lassitude... Si je désire aller ici ou là, voir telle

ou telle chose, immédiatement je me trouve où j'ai souhaité être et je vois ce que j'ai souhaité voir... nos corps, quoique non palpables, existent pourtant, mais, au lieu d'être matière, ils sont lueur... Comprenez vous?... »

Oui, je comprends et, je l'avoue, ce ciel décrit par cette charmante madame de Girardin, m'apparaissait d'une façon logique et fort séduisante; c'est à vous donner envie de bien vite mourir...

J'ai traduit le mot à mot des phrases telles que la table les a données; ni M. H.-L. ni moi n'aurions eu le temps de les composer, car les tictacs allaient si vite, que nous écrivions les lettres indiquées à la hâte sans avoir le temps de voir si ces lettres formaient des mots et ces mots des phrases.

Mais je m'arrête sur cette pente glissante; j'entends le rire moqueur des esprits forts...

Parlons des quakers et laissons la question dangereuse à aborder du spiritisme...

Les quakers sont loin d'être des gens amusants. Jadis ils portaient un costume original, aujourd'hui ils ont le tort immense d'abandonner cette originalité, si bien qu'ils ne sont plus que des gens parfaitement ennuyeux avec leur gravité de parade.

Ce costume, dont on retrouve encore quelques échantillons à Boston, consistait, pour les hommes, en un grand chapeau de forme espagnole avec des bords d'une largeur démesurée; leurs habits de couleur sombre avaient une coupe uniforme; leur redingote à la turque était boutonnée jusqu'au menton... Aujourd'hui, ils portent, d'un air toujours grave, le tuyau de poêle ou le panama; le pantalon gris ou blanc, et la cravate rouge ou bleue... mais ils continuent à ne pas saluer, à n'employer aucune formule de politesse et à tutoyer tout le monde... Un monsieur habillé comme tout le monde qui vous tutoie... ce n'est plus original, c'est simplement impoli.

Les femmes s'habillaient d'une étoffe de serge noire; elles portaient un tablier de soie verte, et leur tête était entourée d'une mantille noire. Ce costume ne manquait pas de grâce et il s'adaptait bien avec cet air sérieux et austère des quakeresses... A présent,

sauf une faible minorité, ces dames sont habillées comme toutes les Européennes ; seulement elles affectent plus de simplicité et ne portent aucun bijou.

La seule chose curieuse qu'offre cette secte, c'est la façon dont elle évoque la venue de l'inspiration divine. Dans leurs temples, grandes salles dépourvues de toutes décorations; ils se rassemblent, hommes et femmes, pêle-mêle ; ils restent là calmes, silencieux ; ils s'efforcent même de bannir toute pensée de leur esprit. Ce recueillement, ce silence, à entendre le bruit des ailes de la mouche qui vole au-dessus de l'assemblée, dure souvent une heure et plus ; enfin un quaker ou une quakeresse... se lève soudain ; son corps est agité d'un tremblement convulsif (c'est pourquoi on les appelle trembleurs) : c'est l'esprit qui le visite. Chacun se tourne alors vers lui ou vers elle ; peu à peu le tremblement se calme et l'inspiré prend la parole. On l'écoute avec componction, car c'est Dieu qui parle par sa bouche... Ils sont contraires à tous les sacrements, à tous les cultes extérieurs ; ils n'ont ni prières, ni cérémonies ; pas de prédicateurs attitrés, puisque le premier inspiré d'entre eux s'improvise en prédicateur.

Deux fois j'ai été dans leur temple, et deux fois c'est une femme qui a été inspirée par l'esprit divin

Les quakers ont le privilége d'être crus sur parole devant les tribunaux et sans être forcés de prêter serment, ce que du reste leur religion leur défend...

Ils trouvent la guerre une institution abominable et contraire aux commandements de Dieu... Aussi n'y prennent-ils jamais part... Dans la guerre de la sécession, tous les quakers se sont abstenus... Ils condamnent aussi la chasse, le jeu, la danse, le théâtre; le chant même ne trouve pas grâce devant eux. On assure qu'ils sont très-bons, très-serviables pour tous et qu'ils pratiquent la charité et l'aumône en bons chrétiens.

Cette secte, fondée en Angleterre par le cordonnier Fox, en 1649, sous le nom de « Société chrétienne des amis, » eut pour principaux propagateurs Guillaume Penn, Robert Barclay et Samuel Fisher.

Persécutés, enfermés comme fous en Angleterre, la libre Amérique leur offrit un asile hospitalier. Guillaume Penn, leur chef américain, installa tous les

quakers émigrants dans l'État de Pennsylvanie, dans celui de Rhode-Island. On peut aujourd'hui estimer le nombre des quakers en Amérique à cinq cent mille. La ville de Philadelphie est presque exclusivement habitée par ces sectaires ; leurs mœurs, dit-on, sont pures et austères. Je veux bien le croire, malgré

> Leur affectation d'un grave extérieur,
> Leurs discours éternels de sagesse et d'honneur,
> Leurs mines et leurs cris aux ombres d'indécence,
> Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence.

Une nouvelle secte s'est formée dans le Maryland, elle a pris le nom de « nouveaux quakers » ou nicolites.

J'avoue humblement avoir oublié la note où j'avais inscrit, d'après leurs propres renseignements, sur quoi était basé le schisme.

Je ne parlerai pas de la secte des Mormons, puisque je leur ai consacré un long chapitre dans mon *Far West* ; je dirai seulement que, sans compter les mormons habitants près des lacs salés, il y a à

New-York, même dans le quartier de Williamsburg, dans la première, deuxième et troisième rues, une secte qui pratique aussi la polygamie ; il est vrai qu'elle n'est composée que de quatre-vingts ou cent familles.

Il y a encore un grand nombre de sectes en Amérique; je ne puis parler de toutes. D'abord la place me manque; ensuite beaucoup ont érigé en commandements des immoralités qu'il vaut mieux laisser dans l'ombre que de les mettre en lumière.

Je terminerai ce chapitre en disant un dernier mot sur les *matérialistes;* ils ne croient pas à une autre vie, pas même à l'âme, ils pensent que le corps humain est un composé de matière et de sensation ; ils assurent que la vraie sagesse consiste en ceci : ne laisser échapper aucune occasion d'être heureux.

Ils aiment la table, le plaisir, ils n'ont point de mariage et laissent la femme libre; seulement ils pensent que l'homme doit différer en ceci de la brute

que celle-ci se reproduit sans y songer, sans le vouloir, et que l'homme ne doit se reproduire que lorsqu'il le souhaite.

Ils habitent un village près de New-York ; ils sont à peu près cinq mille ; il n'y a pas trente enfants parmi eux ; ce qui prouve qu'ils mettent leur théorie en pratique. Si on leur fait observer qu'avec leur système la fin du monde arriverait bien vite, ils répondent : « C'est ce qu'il faut ; car l'homme procrée l'homme, tandis que la nature fera jaillir de ses entrailles des êtres qui seront peut-être plus parfaits ; du reste, peu nous importe qu'après nous il n'y ait plus rien. »

CHAPITRE V

LA VRAIE PATRIE DE L'HOMME EST CELLE OÙ IL TROUVE LA LIBERTÉ ET LE BONHEUR

Il m'est impossible de ne pas voir dans la découverte de l'Amérique un fait tout providentiel.

Je me plais à croire que Dieu lui-même a inspiré Christophe Colomb, qu'il l'a poussé vers ce nouveau continent, car il désirait offrir aux parias, aux déshérités de la fortune de toutes les autres parties du globe, un patrie meilleure.

Le divin Créateur aura, je crois, pris en pitié cette organisation sociale, adoptée par les peuples, organisation si mauvaise, qu'alors que lui, le Maître suprême, avait offert la terre à tous les hommes, il s'est

trouvé après des siècles qu'un certain nombre d'entre eux avaient accaparé les biens offerts par lui à tous et que la majorité s'était vue dépouillée par la minorité. Alors il a pris en pitié tous ces êtres humains que des lois sociales tenaient plongés dans l'ignorance, dans la misère. Son cœur, rempli d'une ineffable bonté, a été ému en voyant que, dans tous les pays, il y avait une quantité d'hommes mourant de faim, malgré leur bonne volonté au travail.

En faisant découvrir l'Amérique, où bientôt après les droits de l'homme, l'égalité de tous devant tout, ont été proclamés, je suis fermement convaincue que Dieu a voulu donner une vraie patrie à tous ceux qui n'avaient trouvé qu'une marâtre dans la leur. Il leur a dit clairement par cette découverte : « Voilà une terre nouvelle, voilà un continent qui est à lui seul aussi grand que tous les autres, il contient des richesses inépuisables. Allez travailler, votre travail n'y sera pas stérile; allez, et là il sera possible à ceux que les lois ont laissé au bas de l'échelle sociale de monter sur les premiers échelons. Allez, et proclamez sur cette terre vierge, qu'il a été dans ma pensée de donner des droits inaliéna-

bles à tous les êtres humains : la vie, la liberté et la recherche du bonheur.

Les malheureux, les affamés de tous les pays, les victimes du despotisme des tyrans modernes ont compris cet appel divin ; ils sont allés peupler l'Amérique ; ils ont proclamé le peuple souverain ; ils ont proclamé la grande, la sainte liberté.

Peut-on sans frémir d'effroi et aussi sans rendre grâce aux décrets divins de celui qui crée et modère tout ici-bas, peut-on songer à l'état social dans lequel se trouverait aujourd'hui l'Europe, si l'Amérique n'avait pas été découverte et n'était pas devenue le grand déversoir du trop plein de la population du vieux monde ?

Sans l'Amérique, qu'on y réfléchisse, il y aurait trente-huit millions d'hommes de plus en Europe !

Trente-huit millions de parias sans fortune, sans ressources !

Que de guerres civiles, que de bouleversements sociaux ils auraient amenés !

La question irlandaise ne laisse pas que de donner beaucoup d'embarras à l'Angleterre ; mais

qu'on songe à ce qu'il serait déjà arrivé dans ce pays, si cinq ou six millions de ses habitants, les plus affamés, n'avaient pas été chercher et trouver la fortune dans le sol hospitalier du Nouveau-Monde !

Grâce à l'Amérique, la fière Albion a pu échapper à son 93.

Cette échéance fatale du long arriéré de la misère, de la honte, de l'injustice subie par les uns, imposée par les autres a été retardée; n'arrivera-t-elle pas un jour ?

Je n'en sais rien ; mais en tout cas cette revanche du malheur contre le bonheur, cette révolte du pauvre contre le riche a été singulièrement reculée par le fait de cette émigration, emportant vers le Nouveau-Monde les moins soumis et les plus déshérités, et elle rendra le mouvement social, s'il arrive, moins violent et moins terrible.

L'Allemagne est calme; les questions sociales n'y agitent point fiévreusement les esprits ; mais croit-on qu'il en serait de même si huit ou dix millions des plus pauvres, des plus mal partagés par la fortune n'avaient pu aller prendre leur revanche en Amérique et devenir, eux aussi, riches et considérés ?

L'Allemagne aurait eu aussi une secousse sociale, sans ce dérivatif du Nouveau-Monde, car le pays n'est pas très-riche. L'Allemand se multiplie dans des proportions très-grandes ; à l'heure qu'il est, le paysan a juste assez de terre pour pouvoir nourrir tous ses enfants; l'ouvrage est juste suffisant pour pouvoir faire vivre les hommes qui sont restés dans la mère patrie. Mais si ces huit ou dix millions d'émigrants étaient restés chez eux, alors la terre manquait pour tous; le pain devenait insuffisant; l'ouvrage était, lui aussi, insuffisant pour tous les hommes n'ayant d'autres ressources que leurs deux bras et leur bonne volonté pour gagner leur vie. Nécessairement, ceux qui possèdent auraient trouvé juste de conserver, mais ceux qui se mouraient de faim auraient trouvé la chose injuste ; les faiseurs de théories auraient inventé toutes sortes de systèmes stériles en bons résultats, communistes ou autres, pour remédier à ce triste état de choses : une guerre, un égorgement, une peste, un fléau destructeur seuls auraient pu mettre d'accord ces gens-là.

Il en est de même pour la Suède, la Norvége, la Hollande et la Suisse. Dans tous ces pays, ceux qui

ne trouvent pas à vivre chez eux, bravement s'expatrient au lieu de songer à déchirer la mère patrie par des luttes sociales aussi stériles en résultats que dangereuses.

L'Amérique a donc sauvé la tranquillité de toutes ces nations et, lorsqu'on parcourt ce vaste continent, lorsqu'on voit ces villes splendides, luxueuses, peuplées de gens millionnaires et heureux, quand on parcourt la campagne, que l'on aperçoit ces fermes ressemblant à des châteaux, ces villages où l'on sent le bien-être, lorsqu'enfin on voit les merveilles comme art pratique, industriel et mécanique accomplies par ces hommes, tous émigrants, fils ou arrière-petits-fils d'émigrants, arrivés sur ce continent sans un louis en poche, on comprend leur révolte chez eux, car ils sentaient qu'ils étaient capables de grandes choses, tandis que le sort les condamnait à l'incapacité compagne de la misère.

On est heureux de ce résultat ; on rend grâce à la Providence, qui a enfin donné une vraie patrie à ces hommes.

Il y a trente ans à peine que l'émigration s'est portée dans l'Ouest de l'Amérique, et déjà des villes su-

perbes se sont élevées; un commerce immense s'y est créé; l'industrie la plus colossale qu'on puisse imaginer s'y est développée.

Il y a trente ans, cette partie du continent américain n'était parcourue que par les buffles, l'antilope et le cerf et par quelques tribus d'Indiens nomades et barbares. Les trois millions d'hommes qui y sont aujourd'hui végétaient dans leur patrie, se débattaient contre la gêne, le besoin... Ils ont eu le courage de franchir l'Océan. Maintenant ils sont là, fiers et heureux de ce qu'ils ont fait : les uns sont devenus de grands négociants, de riches banquiers; les autres ont des fermes si grandes qu'il faut plus d'un jour pour en faire le tour. Le bien-être, la richesse se montrent partout. Les derniers chez eux, ils sont les premiers dans leur seconde patrie.

N'ont-ils pas raison d'être fiers et orgueilleux, ces hommes méprisés chez eux? ces hommes qui, faute d'argent, ne pouvaient arriver à rien et qu'on croyait incapables par la seule raison qu'ils ne pouvaient prouver leur intelligence, préoccupés qu'ils étaient sans cesse de gagner le pain de chaque jour?

Aujourd'hui, ils montrent à l'Europe la ville de

Chicago qu'ils ont créée, les huit chemins de fer qui rayonnent autour d'elle, les vastes édifices qu'elle contient, les usines qu'elle possède, son commerce qui est immense et ils disent : « Vous voyez que nous étions capables de quelque chose ! »

Chicago compte quatre cent mille âmes et, comme importance commerciale, Marseille même ne saurait lui être comparée.

Dans tout cet Ouest, les villes surgissent du sol avec une rapidité incroyable, elles sont fondées avec un grand esprit pratique ; une ville qui n'a pas deux années d'existence est déjà pourvue de tout ce qu'on peut trouver dans la ville d'Europe la plus civilisée.

Toutes les industries s'y trouvent réunies, tous les commerces y sont exploités et la population y vit dans le bien-être. Ces hommes oublient leurs malheurs passés; leur ancienne patrie n'est plus rien pour eux; ils adoptent la nouvelle et s'y attachent de tout cœur par la reconnaissance.

L'émigration a donc sauvé de la guerre civile surtout l'Angleterre et l'Allemagne ; elle les a aussi sauvées des bouleversements sociaux.

Le siècle produit des hommes nouveaux, des hom-

mes qui ont des aspirations de changement, qui veulent la liberté grande et entière, qui en politique comme en religion ne veulent plus subir d'entraves. Mais un travail régénérateur ne s'opère que lentement. Ces hommes-là forment la minorité; la majorité est encore guidée par la routine, elle ne peut se détacher du passé ; il lui faut une transition lente, sans quoi elle prend peur de cet avenir inconnu et elle se cramponne au passé et surtout au présent. De là, lutte violente entre les hommes nouveaux et les hommes anciens. Eh bien, l'Amérique est encore venue sauver l'Europe. Elle a offert à ces hommes fanatiques de système nouveau, de politique simplifiée, de religions nouvelles, son vaste continent.

Là toute idée, toute réforme radicale est possible, car le passé ne gêne pas le présent, la vieille tradition n'arrête pas le progrès.

Il n'était possible d'établir une liberté complète, de bâtir à nouveau l'édifice social que dans un pays neuf qui n'a pas de passé.

Si l'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse, la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark, ont déversé dans le Nouveau-Monde le trop plein de leur popula-

tion, s'ils y ont envoyé ceux qui veulent un progrès radical et non pas un progrès lent et progressif, ce qui a assuré la sécurité de la fortune de ceux qui restaient et aussi la paix publique; seule la France n'a pas déversé dans l'Amérique, seule elle n'a pas été demander sa part de richesse au Nouveau-Monde...

Aussi dans quel état social sommes-nous? Dans une complète ébullition. Un danger permanent menace la propriété et la paix du pays. Un bouleversement social est inévitable. Les douze cent mille chassepots n'y feront rien, car le soldat comprend la misère du peuple; cette misère a été son lot et le sera encore. Compter trop sur lui pour empêcher une révolution sociale est illogique autant qu'imprudent... Mais à quoi cela servira-t-il?

Admettez que ceux qui n'ont rien prennent à ceux qui ont... Eh bien, les rôles seront changés, voilà tout, mais après comme avant il y aura toujours des gens mourant de faim... Chacun fait une théorie en France, chacun invente un nouveau système politique en affirmant que s'il était appliqué, il n'y aurait plus de pauvreté... Rêve creux que tout cela.

La misère, la pauvreté, peuvent être imputées en partie à un mauvais système politique et social; mais la cause réelle est le trop plein de population qu'il y a en France. Il y a dix concurrents pour une seule place, dix ouvriers pour un métier qui peut en nourrir un seul; forcément neuf sur dix sont sans ouvrage. Si le gouvernement, pour calmer les ouvriers sans travail et par conséquent sans pain, jette à bas la moitié de Paris, détruit pour reconstruire, les maçons sont contents; mais les contribuables qui ont cotes additionnelles sur cotes additionnelles à payer, sont par contre très-mécontents. On répète sans cesse : « Ce surplus d'ouvriers tient à ce que le paysan abandonne le sol... » Je proteste contre cela, car j'ai parcouru la France en tous sens. Je n'ai vu nulle part des terres incultes.

Voici un calcul assez instructif :

La superficie de la France est de 52,768,618 hectares; un peu moins de la moitié de cette superficie est seule transformée en terrain de produit; l'autre moitié est occupée par les villes, cimetières, places publiques, routes, canaux, rivières, etc. Si donc on partageait par parts égales les 26 millions d'hectares

labourables, chaque Français aurait un peu plus d'un demi-hectare!

Il ne saurait vivre bien confortablement avec le produit de ce terrain.

D'un autre côté, voyons le résultat que produirait le partage de la totalité de l'argent qui se trouve en France. J'emprunte à M. Wolowski, membre de l'Institut, les calculs suivants contenus dans sa brochure : *la Liquidation sociale.*

« La Banque de France, dit M. Wolowski, contient par exemple un milliard deux cents millions de francs en espèces d'or et d'argent: c'est un beau denier, mais si l'on s'en emparait pour le répartir entre les quarante millions de Français, chacun obtiendrait trente francs... de quoi couvrir à peine pendant quelques semaines les besoins de la plus chétive existence. »

Maintenant M. Wolowski estimant le produit du sol français à six milliards quatre cents millions, calcule que cet argent réparti par tête donnerait à chaque Français cent soixante francs de rente... quarante cinq centimes par jour... impossible de faire des folies avec ces quarante cinq centimes!

On le voit, même avec les théories des *partageux*, il serait impossible aux Français de vivre de leurs rentes.

Pourtant l'ouvrier se plaint, le fabricant est mécontent, le paysan est loin d'être satisfait; une mauvaise récolte suffit pour le plonger dans la détresse. Le commerçant ne fait pas de brillantes affaires; le commis trouve qu'il ne gagne pas assez et qu'il travaille trop, les grèves, la question du salaire, celle de l'impôt, celle du capital s'agitent; chacun propose la solution qu'il croit la meilleure. Qu'on me permette de le dire, il y en a une seule bonne, une seule efficace, c'est l'émigration; c'est le seul remède possible à l'état social actuel.

Comme le trop plein est la seule cause réelle à cet état de malaise général.

On me dira : « Le Français n'émigre pas. »

Il n'a pas émigré, c'est vrai, mais par la seule raison que si l'Allemand sait ce que c'est que l'Amérique, le peuple français l'ignore complétement. Hélas! le contingent militaire prouve qu'il y a vingt-cinq hommes sur cent ne sachant pas lire en France!

Comment veut-on que ces hommes-là connaissent les richesses et l'hospitalité que l'Amérique offre à tous les hommes indistinctement ?

Mais le Français, même lorsqu'il est ignorant, est intelligent ; il comprend vite ce qu'on lui dit. Au lieu de leurrer par des phrases, par des théories tous ceux qui végètent en France, au lieu de leur donner le fol espoir d'un avenir meilleur ; phrases, espérances, théories, qui n'ont d'autres résultats que de faire assommer ces malheureux par les gourdins des sergents de ville, de les faire pourrir sur la paille humide des cachots ou de les envoyer, comme s'ils étaient des malfaiteurs, à Cayenne ou à Lambessa ; que les hommes vraiment patriotes, que ceux qui aiment le peuple, mais qui l'aiment non pas pour s'en faire un piédestal, mais pour lui-même, pour ses vertus, pour son courage, et qui sont désireux de mettre fin à son sort, que ceux-là lui disent franchement et sans détours la vérité, qu'ils lui apprennent ce que c'est que l'Amérique ; qu'ils leur disent bien que là-bas ils pourront fonder une jeune France, donner un libre cours à leurs aspirations libérales, qu'ils pourront affermir par la pratique l'excellence de

leurs principes, qu'ils trouveront dans ce continent une terre vierge qui demande des bras pour la cultiver et qui enrichira celui qui l'ensemensera ; qu'ils trouveront un commerce à créer, des usines à établir; que là-bas le bon ouvrier est payé jusqu'à quinze et vingt francs par jour; qu'enfin le sol renferme du charbon, de la houille, du pétrole, du fer, de l'or, de l'argent; que tout cela appartient à celui qui le retire des entrailles de la terre; que cette terre fertile se donne dans beaucoup d'endroits et que, lorsqu'on la vend, c'est à un prix plus que modique.

Qu'on leur parle enfin de ces trois millions d'émigrants qui, en l'espace de trente ans seulement, ont fondé des villes superbes dans l'Ouest et ont fait des fortunes colossales.

Qu'on fasse bien comprendre aux Français que le chauvinisme a fait son temps; que la vapeur, supprimant les distances, a donné à l'homme le monde pour patrie et non un coin du monde.

Le chauvinisme n'est plus de notre siècle ; le cosmopolitisme doit le remplacer.

Que les vrais patriotes, que les philanthropes, que ceux qui désirent le bonheur des classes pauvres se

cotisent et fassent une caisse destinée à soutenir les premières émigrations ; que quelques hommes courageux et dévoués se mettent à leur tête.

On dit : « Le Français n'émigre pas ; il ne se trouve bien que chez lui. » C'est que, jusqu'à présent, il ne connaît que son chez lui ; je vous affirme, moi, que si on conduisait quinze cents familles dans le Far-West, si on donnait à chacune d'elles autant de terre qu'elle en voudrait, si on leur apprenait comment une ville se crée et se fonde, ces quinze cents familles, voyant la fortune et le succès au bout de deux ou trois années de labeur, se mettraient gaiement au travail. L'amour de la propriété naîtrait en elles. Cette terre qui leur appartiendrait leur deviendrait chère et, lorsqu'elles verraient leur ville s'agrandir, s'embellir ; qu'elles verraient la fortune arriver rapidement, elles se montreraient colons tout aussi intelligents et actifs que les Hollandais, les Allemands et les Irlandais.

Ces quinze cents familles en attireraient bien vite deux ou trois mille autres, et dans vingt ans d'ici Chicago aurait une rivale. Nous aurions là-bas un petit Paris contenant quatre cent mille Français qui,

arrivés sans le sou dans le Nouveau-Monde, y auraient trouvé l'aisance, la fortune, la liberté.

Le même homme que la misère ici aigrit et rend mauvais, serait là-bas heureux et bon, par conséquent ; l'ouvrier qui végète deviendrait là-bas un riche industriel.

Le même homme qui, ici, est poussé par cette mauvaise conseillère, la faim, à commettre des vols et des escroqueries, serait honnête dès qu'il pourrait gagner largement sa vie

Tous ceux qui ne trouvent pas de place en France pour se faire une position, iraient là-bas.

La France aurait enfin son déversoir ; le trop plein ne serait plus une cause de troubles ; la misère diminuant, les parias d'aujourd'hui auraient l'espoir d'arriver à tout : position sociale et fortune. Ils obtiendraient ce but sans rien enlever aux autres. Ceux qui partiraient seraient heureux et ceux qui resteraient auraient plus de place, plus de chance pour trouver l'aisance.

Je vous le dis, en vérité, la seule solution est là ; tout homme sensé et qui n'est pas aveuglé par les passions d'un parti, mais qui aime réellement le peu-

ple et désire soulager sa misère, doit prêcher, aider et faciliter l'émigration ; sans quoi il y aura des révolutions, puis encore des révolutions, et comme aucun système politique ne pourra agrandir la France et l'enrichir, il y aura toujours un grand nombre de gens mourant de faim.

Oh ! si j'avais de l'argent, si je pouvais être un Rothschild, je saurais bien décider deux ou trois mille Français à me suivre dans ce pays que je viens d'étudier et de parcourir.

On verrait si, dans cette terre libre, hospitalière et riche, ils ne seraient pas très-vite habitués, s'ils ne deviendraient pas de fort bons colons ; si ces hommes appelés perturbateurs ou paresseux en France ne deviendraient pas, en fort peu de temps, des riches banquiers, des grands fermiers et de riches industriels et si, ce premier pas fait, beaucoup d'autres Français ne se décideraient pas à abandonner la patrie marâtre et à adopter cette grande et belle Amérique pour vraie patrie.

Malheureusement je ne suis pas Rothschild ; je ne puis qu'espérer que mon vœu se réalisera et mettre au service de ceux qui souffrent trop en France les

détails, les notes, les renseignements que j'ai recueillis en Amérique, et leur apprendre ce qu'ils pourraient trouver et faire dans les divers États qui donnent des terres aux émigrants.

Voici le nombre des émigrants et le mouvement d'émigration en 1869.

Pendant l'année 1868, le nombre des émigrants arrivés à New-York a été de 212,630.

Pendant l'année 1869, il a été de 255,005, il y a eu donc une augmentation de 43,000.

Parmi ces émigrants, il y avait 96,841 Allemands, 68,632 Irlandais, 51,488 Anglais ou Écossais, 29,210 Suédois ou Norvégiens, 3,155 Suisses, 1024 Français, 1342 Hollandais, 2673 Danois, 1540 Italiens.

On le voit, la France est la nation qui fournit le moins à l'émigration ; de plus, les quelques Français qui arrivent en Amérique vont dans la Louisiane, pays ruiné et sans avenir, ou bien restent à New-York. Ils vivent entre eux, affectent de ne pas se mêler avec les Yankees; ils restent dix ans dans le Nouveau-Monde sans se décider à apprendre la langue du pays.

Aucun d'eux n'est réellement décidé à s'établir en

Amérique; ils ne songent qu'à bien vite y gagner quelque argent et, cela fait, à la quitter en toute hâte pour retourner dans leur chère France. Pas un seul ne songe à aller dans les États nouveaux et à devenir propriétaire.

Aussi le Français végète ou meurt de faim en Amérique, à quelques rares exceptions près.

L'Allemand, au contraire, se rend en Amérique avec la ferme intention de s'y établir.

Le paysan qui a un petit coin de terre insuffisant pour fournir aux besoins de sa famille le vend; puis, son argent en poche, il arrive dans l'Ouest du continent avec les trois ou quatre mille francs, produit de la vente de sa propriété, il achète un immense terrain; il achète des bestiaux et il se met à cultiver. Il s'adonne à l'élevage des bestiaux, ce qui est très-productif. En peu d'années, il est dans une grande aisance.

L'ouvrier allemand se prépare à l'émigration quelquefois pendant de longues années. Il économise, il se fait un petit pécule et il est ainsi dans d'excellentes conditions pour vite arriver à la fortune dans sa nouvelle patrie.

En Hollande, les gens déterminés à émigrer se constituent en société au capital *de*... ; ils nomment un président, un conseil ; ils partent avec ordre, réflexion ; en arrivant ils s'installent sur le même point, fondent une ville ; l'argent emporté sert à la première mise de fonds pour la banque générale. Le boulanger chauffe ses fours, le cordonnier ouvre boutique sur sa charrette ; les corps d'état fonctionnent, les cultivateurs défrichent ; l'ordre le plus parfait règne, l'entente la plus cordiale existe. Aussi tous les établissements hollandais se transforment bien vite en villes florissantes.

Je ne saurais trop recommander leur système aux Français qui pourraient enfin avoir la bonne pensée d'aller tenter fortune dans le Nouveau-Monde.

Le nombre des émigrants partis par le port du Havre a été de trente-six mille pendant l'année 1868. Ce chiffre est minime en songeant au demi-million d'émigrants qui vont chaque année, soit dans les ports de l'Amérique du Sud, soit dans ceux de l'Amérique du Nord.

Si le mouvement n'est pas aussi fort qu'il devrait

l'être dans le port du Havre, cela tient aux tarifs exorbitants des chemins de fer français.

Tandis que les administrations des chemins de fer de toutes les autres nations font de grands sacrifices en faveur de l'émigration, nos compagnies, qui jouissent cependant de priviléges et de concessions, continuent à tenir leurs tarifs très-élevés, et les émigrants, au lieu de partir par le Havre, s'embarquent à Brême et à Hambourg.

Cependant, à en juger par le mouvement de fonds causé par le départ de ces trente-six mille émigrants, on peut voir que le gouvernement français a tort de ne pas forcer enfin ses administrations privilégiées et subventionnées à réduire leurs prix.

Le transport a été effectué par trois cent trois navires représentant cent huit mille sept cent soixante-cinq tonneaux métriques.

Chaque émigrant a payé trois cents francs, ce qui a fait un mouvement de fonds de dix millions huit cent cinquante mille francs.

Voici le nombre des départs par mois des navires faisant le transport des émigrants :

La compagnie anglaise dite des *Quatre mâts* a deux

départs par mois et tous ses navires touchent au Havre.

La compagnie Hambourgeoise a six départs par mois.

La compagnie Brémoise en a deux.

Enfin la nouvelle ligne du Brésil a un départ par semaine. Cela fait quatorze départs par mois pour les émigrants.

Il y a des compagnies qui les prennent à raison de trois cents francs par tête. La compagnie Hambourgeoise les prend à cent quarante-cinq francs, nourriture non comprise. Les émigrants emportent des provisions, et moyennant une modique somme achètent un plat de soupe et du café tous les matins.

DÉTAILS SUR LES DIFFÉRENTS ÉTATS, LEUR CLIMAT, LES AVANTAGES QU'ON Y TROUVE, COLONIES DÉJA ÉTABLIES.

Ceux qui désirent faire du commerce doivent se rendre dans la ville de Chicago. L'avenir commercial de cette ville, qui a moins de trente années d'existence, est immense. C'est déjà le plus fort marché de grains de toute l'Amérique et le centre le plus actif d'affaires colossales.

Les bons ouvriers de tous les états trouveront de l'ouvrage à Chicago et ils pourront gagner jusqu'à vingt francs par jour.

Je signale deux industries qui sont appelées à rendre beaucoup à leurs exploiteurs : la boulangerie et la pâtisserie.

Dans toute l'Amérique on ne trouve qu'un pain massif indigeste. Je crois que l'excellent pain français y serait fort bien accueilli.

Le Yankee adore la pâtisserie; les femmes mangent des bonbons, des gâteaux toute la journée. La pâtisserie américaine est affreuse; si de bons confiseurs et de bons pâtissiers s'établissaient à Chicago, ils seraient sûrs de faire une fortune rapide.

Le bon, l'excellent marron glacé y est chose inconnue. Les Français établis à New-York, qui en reçoivent parfois en cadeau de Paris et qui en font goûter aux Yankees, ont pu s'apercevoir combien ce mets délicat était apprécié par eux, et pourtant nul d'entre eux n'a eu la pensée de faire venir des chargements de gros marrons et de les glacer à New-York. Celui qui se livrerait à ce commerce facile, car le marron se transporte aisément et ne demande pas de

grands frais de préparation, ferait une grande fortune.

Dans l'Illinois il ne reste plus beaucoup de terres incultes, car les émigrants se sont portés en masse sur ce point à cause de la proximité de ce grand centre, Chicago. Toutes ces plaines sont ensemencés d'orge, de blé, de maïs. Il y a beaucoup de prairies superbes. Dès cet État commencent ces immenses prairies vierges, mais l'État de Iowa, qui touche l'Illinois et qui est plus grand comme superficie que la France, compte à peine trois cent mille habitants. La terre y est d'une grande fertilité; on peut en obtenir de déjà préparée pour huit ou dix dollars l'acre et on peut prendre tout ce que l'on désire de celle qui est encore inculte. Pour devenir propriétaire, il suffit d'entourer le terrain d'une barrière, d'y construire une masure dans laquelle on passe une nuit. Ces trois formalités vous donnent droit de propriétaire. Le gouvernement de l'État vous délivre un acte provisoire et, trois ans après, il vous donne un titre de propriété définitif.

Le Iowa est parsemé de petits villages qui ne demandent qu'à voir leur nombre de population augmenter.

L'émigrant n'est pas reçu en rival, mais en frère venant apporter son contingent de civilisation et de travail dans ce désert. Les anciens aident les nouveaux arrivants, qui trouvent à Chicago des banques qui leur prêtent de l'argent pour acheter les instruments de culture qui leur sont nécessaires; ils trouvent dans cette même ville des maisons en bois fort bien faites, on les leur envoie sur le terrain qu'ils indiquent; on les leur installe; ces maisons coûtent depuis 1,000 francs jusqu'à 20,000 francs. Beaucoup d'Allemands se contentent d'acheter un immense chariot, recouvert en toile et traîné par des bœufs ou des chevaux. Ils installent leur famille, leur mobilier, dans cette maison ambulante, qu'ils conduisent au milieu du terrain qu'ils ont choisi; ils vivent pendant plusieurs mois dans cette charrette, et attendent d'avoir commencé leur fortune pour se payer une maison. D'autres émigrants abattent des arbres et se construisent de grandes cabanes dans lesquelles ils attendent la fortune.

Rien n'est intéressant à voir comme ces premières installations. On devine, d'après leur plus ou moins

de commodité, de luxe même, et d'après le plus ou moins d'esprit pratique qui a présidé à leur arrangement, la chance future de succès des hommes qui les ont faites.

Dans le Iowa, il faut, ou se rapprocher d'un centre et exercer un état, ou bien s'adonner à l'agriculture et à l'élevage des bestiaux. Cet État est traversé dans toute sa longueur par le chemin de fer du Pacifique, qui va de New-York à San-Francisco. Le Nébraska offre aussi l'avantage de cette grande voie ferrée.

Le Colorado est inépuisable en mines d'or, d'argent, et de houille. Cet État, très-grand, ne possède encore que cent vingt mille habitants. Un million d'hommes trouveront encore de la place dans le Colorado, et ils trouveront dans les mines une grande source de fortune rapide.

Le Iowa possède à peu près le climat de la Bretagne; le Nébraska, le Kansas et le Colorado ont un climat qui rappelle celui de notre belle Provence.

La ville de Denver, la cité principale du Colorado, est reliée au grand chemin du Pacifique par une voie ferrée intermédiaire. Je ne saurais trop conseiller aux Français de choisir cet État de préférence, d'abord

à cause du climat modéré et ensuite à cause de ses richesses minéralogiques.

En franchissant la chaîne des Rocheuses, on se trouve dans l'Utah, État colonisé par les adeptes de Brigham Young. Les Français sont, malheureusement pour les Françaises, assez partisans de la polygamie; pourtant à ceux d'entre eux qui seraient tentés d'aller s'établir dans le domaine des Saints des derniers jours, pour jouir des bénéfices de cette institution, je donnerai charitablement un petit avis :

A Salt-Lake-City, l'homme doit nourrir toutes les femmes qu'il épouse; elles ont le droit d'invoquer le divorce contre lui, mais le mari n'a pas cette ressource ; de plus il est forcé de donner son nom et du pain à tous ses enfants : il n'y a pas d'hospices dans lesquels il puisse envoyer ces pauvres petites créatures. Il a donc les charges en même temps que les bénéfices de la polygamie.

Les Français sont si bien habitués à en prendre les plaisirs sans les inconvénients, que ceux qui iraient dans l'État mormon regretteraient à coup sûr le code Napoléon, qui accorde aux hommes

l'impunité complète pour toutes leurs mauvaises passions.

Il y a une jeune colonie qui est déjà assez florissante, c'est celle de Santa-Anna-River. Les premiers colons ont été des Allemands ; ils se sont réunis en société et ont acheté 1,20 acres de terre à raison de 2 dollars (10 francs) l'acre ; ils ont divisé ce terrain en cinquante lots rectangulaires de vingt acres, séparés chacun par des rues ; ensuite ils ont subdivisé le reste en soixante lots à bâtir, un pour chaque actionnaire, et dix réservés pour cause d'utilité publique.

Ces lots ont été entourés par eux de saules et de peupliers formant clôture ; ils ont planté chacun à peu près dix acres de leur lot en vigne. Aujourd'hui cette petite colonie, dont le village a été nommé Anaheim, possède plus d'un million de ceps produisant annuellement environ 10,000 gallons de vin. Chaque colon a une habitation confortable ; il vit dans l'aisance, et son lot de terrain vaut à présent

plus de 10,000 dollars. Ce village compte 400 habitants ; on y voit une fort belle école, une église, plusieurs magasins bien approvisionnés ; il y a sept ans ces gens-là mouraient de faim chez eux !

Anaheim est situé dans le territoire de la Californie.

La Floride offre aussi de grandes ressources aux colons.

La Floride, presqu'île de l'Union, est située au nord du golfe du Mexique, à l'ouest de l'Atlantique, au sud-est de l'Alabama et au sud de la Géorgie, par 24°, 50° et 31° de latitude. Jadis divisée en deux parties, la Floride orientale et la Floride occidentale, découverte par Juan Poce de Léon en 1512, le dimanche des Rameaux, de là son nom *Pâques fleuries*, elle a à l'ouest le grand fleuve du Mississipi.

Jadis elle était habitée par six tribus indiennes qui formaient la famille des Mobiles : c'étaient les Natchez ou Floridiens, les Criks supérieurs, qui étaient dans l'Alabama, les Criks inférieurs, ou Se-

minoles, habitant les bords du Flint, les Chaktas ou Têtes-plates et les Yagous. Les Espagnols, maîtres de la Floride en 1570, la cédèrent à l'Angleterre en 1681, puis la reprirent en 1763. Les États-Unis l'achetèrent à l'Espagne en 1819 et elle s'est constituée en État en 1845.

Aujourd'hui la Floride se trouve dans une position prospère, par ses établissements vinicoles et horticoles. C'est encore un excellent point à choisir et que je recommande tout particulièrement aux émigrants français.

Les hommes qui s'établissent sur cette terre vierge rencontrent naturellement de grandes difficultés; durant la première année, le terrain défriché conserve une acidité qui fait que les plantes languissent et meurent.

Il faut combattre cette acidité en mêlant aux semences de la cendre de bois ou de la chaux hydratée. Le calcaire manque dans l'État de Floride, l'argile fait presque partout défaut, mais les colons y suppléent en broyant les coquillages qui abondent au bord du Saint-John et sur les côtes de l'Océan et du golfe du Mexique. Ce coquillage, outre son principe calcaire,

contient beaucoup de phosphate de chaux et ce dernier principe est excellent pour la fructification des céréales, et en particulier du maïs.

Les pêchers, les abricotiers viennent admirablement dans la Floride ; par contre, l'oranger, qui a besoin de l'élément calcaire, y reste rabougri.

La vigne y vient très-bien. Un Américain y a fait de grandes plantations viticoles qui ont bien réussi. On y remarque vingt-deux variétés de raisins ; au milieu de ces espèces différentes, on voit une espèce originaire du sud, nommée scuppernong, qui porte un gros fruit très-parfumé. Dans le jardin de l'évêque catholique de la ville de Saint-Augustin, on admire une treille portant des grappes qui pèsent jusqu'à dix kilos ; les grains sont gros comme des noix, dorés et succulents de saveur ; ils rappellent ces fameux raisins de Chanaan dont parle la Bible.

Le colon, dès son installation, doit s'occuper de faire une petite culture de jardinage et de légumes, afin de se procurer des ressources. Sous certaines latitudes, le climat est si doux en hiver, qu'on peut obtenir plusieurs récoltes. Le colon trouvera aussi une source de gain dans l'élevage du bétail ; il y est

très-abondant, la viande se paye de quinze à dix sous la livre; mais ce bétail, étant abandonné à lui-même et nullement soigné, ne donne qu'une viande coriace. Le Français qui s'adonnerait à l'élevage, à l'engraissage du bétail, rendrait service à la population et gagnerait de l'argent; il pourrait joindre à ce travail l'élevage de la volaille, la préparation du beurre; les volailles y sont si rares que les œufs se payent jusqu'à vingt-cinq sous la douzaine, et beurre et fromage y arrivent de New-York, et sont par conséquent vendus très-chers.

La formation d'une ferme modèle serait une excellente spéculation dans la Floride, qui jouit du climat de Nice et qui n'est fiévreuse que sous certaines latitudes. Dans les autres, le pays est très-sain; la canne à sucre, le coton, le tabac, le figuier, le bananier, la vigne y peuvent être cultivés avec succès. La colonie y est assez nombreuse pour que l'émigrant n'ait pas à redouter de se trouver dans un désert, et les colons sont assez clair-semés sur cet immense État pour être enchantés lorsqu'ils leur arrive des frères, car ils sont impuissants à faire produire à la terre toutes les richesses qu'elle renferme dans son sein.

Il se forme dans l'Illinois une société ayant pour but d'aller établir une colonie dans le comté de Munroé. Le choix est malheureux, car ce comté est justement situé dans le coin le plus malsain de la Floride, car les terres dans cet endroit sont resserrées entre le golfe du Mexique à l'ouest et les grands marais des Everglades à l'est; la fièvre y règne presque constamment, et, de plus, ce comté n'est pas en communication directe avec les grands centres du Nord.

La meilleure partie de l'État, la plus saine, comme la mieux située au point de vue commercial, est celle qui se trouve sur l'Indian-River, vers le 28° de latitude; le climat y est modéré par la brise de mer. Les habitants se préservent des fièvres en buvant de la limonade fortement acidulée. L'Indian-River communique avec Jacksonville par le fleuve Saint-John et avec Savannah par la mer. Il y a des terres disponibles à deux dollars l'acre.

Dans la Caroline, État de l'Amérique septentrionale située entre la Virginie et la Georgie, la population

est aussi insuffisante ; le sol, en certains endroits, est bas et marécageux, mais il y a des montagnes recouvertes de beaux pins, qui forment des vallées et des versants où l'on jouit d'un climat très-sain, et dont le terrain est excellent pour la culture du maïs, du riz, du coton, du tabac et de l'indigo.

Les villes principales sont Raleigh et Charleston.

On fait un grand commerce de résine dans la Caroline ; cet État fait appel aux travailleurs, les bras manquent pour l'exploitation du sol. Beaucoup d'Allemands vont s'engager à un prix très-avantageux dans les grandes plantations qui se trouvent dans l'intérieur.

Généralement les colons allemands qui vont dans cet État se louent à la journée jusqu'au moment où ils ont amassé un petit pécule, et alors ils s'établissent pour leur propre compte.

La Caroline, découverte par l'Espagnol Ponce de Léon en 1512, fut prise par le Français Tibault, à qui Charles IX confia le soin d'y fonder un grand établissement. Tibault lui donna le nom de Caroline en l'honneur du roi Charles, et elle l'a conservé au milieu de ses changements de maîtres. Les Français y furent

massacrés par les Espagnols en 1545. Dominique de Gourgues alla venger nos compatriotes en massacrant à son tour les Espagnols. Mais, comprenant que les Français n'étaient pas précisément les meilleurs des colons, il s'en revint sans essayer d'y maintenir notre colonie.

Les Anglais s'emparèrent de cette province en 1663 et y restèrent jusqu'en 1774. Dès 1770, la Caroline possédait la constitution du fameux Locke, l'auteur de célèbres et curieux traités de philosophie empiristes, fatalistes et matérialistes, et aussi d'un traité sur l'*Éducation des enfants*, dans lequel J.-J. Rousseau a puisé l'idée de son *Émile.*

Aujourd'hui il y a huit ou dix sectes religieuses dans cet État, mais tous les adeptes de ces différentes religions vivent, cela va sans dire, en fort bonne intelligence, et la Caroline est appelée à un grand avenir commercial.

La Géorgie appelle, elle aussi, les émigrants; une partie de ses fertiles terres restent incultes faute de

bras pour les défricher; dans cet État on peut obtenir des terres pour rien.

La Géorgie fait partie des États de l'Amérique du Nord ; elle est entre le 30e, 20e et 35e de latitude, et entre le 83e, 10e et 88e longitude; elle est bornée au nord par l'État de Tennessee, très-florissant, au nord-est par la Caroline du Sud, dont elle n'est séparée que par la Savannah; à l'est elle a l'Océan, et au sud la Floride; son chef-lieu est Nulledgeville. Son climat est très-sain; le pays est montagneux, et si les vallées sont un peu chaudes, les hauteurs et les versants des collines offrent un climat tempéré très-agréable; les habitants sont actifs et très-industrieux, aussi leur commerce est-il considérable.

Il y a dans la Géorgie plusieurs tribus indiennes qui vivent en bonne intelligence avec les Européens, car ces Indiens-là sont assez civilisés; ils ont renoncé à leur vie errante; ils se sont fixés, ont formé des villages, et ils s'adonnent à la culture; ils appartiennent aux tribus des Creeks et des Cherokées.

Le continent américain est assez vaste et assez riche pour loger et nourrir toute la population

d'Europe ; il faut le parcourir d'un Océan à l'autre pour se faire une idée de son immensité, et il faut le visiter État par État pour comprendre exactement sa richesse.

Un détail donnera une idée de ses ressources houillères et minières : en Pennsylvanie, et surtout près de Pittsborg, toutes les collines qui entourent cette dernière ville renferment une couche de charbon de 10 à 12 pieds d'épaisseur ; cette couche se trouve environ à 300 pieds au-dessus du niveau du fleuve qui traverse la ville, et à 100 pieds au-dessus de la base de la colline; cela forme une immense croûte bitumineuse uniforme et compacte. Les ingénieurs et les hommes de science ont calculé que cette région fournirait à elle seule de quoi approvisionner toutes les usines du monde; elle occupe une superficie de 81,500,000 acres. M. Wurston de Pittsborg a calculé que cette étendue ne renfermait pas moins de 54 millions de tonnes de houille utile.

Est-ce que les Français mécontents, avec raison du reste, de l'état politique et social du pays, ne feraient pas mieux d'aller demander leur part à cette

richesse du Nouveau-Monde, que de persister à se faire emprisonner?

Les hommes à la tête du parti démocratique n'agiraient-ils pas plus sagement en conseillant, en conduisant même dans ces pays tous les pauvres parias qui meurent de faim?

Cela ne serait-il pas plus utile pour le bonheur des masses, que les belles phrases qu'ils font sur les systèmes sociaux et politiques?

Pour mon compte, je dis oui.

Et il faut que l'on comprenne bien que la France, pareille à un océan trop resserré dans ses limites, continuera à gronder et à s'agiter, tant qu'elle n'aura pas trouvé un dérivatif, un déversoir pour son trop plein.

Que les déshérités de la fortune aient le courage héroïque de traverser la mer; qu'ils aillent fonder une nouvelle France; qu'ils aillent affirmer la bonté de leurs principes par la pratique; peut-être un jour la jeune France régénérera la mère-patrie, et l'émancipera des entraves du passé contre lesquelles elle se débat sans pouvoir les briser.

Que les malheureux comprennent bien que Dieu leur a donné, comme premier de tous les droits, la recherche du bonheur; mais il n'a pas entendu leur donner un seul coin du monde, mais bien la terre entière; s'ils ne le trouvent pas ici, qu'ils aillent le chercher ailleurs. La vraie patrie de l'homme est celle où il trouve le bonheur, la fortune et l'assouvissement de ses aspirations nobles et élevées, et la réalisation de sa juste ambition.

CHAPITRE VI

LA FEMME EN AMÉRIQUE

Plus les préjugés sont injustes ou absurdes, plus ils sont profondément enracinés dans l'esprit français.

Le Français est spirituel, mais il est routinier bien plus qu'aucun autre peuple; il accepte une opinion toute faite, pourvu qu'elle ait l'air d'être drôle ou spirituelle; et sans se donner la peine de raisonner si elle est juste ou non, il la soutient à outrance.

Discuter avec beaucoup d'entre eux est difficile; ils répondent à l'argument le plus sérieux par un jeu de mot ou par un paradoxe; d'autres entament ainsi la discussion : « Tout homme sensé et intelligent doit être de mon avis. »

Ce qui équivaut à vous dire : « Si par hasard vous n'êtes pas de mon avis, c'est simplement parce que vous êtes un imbécile. » Sur ce terrain-là, la discussion devient impossible.

Il est d'autres personnes qui se contentent de vous dire : « Cela est. — Mais prouvez-le, » leur dites vous. Ils vous répondent : « Inutile de prouver, la chose est évidente... c'est connu ! »

Ainsi par exemple le Français a adopté deux préjugés.

Premièrement, que la femme est moins bien douée que l'homme, et que l'intelligence féminine est inférieure à l'intelligence masculine ; qu'elle ne saurait être appliquée aux études sérieuses, et qu'elle ne pourrait rien comprendre surtout aux sciences abstraites.

Si vous faites observer que cette opinion n'est qu'une supposition gratuite, qui ne repose pas sur une expérience faite, sur une certitude acquise, attendu qu'on n'a jamais donné qu'une instruction très-limitée à la femme, qu'on ne lui a jamais enseigné les premiers éléments des sciences, qu'elle n'a donc pas pu prouver ses aptitudes ou non aptitudes,

car on ne naît pas savant; mais on naît seulement plus ou moins bien organisé pour le devenir ; qu'il n'est pas un seul de nos savants qui ne fût resté une complète nullité, si on ne lui avait pas donné les premiers éléments des connaissances humaines ; à ces argument-là, la majorité des Français se contentera de répondre, sans prendre la peine de les réfuter: « La femme est intellectuellement inférieure à l'homme, c'est connu. »

Le second préjugé admis, c'est celui-ci : qu'il serait dangereux d'élever le niveau intellectuel de la femme, car les sciences, les études sérieuses la feraient dévier de sa mission naturelle d'épouse et de mère ; et qu'une éducation plus élevée et plus complète lui enlèverait la grâce qui constitue le charme principal de la femme, et, pour soutenir leur dire, ils débitent quelques lieux communs, ou bien récitent les quatre fameux vers de Molière :

Nos pères sur ce point, étaient gens fort sensés
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

Inutile de leur faire observer qu'ici encore leur

opinion ne repose pas sur l'expérience... Car il n'y a rien à faire contre la routine d'un parti pris.

A côté de ces gens-là, il y a des hommes sérieux, des hommes de progrès et de cœur, qui comprennent l'injustice de la position faite à la femme, cherchent un moyen de l'améliorer, mais qui pourtant se consultent pour savoir si réellement il ne sera pas dangereux d'élever le niveau de l'instruction des femmes.

Le progrès réel ne pourra jamais naître dans un pays qui a un passé, le passé est une entrave dont les esprits les plus forts ne peuvent parvenir à se débarrasser complétement.

Le passé de la France pèse lourdement sur son présent, il pèsera longtemps encore sur elle; et il nuira à son avenir.

Ce qui a fait la force, la puissance de l'Amérique, c'est que ce continent n'avait point de passé. Ce peuple cosmopolite américain n'a pas eu à lutter contre l'histoire, contre les traditions; il n'a pas eu une routine à combattre; il a pu hardiment se lancer dans le nouveau; il a pu innover à son aise; aussi le progrès a marché à pas de géant dans ce Nouveau-Monde, et

aujourd'hui les vieux peuples sont obligés de le copier s'ils veulent faire grand.

N'avoir pas de passé, n'avoir pas de prétendants, voilà ce qui a fait le bonheur et la vraie force du peuple américain!

Au lieu de se livrer a des dissertations stériles sur le plus ou moins d'intelligence possédé par la femme, ou lieu de la railler alors qu'elle demande à être tirée de son ignorance, les Américains lui ont dit simplement : « Nous vous offrons ce que nous offrons à tous les citoyens : une instruction gratuite; toutes les sciences, toutes les branches des connaissances humaines, tous les arts sont mis à votre portée; nos colléges, nos écoles, nos universités, vous sont ouverts ; allez, travaillez, étudiez, nous vous jugerons d'après vos œuvres, car vous juger et vous condamner sans vous laisser le droit de faire vos preuves serait chose partiale et tout à fait injuste. »

Avec leur gros bon sens et leur esprit pratique, les Américains ont compris que, forte ou faible, l'intelligence féminine serait une valeur, et qu'il était de bonne économie de laisser se produire et d'utiliser toutes les valeurs de la nature humaine.

Croyez-vous, messieurs les Français, que ce raisonnement-là n'est pas plus intelligent que vos éternelles plaisanteries sur la femme?

Croyez-vous qu'il n'est pas plus logique? « Mais nous ne nous piquons pas de logique, » me répondrez-vous. Oui, je le sais, la logique n'est pas le fort de l'esprit français, c'est même son côté très-faible.

Voici les résultats obtenus par le système adopté par le peuple américain; ces résultats répondent victorieusement à toutes les objections faites en France contre l'émancipation de la femme.

Dans tous les colléges, dans toutes les universités, dans tous les cours supplémentaires, dans toutes les écoles, cours supérieurs et dans les écoles normales mixtes, les jeunes filles, de l'avis de tous les professeurs et directeurs, ne se montrent nullement inférieures sous aucun rapport aux jeunes gens du même âge, quelle que soit la branche des connaissances humaines auxquelles elles s'appliquent.

Ainsi, à l'université de Vassar, par exemple, il y a quatre cents jeunes filles suivant, avec quatre cents jeunes gens, les cours les plus élevés dans toutes les

sciences; tous les professeurs m'ont affirmé en me montrant du reste le tableau des numéros de places, qu'elles se maintenaient à la même hauteur que leurs compagnons, et se montraient aussi aptes et plus studieuses qu'eux.

Les femmes, en Amérique, non-seulement abordent toutes les sciences; mais, comme conséquence logique, abordent toutes les carrières. Demandez aux hommes d'Amérique, s'ils se trouvent mécontents de cet état de choses.

Ils vous diront qu'ils en sont enchantés; que, d'abord, l'homme, en se mariant, a cette grande sécurité de savoir que s'il vient à mourir en laissant des enfants, des affaires embrouillées, sa femme sera en état de devenir un excellent chef de famille, et que s'il meurt la laissant, elle et ses enfants, sans fortune, il aura la consolation de savoir que, non-seulement elle sera apte à gagner sa vie et celle de ses enfants, mais qu'elle trouvera toutes les carrières ouvertes et pourra gagner amplement l'entretien de sa famille.

Demandez-leur encore si cette instruction sérieuse rend leurs femmes pédantes, si elles s'amusent à singer les précieuses ridicules? Ils vous répondront que

leurs femmes sont d'excellentes épouses, de très-bonnes ménagères et, avec une pointe de malice, ils vous feront observer que les jeunes Américaines sont assez recherchées en mariage par les Européens et par les Français surtout, tandis qu'il est fort rare qu'un Américain épouse une Française. Ils les trouvent trop ignorantes et ayant reçu une instruction pas assez pratique.

Tous les Américains se plaisent à reconnaître que, grâce à l'émancipation légale qu'ils ont accordée à leurs femmes, le niveau intellectuel féminin est plus élevé à présent en Amérique que le niveau intellectuel masculin. Ils en sont très-fiers et tout heureux.

On ne saurait dire que la femme américaine représente une exception, attendu que ce peuple n'est pas formé d'une race à part, mais simplement un mélange de toutes les races et nationalités d'Europe.

Le Français, qui aime assez répondre par des plaisanteries ironiques à la question de l'affranchissement de la femme, fait semblant de croire que du jour où elle possédera ses droits civils et politiques, les foyers seront désertés, les enfants abandonnés

pour les clubs, les estaminets et les réunions publiques... Ceci n'est pas sérieux, l'homme sait fort bien qu'il est une qualité que la femme possède à plus forte dose que lui, c'est le tact.

Le tact empêchera la femme de devenir cette espèce de virago qu'il dépeint. Elle n'oubliera pas que la retenue et la réserve sont ses attraits principaux.

A abandonner les grâces modestes de son sexe, elle aurait vraiment trop à perdre pour qu'elle y songeât jamais.

Croire qu'une instruction sérieuse, élevée, pratique pourrait détourner la femme de ses devoirs de mère, d'épouse et de ménagère, c'est nier cette grande vérité, proclamée par tous les hommes d'un esprit supérieur : « L'instruction moralise l'homme et le rend plus apte à comprendre ses devoirs. »

Peut-on insinuer que la même chose peut être saine et moralisatrice pour l'homme, et malsaine et démoralisatrice pour la femme ?

Non, car ce serait absurde.

Du reste, l'Amérique vient encore en ceci répondre victorieusement à cet argument, par l'expérience acquise.

Certains hommes affectent encore de croire, qu'en demandant égalité devant le travail, devant l'instruction et devant les carrières, nous prétendons que toutes les femmes se lancent dans la vie active et désertent leurs ménages.

En Amérique, il y a des femmes médecins, des femmes agents de change, capitaines marins. Cent mille d'entre elles trouvent une carrière honorable et lucrative dans le professorat. Toutes les administrations de l'État leur sont accessibles. Mais est-ce à dire qu'il n'y a point de femmes restant simplement femmes et s'adonnant aux plaisirs mondains ou restant simplement ménagères ? Non certes, n'embrassent des carrières, ne prennent des fonctions bureaucratiques que celles qui n'ont pas de fortune, qui ont des parents vieux, infirmes, ou qui sont veuves, ou celles encore dont les maris deviennent incapables ou malades.

On retrouve aussi la femme mondaine en Amérique, mais qu'une catastrophe, que la ruine survienne, elle est capable de gagner sa vie et elle trouve toutes facilités pour cela.

Si les Français, tout en protestant contre cette

éducation virile réclamée par la femme, tout en jurant que sa seule mission est de faire des enfants et de soigner son pot-au-feu, avaient eu le soin d'arranger leur organisation sociale de manière à ce que la femme ne pût jamais se trouver dans la misère, alors nos réclamations seraient moins fondées.

En Turquie, par exemple, la femme est considérée comme une mineure, comme un être inférieur et incapable d'occuper aucune place, de suivre aucune carrière, mais si ces bons Turcs sont peu galants, ils sont logiques en revanche. Voyez plutôt : la femme reçoit une dot de son mari, cette dot lui assure le bien-être ou le luxe, selon la classe à laquelle elle appartient. La fille non mariée doit être nourrie par ses parents ; si elle n'a aucune familles, c'est l'État qui a l'obligation de lui faire une pension.

Mais, en France, la femme ne reçoit pas de dot, elle est tenue d'en apporter une. Les jeunes filles sans fortune, si elles ne rencontrent pas quelques vieillards imprudents, coiffent sainte Catherine.

Dans ce siècle-ci surtout, où les jeux de bourse, ceux des cercles, les spéculations hasardées, ruinent

pas mal de gens ; les maris gaspillent assez facilement la dot de leur femme.

D'un autre côté, s'il est des hommes recevant des appointements scandaleux pour ne rien faire, par contre, il est en France une foule d'hommes, professeurs, recteurs, employés, fonctionnaires qui gagnent bien strictement de quoi vivre ; s'ils ont des filles, ils ne peuvent certes pas leur amasser une dot. Admettez, par exemple, qu'un chef de division d'un ministère quelconque meure, laissant sa femme et deux ou trois filles sans aucune ressource, que deviendront ces jeunes filles ? Se marieront-elles ?

Sans dot, ce n'est guère probable.

Quelles carrières trouveront-elles ouvertes pour elles ?

Maîtresses de piano ?

D'abord il faut, pour arriver à la science musicale nécessaire, avoir fait de fortes études, avoir eu d'excellents professeurs. Un employé à cinq ou six mille francs n'aura certes pu payer des leçons à vingt francs le cachet à ses filles. Du reste, il y a trois professeurs de piano pour un élève.

Donner des leçons de littérature ? Les mêmes in-

convénients que pour les leçons de piano existent.

Il leur reste la triste ressource d'aller quêter de magasin en magasin de l'ouvrage, de s'exposer aux doux propos des don Juan-calicot, et enfin de travailler treize heures par jour, de s'abîmer la vue, la santé, pour arriver à gagner 2 ou 3 francs par jour, lorsque l'ouvrage ne chôme pas. La moindre maladie, la moindre interruption dans le travail, les placent en face de la faim ou du déshonneur.

Les lois sociales françaises, le caractère français, qui sont les unes comme l'autre les plus inconséquents du monde, mettent toutes les femmes sans fortune, et elles sont nombreuses, dans la triste situation de se jeter dans la Seine ou de se vendre pour avoir du pain; ce qui n'empêche pas les moralistes de France de faire des belles tirades contre l'immoralité des femmes, sans se préoccuper nullement si l'organisation sociale n'est pas la seule coupable d'un si triste état de choses.

Je crois qu'il est beaucoup de femmes capables de se vendre pour un huit-ressorts, pour un collier de perles, mais je suis convaincue qu'elles ont commencé, ces femmes-là, à se vendre pour avoir du

pain, et je suis sûre que les trois quarts d'entre elles seraient restées d'honnêtes femmes si elles avaient pu gagner honorablement leur vie.

La prostitution est grande, elle est effrayante en France, mais le système social est seul coupable. Exiger que la femme reste vertueuse, même en face des horreurs de la faim et de la misère, c'est la traiter en ange et non comme être humain qui a des vertus, des qualités, mais qui a aussi les défaillances, les faiblesses qui sont l'apanage de la nature humaine.

Qu'on ne me réponde pas qu'il y a en France des bureaux de tabac, des bureaux de poste, pour les filles ou veuves de militaires et des employés ; ces places ne sont pas une ressource pour les femmes, car il y a cinq cents bureaux de tabac ou de poste accordés aux femmes, tandis qu'il y a cinq ou six cent mille femmes ou jeunes filles sans fortune, et qui, par l'éducation qu'elles ont reçue, par le milieu dans lequel elles ont vécu, par leurs relations de famille, ne peuvent pas se faire cuisinières ou femmes de chambre.

Ensuite, on sait comment s'accordent ces bureaux-

là. On sait à quoi sont exposées les solliciteuses. Si elles sont vieilles et laides, elles ne dépassent jamais l'antichambre de nos distributeurs de places; si elles sont jeunes et jolies, des hommes qui passent pour honorables ne se gêneront nullement de leur proposer un marché honteux. Quelques-uns de ces messieurs achètent l'honneur des femmes avec les places dont ils disposent par leur position.

La morale, en France, ne pourra que diminuer au lieu d'augmenter, car aujourd'hui il n'y a plus de fortunes stables; je le répète, les hommes sont pris de cette folie du jeu; ils se ruinent au cercle; ils se ruinent à la bourse; ils se ruinent en spéculations hasardées. Tous ces hommes laissent dans la misère, leurs femmes, dont ils ont dilapidé la fortune, leurs filles, dont ils ont gaspillé l'avoir.

Le peuple américain mérite des éloges; il mérite l'estime de tous les gens sensés et honnêtes; car, le premier il a songé à combattre la démoralisation de la femme par le travail et par l'instruction. Les résultats ont été excellents; la femme américaine joint aux grâces séduisantes, des qualités solides, et elle est une épouse charmante, prête à devenir un bon

et sage chef de famille si l'homme meurt ou devient incapable.

J'ai entendu critiquer quelquefois en France l'éducation donnée aux jeunes filles anglaises et américaines. Certains esprits étroits se révoltent contre la liberté qui leur est laissée.

Eh bien! pour mon compte, je trouve ce système d'éducation aussi logique, aussi sage que le système français est illogique et imprudent.

Examinons les deux systèmes, et examinons surtout leurs conséquences.

La jeune fille française, celle que l'on appelle une fille sage et bien élevée, ne connaît absolument rien de la vie réelle, elle ne soupçonne pas les dangers que l'immoralité de certains hommes peut lui faire courir; sa mère se garde bien de la prévenir, elle évite de parler de l'amour et de ses conséquences matérielles devant elle. Et plus une jeune fille est innocente et naïve, et plus elle sera exposée à tomber dans le premier piége qu'on tendra à son honneur; ceci est incontestable, et pourtant ce même peuple qui a adopté ce préjugé, qu'une fille sage et bien élevée doit ignorer tous les dangers qui envi-

ronnent la femme, n'a institué aucune loi protectrice pour ces mêmes jeunes filles ; bien mieux, il a codifié des lois accordant la plus complète impunité aux hommes pour toutes leurs passions ; ils peuvent séduire, tromper, abuser les jeunes filles crédules, sans encourir aucune pénalité. Toute la responsabilité de la faute commise retombe sur l'être ignorant et inconscient.

Est-ce logique, je vous le demande ?

En toute justice, la jeune fille française qui commet une faute ne devrait pas avoir à subir la déconsidération. Elle devrait même pouvoir adresser d'amers reproches à ses parents, car ceux-ci ne lui avaient pas confié son honneur, sa vertu, à elle-même ; non, ils s'étaient réservé le devoir de les conserver intactes eux-mêmes, ils sont donc seuls responsables.

En Amérique, c'est autre chose ; la mère prévient sa fille avec sollicitude des dangers contre lesquels elle aura à lutter ; elle lui montre la vie telle qu'elle est, elle lui apprend qu'il y a des hommes bons, honnêtes, mais qu'il y en a d'indélicats et de malhonnêtes ; elle lui explique carrément à quoi elle

s'expose, si elle cède à un homme avant d'être son épouse.

La jeune fille, ainsi prévenue, sait que l'honneur et la vertu sont deux trésors inappréciables, et sans lesquels la plus belle fille du monde ne saurait prétendre au respect des honnêtes gens et à la main d'un galant homme. Ainsi avertie, elle veille avec zèle sur sa vertu, elle s'efforce de conserver son honneur.

Je trouve, dans le sentiment qui porte les Anglais et les Américains, comme aussi les Allemands, à confier à la jeune fille elle-même son honneur à garder, quelque chose de digne et d'élevé ; c'est la marque du plus grand respect qu'on puisse accorder à la femme : les jeunes filles de ces nations le comprennent bien ainsi, car, malgré la grande liberté dont elles jouissent, on y trouve moins de filles séduites qu'en France, qu'en Italie ou qu'en Espagne.

L'Américaine va à une école mixte ; elle cause, elle rit avec ses compagnons. Lorsqu'elle devient en âge d'aimer, elle cherche elle-même l'homme pour qui elle aura assez de sympathie et d'estime pour pou-

voir lui confier son avenir et son bonheur. Les parents la laissent entièrement libre de choisir son époux, et ne cherchent point à lui imposer un vieillard millionnaire. Ils songent avec raison que l'autorité des parents ne va pas jusqu'à disposer de l'avenir, du bonheur ou du malheur de la vie entière de leurs enfants. Les mariages d'argent, de spéculation, sont inconnus en Amérique. Ces hommes, si avides d'or, se marient pourtant d'après leur cœur; ils épousent la femme et non la fortune; généralement les filles ne reçoivent aucune dot.

Si deux jeunes gens s'aiment, et qu'ils n'aient de la fortune ni l'un ni l'autre, cela ne les empêche nullement de se marier; la jeune femme cherchera une occupation, le jeune homme en fera autant, et le jeune ménage ira fort bien, car le bonheur y sera en tiers.

Il n'est pas rare de voir des jeunes gens suivant les cours de l'école normale, par exemple, se fiancer dès l'âge de quinze ou seize ans; ils passent les examens ensemble; lorsqu'ils sont arrivés au professorat, ils se marient.

Il en est de même à l'école de médecine; souvent

une jeune fille étudiant se prend d'amitié pour un de ses camarades ; plus tard cette amitié se change en amour et alors ils unissent leur avenir. Le mari a sa clientèle, la femme a la sienne, qui est exclusivement composée de femmes et d'enfants. Quelques personnes, en France, trouvent peu convenable qu'une jeune fille s'adonne aux études médicales. Pour mon compte, je trouve plus conforme aux lois de la pudeur que les femmes soient soignées par des femmes, que de voir des jeunes filles, des jeunes femmes soignées par des hommes ; une femme s'entendra du reste bien mieux aux maladies des femmes que le plus savant des docteurs. Les enfants trouveront en elle un médecin patient, dévoué, car toute femme porte en elle un cœur de mère.

Il y a beaucoup de femmes docteurs en Amérique. Leurs confrères appartenant au sexe dit fort affirment qu'elles ont de très-grandes aptitudes pour la médecine, que leur délicatesse de main en fait de très-bons chirurgiens, et toutes les fois qu'un docteur a sa femme malade ou un de ses enfants, il appelle pour les soigner un de ses confrères du sexe dit faible. J'ai assisté à des consultations, réunissant de

docteurs des deux sexes et j'ai pu me convaincre que ces messieurs discutaient très-sérieusement avec ces dames et prenaient leur avis en considération. Quoi qu'on en dise et qu'on raille, je trouve plus convenable que les femmes soient soignées par des femmes et les hommes par les hommes.

Il y a à New-York une dame qui a une grande réputation, elle est professeur à la faculté, elle est docteur de l'hospice des femmes, elle gagne plus de cent mille francs par an.

Il y a des femmes agents de change à New-York ; croyez bien qu'on prend leurs ordres très-sérieusement à la bourse et que leurs clients ont la plus grande confiance dans leur intelligence. Mais, me diront les Français ou du moins certains Français, elles feraient bien mieux, ces femmes-là, de soigner leur pot-au-feu et de faire des enfants.

L'une d'elles, l'agent en titre, a certes bien mérité de la patrie, car elle a six enfants. Son mari était agent de change, il fit des spéculations malheureuses et cela lui dérangea la raison ; on dut l'enfermer dans une maison de santé. Sa femme allait donc se trouver ruinée, elle et ses six enfants, lorsqu'elle eut la pensée

d'essayer de rétablir la situation de son mari. Elle alla trouver les banquiers, amis de sa famille, et leur expliqua franchement sa position. Je connais un pays où la moitié de ces banquiers, si ce n'est tous, auraient répondu à cette femme par des offres malhonnêtes, ou bien ils lui auraient insinué que ruinée, mais étant jeune et jolie, elle trouverait des amis prêts à l'aider sans qu'elle travaillât. Ce pays se pique de civilisation.

Les banquiers américains serrèrent la main à cette femme et lui dirent : « Courage! avec de l'énergie on vient à bout de tout ; vous réussirez ; comptez sur notre aide. Combien d'argent vous faut-il pour commencer? »

Elle trouva du crédit chez eux et résolûment elle rouvrit les bureaux de son mari et se mit au travail. Plusieurs dames sont entrées chez elle comme employés et aujourd'hui, non-seulement elle a rétabli ses affaires, mais encore elle les a fait prospérer. Croyez-vous qu'on la raille, qu'on l'appelle une femme qui a abandonné la vraie mission de la femme? Non, on la respecte, on la loue et l'on dit : « Voilà

vraiment une femme courageuse et intelligente, et une excellente mère. »

Son mari est à peu près guéri ; bientôt il pourra quitter la maison de santé, et au lieu de trouver la misère ou la honte installée dans son foyer, il y trouvera la fortune et la considération.

Mais, me dira-t-on, toute femme n'est pas apte à se lancer ainsi dans les affaires et à pouvoir surtout y réussir... En France, non, mais, en Amérique, oui, car cet agent de change, au lieu de passer ses loisirs au cercle, les passait chez lui. Il causait avec sa femme, il lui expliquait ses opérations ; s'il avait un moment de presse, elle allait l'aider ; elle était donc au courant de ce genre d'affaires, ce qui lui a permis de remplacer le chef de famille à un moment donné.

Dans le Nouveau-Monde, la femme est vraiment la compagne, l'associée de l'homme ; celui-ci a confiance dans son intelligence, il la consulte, il l'initie à ses affaires ; comme il sait que la mort peut le surprendre, il veut qu'elle puisse le remplacer dignement.

En France, le veuvage émancipe la femme et la

fait chef de famille, mais elle arrive à cet état sans y avoir été préparée en aucune façon.

Une autre dame, femme charmante que j'ai eu l'honneur de connaître, est aujourd'hui capitaine marin. Vous allez voir que la chose est moins ridicule, et moins surprenante qu'elle en a l'air.

Miss V... suivait les cours de l'institut. M. M... les suivait aussi. Elle avait dix-huit ans, il en avait vingt. Ils s'aimèrent et se fiancèrent; alors la jeune fille pour rester plus longtemps avec son futur, se mit à suivre elle aussi les cours de navigation. Cette étude l'intéressa beaucoup et elle y prit goût. Dès que M. M... eut son brevet de capitaine, les jeunes gens se marièrent. Un Français eût laissé sa femme à terre... M. M... l'emmena avec lui. Pendant cinq ans elle a navigué, ne quittant jamais son mari; elle a mis au monde deux jolis bébés nés sur le bateau, élevés sur le bateau... Son mari lui expliquait la manœuvre, la science de la navigation, souvent elle le remplaçait ou bien elle faisait le quart... Un jour que je dînais sur leur bateau, M. M... me dit : « Je vous affirme, madame, que ma femme est aussi bon marin que moi, et je ne craindrais pas de lui abandonner la con-

duite de mon bateau ; mes officiers eux-mêmes la consultent dans des moments de danger. »

Eh bien ! il y a huit mois, dans un gros temps, un mât en tombant a broyé la jambe du capitaine. Il a appelé son équipage et a déclaré qu'il passait le commandement à sa femme... Tous les marins ont crié : « All right ! hurrapour notre nouveau capitaine ! » et elle a pris le commandement. Elle s'en est fort bien tiré et a amené le bateau sain et sauf à New-York. On a dû amputer son mari. N'ayant aucune fortune, cet accident était une ruine complète pour le jeune ménage. Elle a été trouver les armateurs, leur a expliqué la situation et les a priés de lui continuer la confiance qu'ils accordaient à son mari ; ils y ont consenti, et elle s'est occupée du déchargement du bateau, de son nouveau fret. Cela a pris un mois. Son mari, à cette époque, a pu être transporté à bord, et la jeune femme, tout en soignant son époux et ses enfants, commande bravement la manœuvre. Je connais une autre femme de capitaine marin qui est, paraît-il, très-savante sur l'astronomie et sur l'art de la navigation ; elle a publié de fort bons articles sur ces sujets et, lorsque par hasard elle fait une con-

férence, les marins et les savants vont l'entendre avec empressement.

On trouve dans les universités, dans tous les instituts américains, autant de femmes que d'hommes parmi les professeurs des cours supérieurs. Les places sont données au concours; le plus apte l'obtient. La femme ne demande ni indulgence, ni faveur, lorsqu'elle concourt, mais on ne lui fait point de son sexe un crime irrémissible.

J'ai connu une blonde jeune femme qui est professeur de grec dans une université, et malgré cela elle est une bonne ménagère, une tendre épouse et une excellente mère...

Les Américains ont compris une chose, que les Français ont bien tort de ne pas vouloir comprendre, c'est que le désœuvrement intellectuel est très-malsain pour la femme. Son imagination vive a besoin d'un but sérieux, sans quoi elle se lance dans le bleu du sentiment; elle se met à la recherche d'un idéal; elle devient sentimentale, romanesque, ou se croit de bonne foi une femme incomprise. Ces trois dispositions de l'esprit conduisent fatalement la femme à l'adultère, car le mari ne réalise jamais l'idéal de

la femme... Le mariage n'a rien qui puisse satisfaire les aspirations romanesques.

Sachant parfaitement cela, l'Américain donne une instruction pratique à la femme; il donne un aliment solide à son esprit; en un mot, il développe l'intelligence en elle, afin qu'il y ait équilibre entre le cœur et l'esprit. Il lui permet d'aborder toutes sciences, toutes études, toutes carrières; il laisse un but à son ambition; il veut que l'esprit tempère et modère les entraînements du cœur.

La Française, l'Espagnole et l'Italienne, sont au contraire abandonnées sans défense à leur cœur. L'amour est le seul but de leur vie; aussi, lorsqu'elles ne le rencontrent pas dans le mariage, beaucoup d'entre elles ne savent pas se résigner à vivre sans avoir un but. « Nous sommes créées pour l'amour, se disent-elles; il faut donc que nous le rencontrions, » et ne le trouvant pas à droite, elles le cherchent à gauche.

La jeune fille américaine n'est ni romanesque, ni sentimentale; elle est terre à terre; elle sait que le but de la vie est le mariage, la famille. Elle cherche son mari avec beaucoup de sens; elle étudie son

caractère, ses mœurs ; elle ne s'attend pas à trouver en lui un demi-dieu, un être parfait, un preux chevalier ou un esclave toujours soumis et aimant ; non, la littérature anglaise est trop sensée, trop pratique pour que la jeune fille puisse se créer un idéal chimérique ; elle s'attend à trouver en lui un ami, un compagnon tendre et dévoué, mais un être humain avec des vices et des défauts. Elle n'a donc aucune déception, ne se nourrissant pas l'esprit de lectures parlant de ces amours insensées, plus fortes et plus belles que nature. Elle se contente de la tendresse calme que lui offre son mari.

Si un chagrin d'amour vient assombrir sa vie, elle cherche dans le travail intellectuel un remède à ce mal.

Si son mari fait de mauvaises affaires, ne gagnent pas assez d'argent pour faire aller le ménage, elle se met résolûment au travail sans faire la moindre récrimination.

L'adultère est chose à peu près inconnue en Amérique, en tous cas excessivement rare. Cela tient d'abord à l'institution du divorce. Lorsque les époux ont des torts graves à se reprocher, ils divorcent tout

simplement et chacun se remarie d'après son cœur ; mais jusque-là ils respectent réciproquement la foi jurée. Les cas de divorce sont, du reste, moins nombreux en Amérique que les cas de séparation en France, et ceci tient au grand bon sens des hommes comme des femmes. Ils se disent sagement : « Tout homme ou toute femme a des défauts. J'en ai, ma femme en a ; il faut savoir supporter les imperfections des autres pour qu'on supporte les nôtres. »

Mais cela tient aussi à un fond d'honnêteté dans le caractère yankee. Les Américains n'en sont pas venus, et il faut les en féliciter, à trouver qu'un individu peut impunément apporter le trouble et le déshonneur dans un ménage sans cesser pourtant de mériter le titre d'honnête homme. Celui qui, amoureux d'une femme, deviendrait son amant, commettant ainsi le crime d'adultère avec elle, serait bel et bien appelé un malhonnête homme. Les jeunes filles refuseraient de l'accepter pour époux, les portes des familles lui seraient fermées... La loi le punirait en même temps que la déconsidération l'attendrait... Là-bas, les dons Juans sont traités comme ils mériteraient d'être traités partout, en voleurs de la

pire espèce. Aussi les dons Juans y sont-ils fort rares. Le célibataire y est à l'état d'exception et fort mal vu. A dix-huit ans, vingt ans au plus tard, le Yankee se marie.

Ce louable sentiment qui préserve l'Américain de cette manie déplorable de faire la cour aux femmes de ses amis, tient un peu aussi à l'esprit pratique et logique de ce peuple, qui ne peut se faire à l'idée que l'adultère soit un crime, s'il est commis par sa femme, et une chose tout à fait excusable, si elle est commise par la femme d'un autre !

La légèreté d'esprit des Français et leur manque de logique sont pour beaucoup dans la fréquence de ce crime. Ainsi le mari le plus jaloux de son honneur racontera cependant en souriant la liaison de madame une telle avec monsieur un tel. Il excusera la femme : « Elle a un mari si désagréable, » dira-t-il. La femme de ce monsieur aura quelque peine à comprendre qu'elle serait si criminelle de commettre le même méfait que madame une telle, puisque son mari l'excuse si bien... Les Français sont toujours tentés de traiter l'adultère fort légèrement, souvent même ils l'admettent comme une chose naturelle...

Ils ne le trouvent odieux que lorsqu'il est commis à leur détriment... Nécessairement les femmes ont quelque peine à comprendre pourquoi de leur part ce serait un crime, et de la part des autres un péché véniel.

Le Français a deux morales, l'une à l'usage de sa femme, l'autre à l'usage de la femme de son ami. Ce manque de logique a une influence funeste sur la moralité des femmes. Si l'on veut arrêter la démoralisation, il faut que les hommes se décident à appeler l'adultère un crime, à appeler criminels celui et celle qui le commettent, et à adopter enfin une seule et unique morale.

Ceci me rappelle une petite histoire très-authentique qui prouve la vérité de ce que je viens de signaler :

Deux amis se marient presque vers la même époque ; leurs femmes nouent des rapports de société, si ce n'est des rapports d'amitié.

Bientôt M. D... trouve la femme de son ami bien plus charmante que la sienne. Elle a plus d'esprit, plus de piquant ; il se met à lui faire la cour. Celle-ci, tout en trouvant le mari de son amie plus

aimable que le sien, résiste, elle parle de foi jurée, de serment; elle appelle l'adultère un crime.

« Un crime, allons donc! lui écrit M. D...: dites un péché charmant bien excusable, car l'amour sanctifie tout, et je vous aime. Vous songez à vos serments par la simple raison que vous ne m'aimez pas. Ah! si vous aviez pour moi une petite parcelle de cet amour irrésistible que j'ai pour vous, vous comprendriez que les serments sont faits pour être violés, trahis... » M. D... écrit une foule de lettres dans le même esprit à madame de P..., qui résiste à cette singulière morale. Mais ce commencement d'intrigue la préoccupe; elle est froide, indifférente pour son mari, qui songe alors à s'en venger en faisant la cour à la femme de son ami, madame D... Il va sans dire qu'il ne se doute nullement que celui-ci fait la cour à sa femme...

« Madame, écrit-il à madame D..., vous êtes douce, bonne, naïve, vous ignorez l'art de la coquetterie; vous êtes la femme de mes rêves, la seule qui puisse toucher mon cœur. Hélas! pourquoi n'êtes vous pas ma femme!... oh! comme je vous aimerais?...

comme je saurais vous entourer de ma tendresse, de mes soins dévoués !... »

Pendant un mois M. de P... fit jouer cette corde de regrets et de sentiment ; puis enfin il parla de son amour; il entama bravement la corde de l'adultère... madame D... se récria... « Et la vertu ! et la loyauté ! et la religion ! » disait-elle.

« — Bast ! répondait M. de P..., chanson que tout cela, vains mots bons pour effrayer les enfants et les sots. »

« — Mais l'adultère est un crime, écrivait madame D... »

« — Allons donc ! ripostait M. de P.., vous êtes une naïve enfant... l'amour purifie tout. Croyez-vous que toutes les femmes sont fidèles à leur mari?... Ne savez-vous que madame X... aime M. *** ? Le monde le sait, et il les excuse, car ils s'aiment... Du reste, le mal est dans le scandale ; or nous nous cacherons ; personne ne soupçonnera notre liaison... »

Pendant six mois les deux maris prêchèrent ainsi les charmes et les circonstances atténuantes de l'adultère à la femme de son ami... cependant les deux femmes résistaient.

« Voyez, écrivait un jour M. D..., vos scrupules sont ridicules, car votre mari vous trompe, c'est évident ; ne vous apercevez-vous pas combien il est peu empressé pour vous ? »

« Voyons, bonne amie de mon âme, écrivait de P... de son côté, cessez de me parler de vos devoirs, cessez de me rendre le plus malheureux des hommes, cédez à mon amour... Votre mari, croyez-moi, se soucie fort peu de ses devoirs. Je suis sûr qu'il vous trompe... Ne vous apercevez-vous pas combien il est froid et indifférent pour vous ?... » L'intrigue en était là, lorsque M. D... entrant à l'improviste dans la chambre de sa femme, la vit refermer à la hâte un petit tiroir. Un soupçon traversa son esprit, et profitant de l'absence de sa femme, quelques heures après, il ouvrit le secrétaire, fureta dans le tiroir en question... il y trouva un paquet de lettres... celles que son ami écrivait à sa femme... Il les lut... Grande fut son indignation... « Le misérable ! le lâche, il voulait séduire ma femme ! Oh ! je le tuerai, je la tuerai elle aussi, car enfin devait-elle recevoir ces lettres-là ? Non, certes, elle devait jeter cet indigne de P... à la porte et me prévenir. »

Si sa femme avait été là, sans nul doute il l'aurait tuée, tant sa fureur était grande, mais elle était absente. Se sentant le besoin de déverser sa fureur, les lettres à la main, il courut chez son perfide ami, il ne trouva que son beau-père... « Votre gendre est un lâche, un vulgaire séducteur, s'écria t-il... Lisez, voilà les lettres qu'il adressait à ma femme. » Le beau-père lut à haute voix, et bientôt son indignation fut au même diapason que celle de M. D... Là-dessus M. de P... rentre. Le beau-père veut commencer une mercuriale, mais M. D... l'arrête en lui disant : « Laissez-moi lui parler d'abord ; » et lui jetant les lettres à la figure, il lui dit : « J'aurais le droit de vous tuer, mais pourtant je n'use pas de ce droit. Dans une heure mes témoins seront chez vous, et demain matin nous nous battrons à dix pas, et le combat ne cessera que lorsqu'un de nous aura cessé de vivre. »

A ce moment-là, madame de P... soulève la portière et apparaît un paquet de lettres à la main... « Eh quoi, monsieur, dit elle à D..., vous appelez mon mari, misérable lâche... vil séducteur, homme sans foi... et tout cela parce qu'il a fait la cour à votre

femme, parce qu'il lui a insinué que tromper son mari était la chose la plus naturelle du monde... Mais relisez donc vos lettres et veuillez vous souvenir que vous m'avez écrit absolument la même chose! » M. D... est fort interloqué... M. de P... s'écrie... « Quoi ! il vous écrivait? »

« Oui monsieur, répond madame de P..., votre ami m'écrivait des billets doux charmants. Asseyez-vous, monsieur, je vais lire les lettres adressées à madame D..., celles adressées à moi, et nous verrons de vous deux quel est le plus coupable... »

Les deux maris veulent protester... mais madame de P... dit : « Je l'exige, messieurs... » Ils se soumettent et sont condamnés à entendre mutuellement la lecture de leurs billets. La lecture achevée, madame de P... leur dit : « Songer à vous battre est insensé, messieurs. Madame D... et moi aurions seules le droit de nous venger. Nous n'en ferons rien, mais j'exige pour mon compte qu'il n'y ait pas de duel, et je vous conseille à l'avenir de ne pas prêcher les circonstances atténuantes de l'adultère aux femmes de vos amis ; sans quoi, nous aussi, nous pourrons finir

par croire qu'il n'est pas un crime aussi noir que vous voulez bien nous le dire. »

Le duel n'eut pas lieu, mais les deux amis se détestent et chacun accuse l'autre de manquer de loyauté et de délicatesse.

Certes, rien n'est moins logique que ce sentiment français qui porte l'homme à se dire : « Je considère l'adultère comme un péché charmant, si je puis le faire commettre à une femme... Mais si ma femme le commet, alors il devient un crime; crime que je suis prêt à punir en tuant mon rival et en tuant ma femme ! »

L'Américain est plus pratique, plus logique; il n'a pas deux morales, mais une seule. Désirant que l'on ne séduise pas sa femme, il ne séduit pas la femme de son voisin.

Il a un grand respect pour la femme en général. Il a pour elle des égards; il est empressé à lui rendre service; il lui cède le pas, non pas parce qu'elle est un être faible, mais au contraire parce qu'elle est d'après lui un être supérieur à l'homme : être ayant plus de délicatesse, plus de sensibilité. On peut dire que la femme est reine en Amérique; tout homme

est prêt à la servir, à l'aider et à la protéger. Mais ce sentiment-là ne ressemble en rien à la galanterie française. D'abord toute femme, en Amérique, qu'elle soit vieille ou laide, rencontre la même déférence, tandis qu'en France la jeune et jolie, seule, trouve les hommes empressés et aimables...

La galanterie française a quelque chose qui choque la femme vraiment honnête, car on devine qu'elle cache une arrière-pensée qui est une insulte pour la femme; elle frise de très-près l'impertinence et elle n'est le plus souvent qu'un manque de respect, tandis que la prévenante courtoisie de l'Américain a un petit parfum de bonne foi et d'honnêteté qui charme et met la femme à l'aise pour l'accepter.

Si un Français est aimable, on se tient sur ses gardes, car on se dit... « Ce n'est pas désintéressé. » Tandis qu'avec l'Américain, on est sans défiance, devinant la loyauté en lui; aussi les rapports d'amitié entre homme et femme, en Amérique, sont plus cordiaux qu'en France.

D'un autre côté, la jeune fille, la jeune femme, peuvent voyager sans que leur vertu coure aucun

risque; la dernière en disant : « Je suis mariée, » arrêtera l'homme prêt à lui faire la cour. La jeune fille peut voyager avec un jeune homme sans courir le moindre danger.

Souvent un jeune homme veut faire la cour à une jeune fille. Il vient lui rendre visite, sans avoir même été présenté aux parents. La jeune fille américaine a non-seulement pour elle la loi, qui punit le séducteur, mais elle a encore la société qui lui reconnaît le droit de se venger elle-même. Si un homme parjure ses serments après l'avoir compromise, l'abandonne, la jeune fille prend un revolver, va attendre son infidèle dans la rue et elle lui brûle la cervelle.

On se récrie, en France, contre cette façon un peu draconnienne de se venger... Pourtant, dès l'instant que la femme a la garde de sa vertu et de son honneur, il faut bien qu'on lui reconnaisse le droit de le garder et de le venger par tous les moyens, même les armes à la main; seulement, voici ce qui prouve encore une fois le peu de logique des Français.

En Amérique, on n'appelle pas la femme un être

faible et inférieur à l'homme; non, elle est traitée par lui en égale, cependant elle a les lois pour elle, et en plus le droit des armes.

En France, la femme est traitée en être faible... et vu cette faiblesse elle n'est protégée en aucune façon, et elle n'a pas même le droit de se venger elle-même... Les lois la traitent en majeure devant les pénalités et les devoirs, et elles la traitent en mineure devant les priviléges et les droits.

Singulière façon de comprendre la faiblesse et de comprendre l'équité!

Somme toute, et pour en finir sur le Nouveau-Monde, les lois y sont sages et excellentes. Les hommes laissent un peu à désirer. Les cinq cent mille émigrants qui arrivent chaque année y apportent une certaine démoralisation. Ces affamés deviennent avides et cupides. Mais telle qu'elle est, l'Amérique est la nation la plus sage du monde. Elle est la plus jeune, cela nous prouve qu'il n'y a pas décadence, et que les hommes marchent en avant, vers le progrès. Peut-être à force d'avancer atteindront-ils la perfection...

C'est la grâce que je leur souhaite.

ERRATUM

Je me suis servie souvent de ce mot Yankee pour désigner les Américains, mais j'ai oublié de donner l'origine de ce mot, la voici exacte :

Lorsque les Anglais arrivèrent dans le nord du continent, les Indiens, Iroquois et Moluques qui habitaient ces parages finirent, après de longues guerres, à frayer avec les conquérants. Ils essayèrent de prononcer leur nom *English*, mais ils ne purent y parvenir. L'Indien ne parle pas, il croasse. En entendant causer deux Indiens, on croirait assister à un duo d'une grenouille et d'un corbeau. Il y a dans leur langage du croassement de l'un et du coassement de l'autre. Ils traduisirent English par *Yankee*. Les Anglais trouvèrent ce mot drôle; ils le répétèrent

d'abord comme plaisanterie, mais plus tard les sus-dits se servirent de ce mot pour désigner les Américains du Nord, et enfin, aujourd'hui, il est devenu synonyme d'homme commun, vulgaire d'allures... Les habitants de la savante Boston appellent les habitants de New-York des Yankees ; ces derniers se servent de ce même mot pour désigner les nouveaux arrivants dans le Far-West. Enfin les Américains ont fait de ce mot une épithète malsonnante.

Pourtant plus d'un écrivain s'est servi de ce mot Yankee pour désigner les citoyens des États-Unis, et nullement dans un sens fâcheux.

Si je l'ai adopté moi-même, ce n'est certes pas comme épithète, mais par la seule raison, d'abord que ce mot est court, harmonieux, ensuite que le nom d'Américain me paraît plutôt devoir désigner les naturels de ce continent que ce peuple cosmopolite qui s'y est établi en conquérant.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

P



